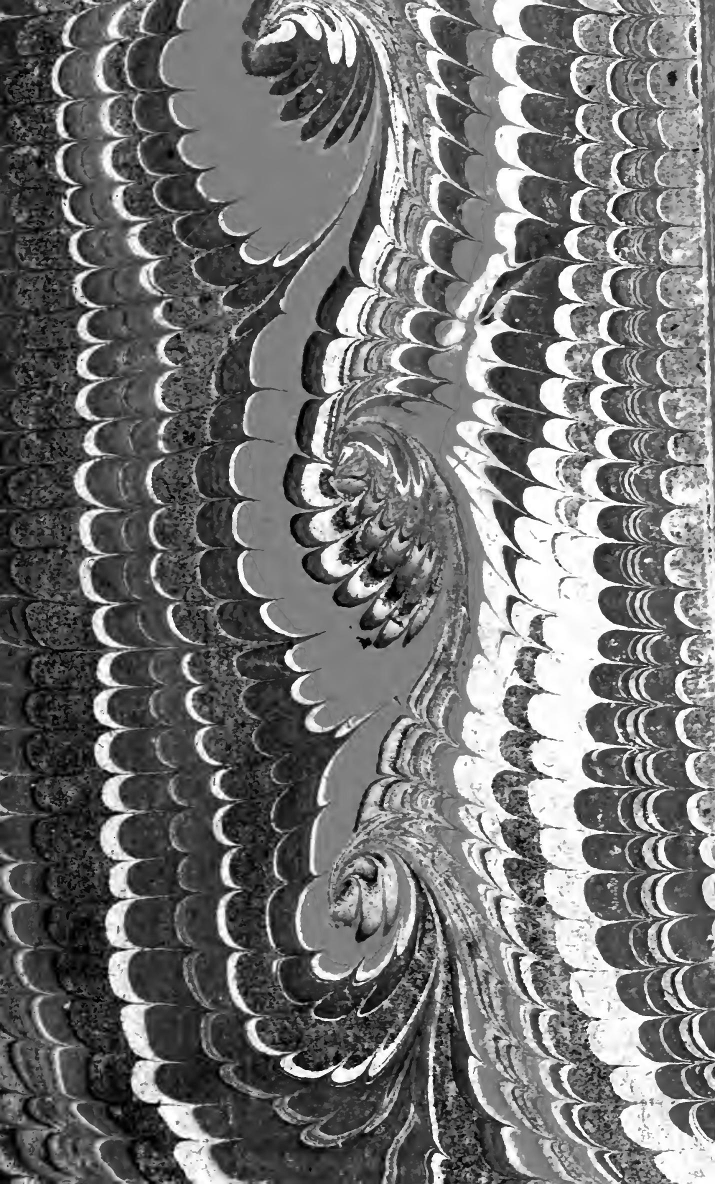




3 vol.

THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

TOME PREMIER.



DAVID AUGUSTIN BRUEYS

né en 1640. et mort en 1723.

LES

ŒUVRES

DE

THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

LA précédente Edition des Oeuvres de M. Palaprat étant épuisée, j'en prépare une nouvelle, de laquelle je supprimerai toutes les Piéces, que l'on a revendiquées en faveur de M. de Brueys, & qui se trouvent ici rassemblées. De cette façon le Théatre de M. Palaprat, avec les petits Ouvrages de Poësie qui y sont joints, feront un seul Volume, que je mettrai en vente incessamment. Ce Volume qui sera, pour ainsi dire, un quatriéme Tome au Théatre de M. de Brueys, sera conforme de grandeur, grosseur, caractére, pa-

pier, & impreſſion ; & ainſi les Ouvrages de ces deux Aſſociés ſe trouveront toûjours de compagnie.



LA VIE
DE MONSIEUR
DE BRUEYS.

L'USAGE dans lequel on eſt, & quelquefois avec raiſon, de ne point lire tout ce qui porte le titre de Préface, d'Avertiſſement, ou d'Avant-propos, eſt ſouvent cauſe qu'on ignore des faits & des circonſtances néceſſaires à l'intelligence d'un Ouvrage, ou tout au moins amuſantes pour le Lecteur : Par cette raiſon, ceux qui n'ont point lû les Diſcours préliminaires que M. Palaprat a mis à la tête des Piéces imprimées ſous ſon nom, ont dû croire qu'il en étoit le ſeul & le véritable Auteur. Ainſi ce ſeroit ici l'occaſion de faire une Préface, puiſqu'il s'agit non ſeulement de rendre juſtice à M. de Brueys à l'égard d'un bien qui lui appartient ; mais encore de faire connoître les procédés généreux

qu'a eû avec lui M. Palaprat, ſur une matiére auſſi délicate que les ouvrages d'eſprit : la crainte ſeule d'ennuyer le Lecteur par une longue ſuite d'anecdotes, ſur les différents intérêts de ces deux Auteurs, a déterminé à en rapporter une partie dans la Vie de M. de Brueys, & de placer l'autre à la tête des Piéces, dont la poſſeſſion étoit conteſtée entr'eux *. Par ce moyen, l'on ſe flatte que la lecture de ces faits deviendra plus agréable & plus intéreſſante ; & l'on ne pourra, ſans injuſtice, douter de leur vérité, puiſqu'ils ſont tirés, ou des Diſcours même de M. Palaprat, ou des Memoires donnés par la famille de M. de Brueys. L'envie qu'elle a eû de raſſembler toutes les Piéces de Théatre de cet Auteur, a obligé de réimprimer celles qui l'étoient déjà ; mais ce que l'on verra dans la ſuite, prouvera que cette réimpreſſion eſt moins un double emploi, qu'une reſtitution.

* Voyez le Grondeur, le Muet, l'Important, & les Empyriques.

David-Auguſtin de Brueys étoit originaire du Diocêſe d'Uſez, & nâquit à Aix en l'année 1640. Sa famille eſt ancienne, & deſcend de Pierre de Brueys, annobli par des Lettres de Louis XI. du 3. Septembre 1481. On compte parmi ceux qu'elle a donnés à la République des Lettres, le célebre Meſſire Charles de Barbeyrac, Medecin, & beaufrere de M. de Brueys. Le pere de notre Auteur qui étoit Proteſtant, éléva ſon fils dans les principes de la Religion P. R. il lui fit faire ſes études à Aix, & l'y fit recevoir Avocat : ce fut à peu-près dans le même tems qu'il ſe maria, plus par inclination, que par raiſon. Les ſuites ordinaires de ces ſortes d'engagemens, jointes au peu de goût qu'il ſe ſentit pour le Barreau, lui firent abandonner l'étude aride des queſtions de Droit & de Juriſprudence, pour ſe livrer tout entier à celle de la Théologie & de la Littérature, & il devint en peu de tems un des premiers & des plus ſçavans du Conſiſtoire de Montpellier.

Comme homme de lettres il composa sa Paraphrase sur l'art Poëtique, que l'on trouvera à la fin de ce recueil, & comme Théologien, il répondit au livre de l'*Exposition de la Doctrine de l'Eglise*, que M. Bossuet, Evêque de Meaux, venoit de publier. Ce Prélat consultant plus l'intérêt de sa Religion que celui de son esprit, résolut, pour toute replique, de désabuser son adversaire de ses erreurs, & de les lui faire abjurer. Ce projet soutenu de la vérité, du sçavoir, & de l'éloquence de M. de Meaux, eût tout le succès qu'il en avoit attendu : M. de Brueys reconnut son aveuglement, promit de défendre la Religion qu'il venoit d'embrasser, & composa en effet peu après son abjuration, un ouvrage intitulé : *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des Protestans, &c.* Il eut même l'honneur de le présenter au Roi, & ce Prince le reçut avec la satisfaction que lui inspiroient sa Religion & sa bonté ordinaire.

Bien loin que M. de Brueys eût des-

ſein de profiter des bienfaits que Sa Majeſté répandoit ſur les Nouveaux Convertis, il pria au contraire M. l'Evêque de Meaux, de ne rien demander pour lui; afin qu'on ne pût, diſoit-il, le ſoupçonner de s'être réüni à l'Egliſe Romaine par un motif d'ambition ou d'intérêt.

Un an après ſa converſion, c'eſt-à-dire, en l'année 1683. après avoir achevé ſon *Traité de la Sainte Meſſe*, il prit la réſolution de retourner dans ſa patrie; mais le Roi qui avoit jetté les yeux ſur lui pour l'inſtruction des Proteſtans, l'engagea à ne point quitter Paris, & lui dit: » Vous me ferez plai» ſir de vous y employer; car ayant » été dans leurs ſentimens, vous ſça» vez mieux qu'un autre ce qu'il faut » leur dire. « Cet ordre, (car ç'en fut un pour lui) le détermina à reſter à Paris, il abandonna même ſes affaires domeſtiques, & renonça à la profeſſion d'Avocat, à laquelle il comptoit ſe dévoüer plus par raiſon que par goût.

La mort de ſa femme qui étoit ar-

rivée peu de temps auparavant, le laiſſa le maître de diſpoſer de ſa perſonne & de ſes volontés; & comme l'état & l'habit Eccléſiaſtique lui parurent plus convenables au travail, dont le Roi l'avoit chargé, il reçut la tonſure des mains de M. l'Evêque de Meaux, dans le Seminaire de cette ville, en l'année 1685.

Meſſieurs Bayle, Claude, & Jurieu, répondirent à ſon livre de l'Examen, & rendirent en même tems juſtice à ſa modération *; mais il ne leur repliqua qu'en continuant de ſoutenir les intérêts de la Religion, qu'il venoit de reconnoître, & de prouver la ſincérité de ſes ſentimens par les Ouvrages ſuivans :

¶ *Défenſe du Culte extérieur de l'Egliſe Catholique*, deuxiéme édition, à laquelle il joignit la réfutation de deux Réponſes à ſon Examen, faites par Meſſieurs Bayle & Jurieu, ſous le titre de *Conſidérations ſur l'Examen, &c.* &

* Voyez la fin de la vie de M. de Brueys.

¶ Paris, M. Cramoiſy, 1686.

du *Prosélite abusé, ou fausses vûës de Brueys dans ledit Examen, &c.*

Réponse aux plaintes des Protestans, contre les moyens qu'on a employés pour leur réünion, & contre le Livre intitulé: La Politique du Clergé de France.

* *Traité de l'Eucharistie en forme d'Entretiens.*

¶ *Traité de l'Eglise*, pour servir de réfutation à Messieurs Claude & Jurieu.

† *Traité de la Sainte Messe*, pour répondre & détruire un Traité contre ce Mystére, fait par le même en 1680.

Après des preuves si authentiques de son attachement à l'Eglise Romaine, le Clergé de Erance, pour récompenser son zele & ses travaux, lui accorda une pension; & le Roi, dont la piété n'étoit pas moins reconnoissante que celle du Clergé, l'honora en 1700. d'un Brevet de 500. livres de rente, en considération (ce sont les termes du Brevet) des Ouvrages qu'il avoit faits

* *Idem.*
¶ *Idem*, 1687.
† Paris, Barth. Gérin, 1700.

pour la défenſe de la Religion Catholique contre les Proteſtans.

Un genre auſſi important & auſſi ſérieux que celui de la Morale & de la Controverſe, ne paroiſſoit pas devoir ſe rencontrer avec le frivole du comique & de la plaiſanterie; & on n'attendoit pas de la plume d'un Théologien, des Actes & des Scenes; mais le Théatre François que M. de Brueys fréquenta pendant ſon ſéjour à Paris, développa les talens que la nature lui avoit donnés pour le Dramatique *. On ſçait que le goût & les diſpoſitions que l'on apporte en naiſſant pour le genre comique, ſont auſſi difficiles, & peut-être auſſi impoſſibles à vaincre, que le caractére: l'éducation, & les réfléxions peuvent en ſuſpendre les effets, mais elles ne ſçauroient en corriger le principe: d'ailleurs, comme notre Auteur n'étoit apparemment pas convaincu des raiſons que l'on allégue pour condamner la Comédie, il ſe ſeroit plûtôt laiſſé

* Il avoit déjà compoſé la Paraphraſe ſur l'art Poëtique, que l'on trouve à la fin de ce Recueil.

aller à ſon penchant, ſi des motifs de politique & de bienſéance ne l'euſſent arrêté. M. Palaprat ſon ami & ſon compatriote, en lui offrant de travailler enſemble dans un genre qu'ils aimoient tous deux, leva toutes les difficultés, & donna par là à notre Auteur le moyen de ſatisfaire ſon goût, ſans commettre ſon état & ſa réputation: En effet, il ſaiſit avec joye la propoſition, travailla avec ardeur, & compoſa *le Grondeur*; *le Sot-toujours-Sot, ou la Force du Sang*; *le Muet*; *l'Important*; *les Empyriques*; *Gabinie, & l'Avocat Patelin.*

Cette dernicre Piéce fur faite pour être jouée à la Cour. Le Roi vouloit voir une Comédie d'un genre différent de celles qu'on lui avoit repréſentées juſqu'alors, & M. de Brueys fut choiſi pour la compoſer. Dans ce deſſein il imagina de profiter d'une ancienne farce écrite en Gaulois, dont le Comique ſimple & naïf l'avoit extrêmement frappé. La piéce fut bientôt en état d'être lûë à ſa Majeſté qui ne fut pas fâchée d'en reconnoitre l'auteur dans la perſon-

ne de M. de Brueys. Comme elle parut contente de l'ouvrage, la repréſentation en fut décidée; mais un événement inopiné *, en empêcha l'exécution; & ſix ans après elle fut donnée au Théatre François, mais ſans le Prologue & les Intermedes allégoriques, que l'auteur avoit joints originairement à la Piéce.

Pendant un voyage qu'il fit avec M. l'Abbé de Theſu, M. Palaprat dépoſitaire du Grondeur en cinq actes le remit en trois actes à la ſollicitation des Comédiens; il réduiſit les quatre derniers actes en deux, en choiſit les Scenes, & y mit ſeulement les liaiſons néceſſaires; ce qui ne peut guere être regardé, dans un homme d'eſprit, comme un titre de proprieté ou de revendication.

M. de Brueys à ſon retour, trouva en cet état ſa Piéce au Théatre, mais avec un ſuccès médiocre : Il ſe plaignit amérement de l'entrepriſe de ſon aſſocié; il lui ſoutint pluſieurs fois, & devant des témoins dignes de foy, qu'il

* Le départ de Philippe V. Roi d'Eſpagne, & la guerre déclarée peu de tems après.

avoit défiguré ſon Grondeur, par un deuxiéme & un troiſiéme acte chargés d'incidens forcés & mal amenés : Peu conforme en cela au ſentiment public, qui depuis l'a mis, par ſes applaudiſſemens, au rang des plus excellentes piéces.

Ce fut à cette occaſion que feu M. le Prince, fils du grand Condé, ayant vû ſur le Théatre M. de Brueys, qu'il ſçavoit être l'auteur du Grondeur lui dit : » Je vous avoüe M. l'Abbé que » que je ſuis embarraſſé de ſçavoir ſi l'au- » teur du premier acte de cette Piéce eſt » auſſi celui des deux derniers; ſi vous » avez fait le tout vous vous êtes furieu- » ſement preſſé dans ces deux-ci. V. A. » S. à raiſon, lui répondit M. de Brueys : » Je ſuis l'auteur du Grondeur, & je » ne me ſuis point preſſé; mais pendant » mon abſence l'on m'a mis ainſi mes » quatre actes en deux. » Il feroit facile de juger lequel de notre Auteur ou de M. Palaprat avoit raiſon, ſi l'on avoit pû recouvrer une copie originale du Grondeur en cinq actes; mais toutes les recherches qu'on a faites à ce ſujet ont

été inutiles, & il n'a pas été possible d'en retrouver aucun manuscrit.

Tous ces petits démêlés n'empêcherent point MM. de Brueys & Palaprat, de continuer la societé qu'ils avoient commencée il y avoit plus de dix ans : ce n'étoient que des vivacités passageres qui ne vont guere sans la bonté du cœur, & sans des retours à l'équité, & même à la générosité : d'ailleurs ces vivacités n'éclatoient qu'en présence de leurs amis communs, & excepté une ou deux occasions dans lesquelles notre Auteur a reclamé hautement, il n'a jamais troublé publiquement son ami dans sa joüissance, tant à l'égard de la représentation, que de l'impression. Ainsi l'on peut présumer que cette societé auroit subsisté plus long-tems, si M. de Brueys n'eût pris la résolution de se retirer à Montpellier; & si M. Palaprat de son côté, n'eût suivi son devoir, en accompagnant M. le Grand Prieur à la guerre d'Italie.

M. de Brueys de retour dans sa patrie y reprit les mêmes travaux qui l'avoient occupé pendant son séjour à Paris.

Il y composa le * *Traité de l'Obéïssance des Chrétiens aux Puissances Temporelles*. Il y acheva *l'Histoire du Phanatisme de notre tems*, † dont il avoit publié le premier volume en 1692. ¶ & dont il donna le second volume en 1709. & les deux derniers en 1713. Il y fit aussi le *Traité du légitime usage de la Raison, principalement sur les objets de la foi.*

Le goût qu'il avoit pour les ouvrages du Théatre ne l'abandonna point dans sa retraite ; il y fit succeder, avec la même bonne foi, les caractéres Comiques aux matieres Théologiques & Morales ; celles-ci étoient produites par des principes de devoir & de religion, & celles-là par la seule idée de délassement; c'est dans cet esprit qu'il travailla à la Tragédie de *Lisimacus* ; qu'il corrigea celle d'*Asba*, & qu'il composa *l'Opiniâtre, les Quiproquo, & les Embarras du derriere du Théatre*. Comme un auteur n'est point parfaitement content, si ses

* A Montpellier, Martel, 1709.
† A Paris, Muguet.
¶ A Montpellier, Martel.

piéces ne ſont repréſentées, il envoya à un de ſes amis l'Opiniâtre, & le Sot toûjours ſot pour les préſenter aux Comediens; mais (comme il arrive ſouvent) elles n'eurent pas toute la réüſſite qu'il en avoit eſperée.

Lorſque M. Palaprat fut revenu dans le ſein de ſa famille, il réſolut de donner au public les fruits de ſa ſocieté avec M. de Brueys. Deux ou trois Comédies de ſa compoſition, ſes Poëſies fugitives, des diſcours préliminaires, & une longue Préface formérent deux volumes qui parurent ſous le titre de Théatre de M. Palaprat. A cette nouvelle M. de Brueys recommença ſes plaintes contre la lezion, & prétendit que ſon Aſſocié augmentoit ſa part aux dépens de la ſienne : il en écrivit à pluſieurs de leurs amis communs, & même à M. Palaprat, mais ſans aigreur, & ſeulement avec le feu & l'aſſûrance que donnent la vérité & le climat ſous lequel il étoit né. Cet ami ne s'en défendit que foiblement, & convint preſque de ſon tort dans la réponſe qu'il fit à M. de Brueys

On peut dire cependanr pour excuſer M. Palaprat, qu'il étoit naturel à lui de ſe croire ſur la fin de ſes jours le maître d'un bien, dont il joüiſſoit depuis ſi long-tems, de l'aveu même de celui à qui il appartenoit; car l'amitié ſemble nous donner une part dans les ouvrages de nos amis; & pour peu qu'on y contribuë, il n'eſt pas ſurprenant que l'on les adopte, ou par ſentiment, ou par amour propre. D'ailleurs les faux amis ou les flateurs (car les auteurs ont cela de commun avec les Grands) les flateurs, dis-je, perſuadent en pareil cas à celui dont ils affectent de prendre les interêts, qu'il a raiſon, que ſa part eſt plus conſidérable qu'il ne penſe, & que la proprieté lui eſt auſſi bien acquiſe qu'à ſon aſſocié; l'Auteur les croit, redouble pour eux de confiance, & change enfin en certitude, dans ſa vieilleſſe, l'opinion ſeduiſante de vivre dans la poſterité. L'on doit cependant rendre encore cette juſtice à M. Palaprat, bien d'autres à ſa place auroient joüi d'un bien qu'une poſſion publique & le ſentiment général

lui avoient adjugé, ſans s'embarraſſer d'en faire part au véritable maître : ce ſont ces principes de juſtice & de probité qui ont toûjours empêché les ſuites de la rivalité, & qui ont conſervé entr'eux la liaiſon d'amitié qu'ils avoient formée il y avoit près de trente ans. Mais enfin l'année 1723. fut l'époque fatale de leur ſéparation : car M. de Brueys, après avoir par ſes écrits, défendu la Religion Catholique, & rempli les devoirs de Chrétien & de citoyen, mourut à Montpellier âgé de 83. ans.

Comme il avoit été généralement aimé, il fut égalemen regretté, des* Grands, des gens de Lettres, & de ſes enfans, qu'il a laiſſés dans une médiocrité de fortune, que ſa probité, & ſon deſintéreſſement n'ont jamais cherché à augmenter. Il ſçut concilier en même tems, l'approbation des Docteurs Catholiques, & celle des Miniſtres Proteſtans; & ces derniers, en combattant les ſincéres témoignages qu'il donna de ſa converſion,

* Meſſieurs de Noailles, de Roquelaure & de Baſville.

ne purent lui refuser l'estime, & la justice que méritoient ses écrits. Ces suffrages ont paru trop honorables à la mémoire de notre Auteur, pour n'en pas faire part au Public.

SENTIMENS DES Docteurs Catholiques, & des Ministres Protestans, sur les ouvrages Théologiques de M. de Brueys.

Approbation de M. Courcier, Théologal de Paris au Traité de l'Eglise.

LES ouvrages que M. de Brueys a donnés au Public sont des garants assûrés de la bonté de celui-ci. Il refute les adversaires qu'il s'est proposé de refuter, avec une solidité égale à son éloquence. Non seulement il n'y a rien qui blesse aucune maxime de la foi: mais encore tout y est d'une justesse que tout le monde admirera, & que peu de personnes peuvent imiter. C'est le

témoignage que je ſuis obligé de lui rendre, après l'avoir lû avec beaucoup d'exactitude & de plaiſir. Fait à Paris le vingt Janvier 1687. *Signé*, Courcier, Theologal de Paris.

Lettre de feu M. l'Evêque de Niſme à M. Brueys du 1. Août 1709. ſur ſon Traité de l'Obéïſſance, &c.

Quoique vous m'euſſiez fait la grace, Monſieur, de me communiquer votre ouvrage de l'Obéïſſance avant ſon impreſſion, j'ai eu un nouveau plaiſir à le lire : c'eſt un ouvrage ſingulier, original, & pour ainſi dire de votre invention. Il ne pouvoit paroître dans un tems & dans un pays où il pût être plus convenable & plus utile. Les principes que vous poſez ſont inconteſtables ; les conſéquences que vous en tirez ſont juſtes ; les paſſages de l'Ecriture formels ; les traductions vraies & bien fondées ; & tout cela fait des preuves complettes pour toutes les perſonnes raiſonnables. Il n'y aura qu'une populace groſſiere, qui ſuit aveuglement ſes

préventions, qui ose donner dans ces concours & ces assemblées illicites. Ce que vous avez ajoûté sur les différences des assemblées modestes, pacifiques & pieuses des anciens Chrétiens & des véritables Catholiques d'aujourd'hui dans des Royaumes Protestans, d'avec celles des Religionnaires, qui sont impures, inquiétes, séditieuses, & contraires par plusieurs endroits aux regles de l'Evangile, est d'une grande considération. Enfin il y a dans ce Livre beaucoup d'ordre, de netteté, d'efficace, de raison & d'autorité. Vous m'avez fait plaisir de m'apprendre qu'on a commencé d'imprimer votre histoire du dernier Fanatisme; je l'attends avec impatience, & suis avec une estime & une considération particuliére, Monsieur, votre très-humble & très-obéïssant serviteur, Esprit, Evêque de Nisme.



Approbation de M. Berthe Docteur & Bibliothécaire de Sorbonne ſur le même ouvrage.

J'ai lû par ordre de M. le Chancelier le Traité de l'Obéïſſance des Chrétiens aux Puiſſances Temporelles. La matiére de ce Traité eſt délicate, le deſſein en eſt tout neuf, & la maniére de l'exécuter originale. L'Auteur démêle en homme habile & judicieux, ce que, ſur le fait de la Religion, les Chrétiens doivent à Dieu, d'avec ce qu'ils doivent à leurs Souverains : il les aſſujettit à ceux-ci dans les choſes qu'ils défendent, & qu'on ne voit pas que Dieu ait commandées ; comme de bâtir des Temples, de tenir des Aſſemblées publiques, & même de particuliéres, excepté celles que l'obéiſſance à quelques-uns de ſes commandemens rend quelquefois néceſſaires. Il veut dans la concurrence des deux Puiſſances, que ſans balancer, ils obéïſſent à Dieu plûtôt qu'aux hommes ; mais en même tems il veut que leur refus d'obéïr au

Maître temporel qui les gouverne, ſoit auſſi Chrétien, qu'il eſt juſte; & qu'ils en ſouffrent les châtimens les plus rigoureux, ſans en murmurer, ni ſe défendre. Il retrace les Aſſemblées des premiers Chrétiens & des vrais Catholiques des derniers temps dans les Empires, où les Etats de Religion contraire, & en marque les différences d'avec celles des Fanatiques & des Proteſtans de nos jours; nous repréſentant les unes comme paiſibles, chaſtes, édifiantes, & ne reſpirant que l'union & la piété; & les autres, comme indécentes, ſéditieuſes, & ſoufflant le feu de la révolte. Les vérités & les principes qu'il poſe, ſont univerſellement reçus, & les conſéquences qu'il en tire paroiſſent juſtes; il régle les faits, devoirs, & conduites; tout ſe ſoûtient & eſt de concert; & en tout cela l'ordre & la netteté ne ſont pas plus à déſirer, que la force & la lumiere. En Sorbonne ce 30. Novembre 1709. *Signé*, Berthe.

Préface de M. Bayle, ſur les Conſidérations générales, &c. pour répondre à l'Examen des Raiſons, &c. par M. de Brueys.

Si le Livre que M. de Brueys vient de mettre au jour, étoit un de ces Livres qu'ont coûtume de faire ceux qui quittent notre Communion, pour embraſſer celle de l'Egliſe Romaine, on pourroit fort juſtement s'abſtenir d'y répondre; car quel intérêt a-t-on à de ſimples apologies de quelques particuliers, & qui ne ſont que les raiſons des Miſſionnaires, auxquelles notre Peuple ſçait ce qu'il faut répondre ? Mais ce Livre de M. de Brueys eſt toute autre choſe; c'eſt l'ouvrage d'un homme éclairé, & qui s'eſt même rendu célebre parmi nous, en défendant notre parti. Outre cela, ſon Livre eſt écrit d'une maniére douce, inſinuante & délicate : il eſt accompagné d'un air de déſintéreſſement, qui pourroit d'abord impoſer ; c'eſt un tour d'écrire tout nouveau à ces Meſſieurs. Il eſt donc

de notre intérêt, qui eſt celui de la vérité, d'examiner ſi les raiſons de M. de Brueys ont autant de réalité, qu'elles ont de vraiſemblance ; & il eſt juſte de donner cette conſolation à tant de bonnes ames, qui gémiſſent de voir qu'une Doctrine qu'elles croyent fauſſes, ſoit ainſi revêtuë des apparences de la vérité.

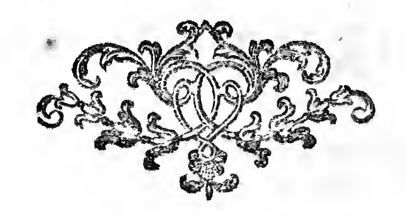
M. Jurieu dans un Livre intitulé : Suite du Préſervatif, pag. 12. *&* 20.

Dans une aſſemblée des plus fameux Miniſtres, tout d'une voix on tomba d'accord que le Livre de M. de Brueys étoit très-bien écrit ; & même on jugea qu'on ne devoit pas lui faire moins d'honneur qu'à celui de M. l'Evêque de Meaux, & qu'il le méritoit pour le moins autant.

Extrait d'une Réponſe à un Livre intitulé : Avis aux Réfugiés.

Les plus fameux Miniſtres s'étant aſſemblés pour tâcher de découvrir qui pouvoit être l'Auteur de ce Livre

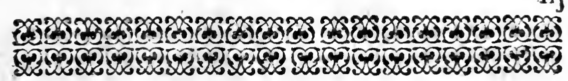
anonime ; après avoir bien examiné cet Ecrit, & les caractéres différents des Ecrivains du tems, ils tombérent d'accord que ce Livre avoit été fait en France, & qu'il falloit qu'il fût, ou de M. Pelisson, ou de M. Nicole, ou de M. de Brueys.



GABINIE,

TRAGEDIE CHRETIENNE,

Repréſentée pour la premiére fois le 2. Avril 1699.



A MONSIEUR
LE COMTE DAYEN,

Gouverneur des Provinces de Roussillon & Berry, &c.

MONSIEUR,

L'approbation que vous daignâtes donner à ma Tragédie le jour que j'eus l'honneur de vous en faire la lecture, me fit espérer qu'elle seroit bien reçuë du Public. Je n'ay pas été trompé dans mon espérance: Sa représentation a eu tout le succès que la justesse de votre goût m'en avoit fait attendre. Les applaudissemens qu'elle a eus à la Cour & à la Ville ont justifié votre jugement; & c'est ce qui m'a

persuadé que vous ne desaprouveriez pas la liberté que j'ose prendre de vous la dédier. Je sçay bien, MONSIEUR, que c'est plûtôt au fond du sujet que j'ay traité, qu'à la forme que je lui ay donnée, que je dois l'accueil favorable dont vous avez honoré cette Piece : le spectacle de la Religion Chrêtienne triomphant dans la persécution, & d'un Empereur abandonnant l'Empire, & mis en fuite par la foule & par la constance des Martyrs, ne pouvoit que plaire aux yeux de celui en qui une pieté solide & hereditaire fait la base de toutes les autres vertus heroïques dont il est orné, & de tout l'éclat que luy donne une illustre naissance, & une brillante fortune. C'est encore sans doute, MONSIEUR, à ce même triomphe du Christianisme, que je suis redevable du succès heureux que ma Tragédie a eu dans une Cour, où un Roy, selon le cœur de Dieu, après avoir effacé par des actions immortelles les Heros qui l'ont précedé, inspire à tout le monde un zele religieux, qui le rend aussi cher aux yeux de Dieu, que ses exploits l'ont rendu grand aux yeux des hommes. J'apprens, MONSIEUR, par la dédicace de l'Auteur qui m'a fourni le sujet de cette Tragédie, que la sienne fut autrefois dédiée à ce grand Roy, & honorée de sa présence. Quelle

gloire pour Gabinie, si elle avoit pû aujourd'hui s'attirer encore un tel Spectateur ! Mais elle est trop modeste pour oser s'en flater : Quels Spectacles seroient dignes d'attirer les yeux d'un Roy, qui attache sur lui ceux de toutes les Nations ?

Quand un Roy, malgré mille obstacles,
Est devenu par ses travaux divers,
Le Spectacle de l'Univers,
Il n'est plus pour lui de Spectacles.

Pardonnez, MONSIEUR, ces Vers à l'enthousiasme d'une Muse à qui ils ont échappé; & faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de recevoir favorablement l'Ouvrage que je vous offre, comme une marque publique de la passion respectueuse avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant
Serviteur B***.

PREFACE.

JE dois avertir le Lecteur, que j'ay tiré le ſujet de cette Piece d'une Tragedie Latine intitulée, SUSANNA, faite par Adrian Jourdain, Jeſuite, imprimée à Paris par Mâbre Cramoiſy en 1654.

J'ay crû qu'il me pouvoit être permis de me ſervir d'un Ouvrage Latin, fait depuis près de cinquante ans, à peu près comme on ſe ſert de ceux des Anciens, quand on veut les mettre ſur notre Théatre.

C'eſt-à-dire que je l'ay traité autrement; que même mon deſſein eſt différent de celui de cet Auteur; car il ne s'attache qu'au martyre de Suſanne, & je me ſuis principalement propoſé de repreſenter dans ma Tragédie la Religion Chrêtienne, s'établiſſant miraculeuſement ſans aucun ſecours humain, malgré les efforts & la rage de Diocletien, que tout le monde ſçait avoir été le plus grand perſécuteur des Chrêtiens.

Ainſi quoique j'aye imité les endroits qui m'ont paru les plus beaux dans cette Piece, en leur donnant un autre tour, j'en ay retranché pluſieurs Perſonnages,

& beaucoup de choses qni ne me paroissoient pas convenables à nos Spectacles, & j'en ay ajoûté d'autres qui convenoient à mon dessein, & qui m'ont fourni de nouvelles situations & une catastrophe différente.

Au reste, je n'expose aux yeux des spectateurs, que ce que la Religion Chrêtienne a de grand & de merveilleux, fondé sur des faits certains, connus de tout le monde, dont les Historiens même profanes font mention, & que par consequent les libertins ne sçauroient s'empêcher d'avoüer.

J'ay donné à mon Heroïne le nom de Gabinie, que j'ay tiré de celuy de son Pere; parce qu'il m'a semblé que celuy de Susanne, que l'Histoire de nos Saints Martyrs luy donne, n'avoit pas assez de noblesse pour le Théatre.

J'ay suivy l'Histoire Sainte & Profane avec assez de fidélité: il est certain que Galerius fut associé à l'Empire par Diocletien: que Serena femme de Diocletien étoit secrettement Chrêtienne: que Galerius fut amoureux de la fille de Gabinius, laquelle étoit Chrêtienne, & mourut Martyre à Rome: que la Legion Thebaine se convertit à la Foy avec Maurice qui en

étoit le Chef : que cette Legion souffrit le martyre, & y fut exhortée par le Pape S. Marcellin : que Diocletien, après 20. ans de régne, abandonna l'Empire, & se retira à Salone en Dalmatie environ l'an 296. à cause, dit Zonare, que le Christianisme qui s'établissoit malgré luy, luy suscitoit trop d'affaires.

Enfin il est certain que ce fut peu de temps après que le grand Constantin, qui avoit appris le métier de la guerre sous Galerius, fut le premier Empereur Chrétien, sous qui l'Eglise joüit d'une grande tranquillité, & commença à établir à Rome avec éclat le Siége de l'Empire de JESUS-CHRIST : Constantin ayant donné au Pape S. Melchiade, pour sa demeure, une maison Impériale qui s'appelloit le Palais de Latran, avec un Domaine & des revenus convenables pour soûtenir honorablement la suprême dignité de Chef visible de l'Eglise.

Je n'ay pris d'autre licence, que de rapprocher un peu de l'action théatrale certains événemens mémorables, qui sont pourtant arrivés sous le régne de Diocletien, & presque au temps que la fille de Gabinius souffrit le martyre.

Je souhaiterois pour la satisfaction du

Public, qu'un ſi beau ſujet eût été traité par celuy de nos Poëtes Tragiques qui a abandonné le Théatre pour une occupation plus digne de luy, & dont les écrits m'ont ſouvent fait tomber la plume de la main, lorſque je les liſois pour tâcher de les imiter; mais enfin j'y ay employé tout le ſoin, & tout l'art dont je ſuis capable; j'ay conſulté, ſuivant le précepte d'Horace, des gens éclairés, ſincéres & deſintéreſſés; & j'ay ſuivy exactement leurs avis; ſi après cela on y trouve encore des défauts que je n'ay pas connus, j'oſe eſpérer que le Public voudra bien m'accorder un peu de cette indulgence, qu'il ne refuſe gueres aux premiers Ouvrages de ceux qui ne travaillent que dans le deſſein de luy plaire.

Avant que de finir cette Préface, je dois dire encore au Lecteur, que ſi j'ay conſenti qu'on ait mis ici l'Epigramme qu'un de mes amis a faite ſur Gabinie; c'eſt qu'il eſt certain que le jour de ſa premiére repréſentation on vit dans le Parterre deux ou trois Auteurs qu'on ne connoîtroit pas, quand même je les nommerois, qui cabaloient ouvertement de tous côtés pour faire tomber cette Tragédie, & qui en diſoient tout haut eux ſeuls, ce que le Public a dit de leurs Ouvrages, qu'on ne revoit plus ſur le Théatre.

Cette Piece fut repreſentée le 2. Avril 1699. & reçûë favorablement ; mais une jalouſie d'Acteur en penſa faire manquer la repréſentation. Voici quel en fut le ſujet.

En 1693. Raiſin devoit joüer le premier Rolle dans l'Important lorſque la mort l'enleva précipitament & priva le Théatre d'un Acteur preſque inimitable. Cet accident inopiné jetta M. Brueys dans l'embarras d'une nouvelle diſtribution du rolle de l'Important ; il n'y avoit pas de tems à perdre, & notre Auteur par le conſeil de M. Palaprat ſon ami, le donna au Sieur de Villiers qui faiſoit alors les Marquis avec beaucoup de ſuccès. Le Sieur de Beaubourg, que le Public commençoit à écoûter tranquillement, fut bleſſé de cette préférence, & ſa vanité mal entenduë ſe trouvant ſoûtenuë de la hauteur de la Demoiſelle Beauval ſa belle-mere, il ſe promit de ſe venger tôt ou tard du prétendu affront qu'on lui faiſoit. En effet ſix ans après, il en trouva l'occaſion & ne la manqua pas. Voici comme elle ſe préſenta.

En 1699. Gabinie ayant été reçûë par les Comédiens avec applaudiſſement, il fut queſtion de donner les Rolles. Celui de Serena femme de Diocletien avoit été fait pour la Demoiſelle Beauval, & lorſque M. de Brueys voulut le lui préſenter, il reçut un refus ſec & obſtiné, dont il ne fut pas poſſible de la faire revenir. Il ſe reſſouvint alors de l'incident du rolle de l'Important, & obligé de ſe rendre à l'opiniâtreté de cette actrice ; il donna le Rolle de l'Imperatrice à la Demoiſelle Duclos, qui le joüa avec les talens & la nobleſſe qui ont toûjours accompagné les graces de ſa perſonne, ainſi l'exécution de Gabinie en ſouffrit peu, &

cette piece eut le succès qu'elle mérite, & elle a été depuis remise au Theatre en 1717. avec applaudissement. L'on pourroit avec raison espérer aujourd'hui une semblable réussite, puisqu'elle le devroit moins aux beautés de détail, qu'à la régularité de sa conduite, à l'intérêt de ses situations, & à la verité de ses caractéres : qualités si l'on l'ose dire, assez négligées par la plûpart des Auteurs de ce tems.

EPIGRAMME,

Sur la Tragedie de Gabinie.

PEut-on faire une Tragédie,
Qui sans aucune exception,
Soit de tout le monde applaudie ?
Non : il n'est pas possible : non.
Vous vous trompez, on dit que Gabinie
Plaît généralement à tous les Spectateurs.
Eh ! non : elle déplaît à deux ou trois Auteurs.

Par M. de P*** Ami de l'Auteur.

ACTEURS.

DIOCLETIEN,	Empereur.
SERENA,	Imperatrice.
GALERIUS,	Associé à l'Empire.
CAMILLE,	Sœur de l'Imperatrice.
GABINIUS,	Pere de Gabinie.
GABINIE,	Fille de Gabinius.
MAXIME,	Confident de Diocletien.
CARUS,	Confident de Galerius.
PHENICE,	Confidente de Gabinie.
JULIE,	Confidente de Camille.
GARDES.	

La Scene est à Rome, dans une Salle du Palais de Diocletien.



GABINIE,

TRAGEDIE CHRE'TIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GALERIUS, CARUS.

CARUS.



'Où peut naître, Seigneur, cette sombre tristesse,
Quand vous faites vous seul la publique allegresse?
Quoy! le jour qu'on vous place au trône des Césars;
Aux spectacles nouveaux refusant vos regards,
Pour rêver à loisir à votre inquiétude,
Vous venez en ces lieux chercher la solitude;
Tandis que le Senat, & le Peuple, & la Cour,

Dans la pompe des jeux célébrent ce grand jour ?

GALERIUS.

Ouy, Rome en ce grand jour, en Spectacles abonde;
Elle voit deux Césars sur le trône du Monde;
Et Diocletien m'élevant jusqu'à luy,
Au souverain pouvoir m'associe aujourd'huy.
Le croirois-tu pourtant ? monté jusqu'à l'Empire,
Il est encore un bien, pour qui mon cœur soûpire.
Au faîte des grandeurs sous un titre éclatant,
Tout César que je suis, je ne suis pas content.

CARUS.

Vous, Seigneur? Qui jamais a vû, dans moins d'années,
Tant de prospérités l'une à l'autre enchaînées ?
Depuis qu'on voit sous vous voler nos Etendarts,
Nos plus fiers ennemis tremblent de toutes parts :
Par-tout, du nom Romain rétablissant la gloire,
Vous avez à nos pas attaché la victoire ;
Par vous le fier Sarmate obéït à nos loix ;
La Perse a vû tomber le dernier de ses Rois ;
Nos Aigles devant vous traversant la Sirie,
Ont de leur vol rapide épouvanté l'Asie ;
Et du char de triomphe, au sortir des hazards,
Vous n'avez fait qu'un pas au trône des Césars ;
Les Prêtres à l'Autel, & sous d'heureux auspices,
De votre avénement consacrent les prémices :
Quel bien peut souhaiter l'heureux Galerius ?
Tout célébre à l'envy vos faits & vos vertus.
On dit même, & ce bruit remplit toute la Ville,
Qu'à vos justes desirs on accorde Camille,

Sœur de l'Imperatrice, & l'objet de vos feux.
Que vous faut-il encor, Seigneur, pour être heureux?

GALERIUS.

Qu'on se trompe aisément, lorsque sans connoissance,
On veut juger d'autruy sur la seule apparence !
Tel souvent, dont par-tout on vante le bonheur,
Porte un poison secret qui luy ronge le cœur.

CARUS.

Cependant vous m'avez daigné dire vous-même,
Que vous aimez Camille; on sçait qu'elle vous aime ;
Rome approuve ce choix, & vous pouvez, Seigneur,
Vous assûrer encor sur l'aveu de sa sœur.

GALERIUS.

Eh ! c'est mon desespoir, puisqu'il faut te le dire.
Pour ce fatal hymen tu vois que tout conspire ;
Que Camille l'attend ; qu'il est presque arrêté ;
Que moy-même autrefois je l'avois souhaité ;
Mais.. helas !..

CARUS.

Ah ! je voy, qu'à regret infidelle,
Vous brûlez aujourd'hui d'une flamme nouvelle ;
Et je vous avouray, que mon zele indiscret
Avoit déjà, Seigneur, pénétré ce secret ;
Je n'osois en parler . . .

GALERIUS.

Le bonheur de ma vie,
Il est vray, cher Carus, dépend de Gabinie.
Lorsque j'aimay Camille, & que j'en fus aimé,

Je n'avois jamais vû les yeux qui m'ont charmé.
Tu ſçais, qu'en ce tems-là Gabinie & ſon pere
Fuyoient de l'Empereur l'éclatante colére;
Tu ſçais, que même encore on tient humiliés
Ses parens, ſes amis, dans l'exil oubliés:
Mais enfin je la vis; & mon ame éperduë,
Se ſentit embraſer à ſa premiere vuë.
Contre elle quels efforts, Carus, n'ay-je pas faits,
Mais ſes yeux dans mon cœur ont lancé tant de traits,
Que malgré les efforts de ma premiére flâme,
L'amour de toutes parts eſt entré dans mon ame.
En vain à cet amour, qui flate mon eſpoir,
J'oppoſe ma raiſon, j'oppoſe mon devoir:
Envain pour m'en guerir, Gabinie elle-même
Semble affecter exprés une rigueur extrême,
Et chercher des raiſons pour combattre mes vœux;
Raiſons, rigueur, devoir, tout redouble mes feux.

CARUS.

Et bien, Seigneur, aimez, épouſez Gabinie:
Du ſang de nos Céſars n'eſt-elle pas ſortie?
Suivez votre penchant: le Senat, les Romains
N'approuveront-ils pas que de ſi belles mains
Vous aident à tenir les rênes de l'Empire?
A quoy bon vous gêner? Que Camille en ſoûpire,
Que craignez-vous?

GALERIUS.

Je crains que Camille en fureur,
Dans ſon juſte party ne jette l'Empereur.
Ma puiſſance aujourd'hui ne faiſant que de naître,
(N'en doute point, Carus) il eſt encor mon maître;

Et déjà Gabinie a bien ſcû le prévoir.
Elle m'a déclaré, qu'un abſolu pouvoir,
Un obſtacle invincible à mes deſirs s'oppoſe;
Et cet obſtacle, helas! Carus, n'eſt autre choſe.
(Car enfin mon amour n'a que trop éclaté;)
Pourray-je, ſoûtenant mon infidelité?
De mon amour volage excuſer le caprice,
Aux yeux de l'Empereur, & de l'Imperatrice?

CARUS.

Mais, Seigneur, voulez-vous, quoyqu'on ait réſolu,
Prendre ſur l'Empereur un pouvoir abſolu?
Suivez ſa paſſion, & ſecondez ſon zele,
A détruire par-tout cette Secte nouvelle,
Dont on le voit peut-être un peu trop allarmé,
Et qui le tient ſans ceſſe à ſa perte animé.
Je ſçay bien qu'ennemy de l'horreur des ſupplices,
Le ſang des malheureux ne fait pas vos délices;
Et que même l'on dit, que ce grand Empereur
Traite des inſenſés avec trop de fureur:
Mais vous pourrez un jour modérer ſa vengeance·
Ainſi de nos Autels embraſſez la défenſe,
Et hâtez-vous, Seigneur, pour ſervir ſon courroux,
De prêter le ſerment qu'on exige de vous.
D'abord vous le verrez, ravy d'un tel ſervice,
Se déclarer pour vous contre l'Imperatrice,
Qui, fiere de ſon rang, oſe avec liberté,
Accuſer l'Empéreur de trop de cruauté;
Qui, ſans co nſidérer, qu'il veut être infléxible,
Voudroit qu'à la pitié, comme elle, il fut ſenſible,
Et par des ſentimens peu conformes aux ſiens,

L'importune ſans ceſſe en faveur des Chrêtiens.
La voicy.

GALERIUS.

Dieux ! rendez ſon pouvoir inutile.
Elle vient me parler ſans doute pour Camille.
Evitons-là.

SCENE II.

SERENA, GALERIUS, CARUS.

SERENA.

CEſar, vous ne me fuiriez pas,
Si vous ſçaviez pourquoi j'adreſſe ici mes pas.
(*à part, tandis que Céſar revient du fond du Theatre.*)
Pour ſauver les Chrétiens, Ciel ! ſoûtiens mon attente;
Contre ma propre ſœur, tu vois ce que je tente.
Tout le monde aujourd'hui n'a des yeux que pour vous;
Vous voilà ſur le Trône auprès de mon époux;
Et je prens part, Seigneur, à cet honneur inſigne,
Que Rome vous défére, & dont vous êtes digne.

GALERIUS.

Ce que Rome, Madame, aujourd'hui fait pour moi,
N'égale pas l'honneur qu'à preſent je reçoi.

SERENA.

Mais après tant d'honneurs que les Peuples vous rendent,

Vous sçavez bien, César, de vous ce qu'ils attendent:
L'Empereur que je viens d'informer de vos feux,
Y consent, & j'en fais le plus cher de mes vœux.

GALERIUS.

Madame, permettez que j'ose vous le dire ;
Nos premiers soins sont dûs au repos de l'Empire :
Calmons plûtôt les maux que les guerres ont faits.
Quand Rome goûtera ce fruit de nos bienfaits,
J'y penserai, Madame ; & toute mon envie ...

SERENA.

Et si je vous parlois, Seigneur, de Gabinie,
Me demanderiez-vous du tems pour y penser ?

GALERIUS.

Ah, Madame ! sur quoi vous-même me presser ?
Je voi qu'on vous a dit le feu qu'elle a fait naître;
Je ne m'en défens point : je n'en suis plus le maître ;
Malgré ma résistance, elle a surpris mon cœur,
Et je cherche à le rendre encore à votre Sœur.

SERENA.

Et moi, César, je veux qu'un sacré nœud vous lie;
Dès demain, s'il se peut, & vous, & Gabinie.

GALERIUS.

Madame .... vous voulez éprouver un Amant.

SERENA.

Non ; je ne sçus jamais trahir mon sentiment.
Je préfére à mon sang le bien de la patrie.
J'estime & je cheris Camille & Gabinie :
Mais pour exécuter les desseins que j'ai faits,
Gabinie est plus propre à remplir mes souhaits :
D'ailleurs, de trop d'amour votre ame est embrasée ;

Et j'aurois à rougir, si ma Sœur méprisée,
S'exposoit quelque jour, offensant vos regards,
A l'affront du divorce ordinaire aux Césars.
L'Empereur y consent: je viens de vous l'apprendre;
De Rome, du Senat vous pouvez tout attendre;
Du Peuple, des Soldats, vous êtes adoré:
Et pour Gabinius; il est trop honoré,
Que vous fassiez entrer aujourd'hui sa famille
Dans le rang des Césars, en épousant sa fille.

GALERIUS.

Ah! que ne dois-je pas, Madame, à vos bontés!
Oüi, vous mettez le comble à mes felicités.
J'ai cru trouver en vous ma plus grande ennemie;
Et vos soins obligeans m'assûrent Gabinie.
Mais, Madame, oserai-je ici vous informer
D'un scrupule importun qui me vient allarmer?
Elle m'a déclaré, de mes feux étonnée.
Qu'elle ne me pouvoit jamais être donnée;
Qu'un obstacle invincible à recevoir ma foi,
Ne lui permettoit pas de s'unir avec moi;
Et cet obstacle, en vous j'ai cru le reconnoître.
Puisque ce ne l'est pas, que pourroit-ce donc être?

SERENA.

Ce qu'elle vous a dit ne doit pas vous troubler:
Contentez-vous, César, que je n'ai qu'à parler;
Et mes soins leveront l'obstacle qui vous gêne.
Je me charge de tout, cessez d'en être en peine,
Gabinie est à vous; & même dès demain.
Assûrez-vous du cœur, je répons de la main.

SCENE III.

CAMILLE, SERENA, GALERIUS, CARUS, JULIE.

CAMILLE.

MAdame, sçavez-vous ce que je viens d'apprendre ?
On fait courir des bruits, que j'ai peine à comprendre.
On dit que César songe à faire un autre choix.
Ces bruits injurieux nous offensent tous trois.
Cependant, bien qu'ils soient hors de toute apparence,
Le peuple les répand : imposez-lui silence,
Seigneur, & défendez qu'on parle ainsi de vous.

GALERIUS.

Le Peuple aime à parler, Madame ; & c'est à nous
A mépriser les bruits qu'il se plait à répandre ;
Le rang que nous tenons, loin de nous en défendre,
Nous livre à leurs discours.

CAMILLE.

Ah, Seigneur ! quelquefois
L'exacte vérité s'explique par leur voix ;
Et souvent le Ciel même, à leur voix favorable,
Fait que ce qu'elle a dit se trouve véritable.
Je sçai bien que je crains avec peu de raison ;
Et de vous je ne puis avoir un tel soupçon ;
Je n'ose le penser : mais enfin je confesse

Qu'en ſecret, dans ces bruits ma gloire s'intéreſſe.

GALERIUS.

Madame, eh bien ?

SERENA.

César, je ſçai vos ſentimens;
Je dois vous épargner ces éclairciſſemens :
Je ſçai d'où vient le bruit, qu'on répand dans la Ville,
Et tantôt en ſecret j'en inſtruirai Camille.

CAMILLE.

Mais cependanr, Seigneur, pour le voir arrêté,
Informez le Senat de votre volonté :
Rome ſçait votre choix, faites qu'on le publie;
Que je n'entende plus parler de Gabinie.

GALERIUS.

Madame... nous devons mieux prendre notre tems:
Le Senat occupé par des ſoins importans...

CAMILLE.

Je vous entens, Madame, helas ! je ſuis trahie ;
Il eſt vrai, l'infidelle adore Gabinie :
Ses regards inquiets, ſon air embaraſſé,
Son excuſe frivole, & ſon diſcours glacé,
Enfin tout me le dit. A quoi bon nous contraindre?
Oſeriez-vous penſer, que je daigne m'en plaindre ?
Ou que je puiſſe ici, ravalant ma fierté
Juſqu'à vous reprocher votre infidélité,
Oublier qui je ſuis, & manquer à ma gloire?
Vous me connoiſſez mal, ſi vous le pouvez croire.

GALERIUS.

Et bien, Madame, & bien, une cruelle loy,

Puisqu'il faut l'avoüer, m'entraîne malgré moy :
Ce qui redouble encor le remord qui me presse,
C'est de voir que votre ame exemte de foiblesse,
Et par les sentimens d'une haute vertu,
Soûtient tranquillement . . .

CAMILLE.

Perfide ! le crois-tu ?
Je ne puis plus long-temps me faire violence,
Mais c'est à vous, Madame, à venger mon offence.

SERENA.

A cet indigne éclat abaisser votre cœur,
Camille ? oubliez-vous que vous êtes ma sœur ?
Je veux seule à César parler en confidence ;
Mais icy l'Empereur donne son audience ;
Seigneur, passons chez moy . . . Ma sœur, dans un moment,
Vous pourrez me revoir dans mon appartement.

SCENE IV.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

IL me quitte, il me fuit. Ah ! ma chere Julie,
Son cœur, son traître cœur est tout à Gabinie :
Et moy je le cherchois : je venois près de lui,
Me consoler des bruits qui causoient mon ennuy ;
Et quand je m'attendois d'en estre rassurée,
Par luy-même j'apprens que ma perte est jurée ;
Et dans un même jour, Ciel ! qui me l'auroit dit ?

Mon Amant m'abandonne, & ma Sœur me trahit.
Et bien ! c'eſt donc à moy de venger mes offenſes :
Perfide ; c'en eſt trop : redoute mes vengeances ;
L'Empereur, le Senat, tes Gardes, tes Soldats,
Le trône des Céſars ne t'en défendra pas ;
Tremble : ou ſi ma puiſſance à la tienne inégale,
T'empêche de trembler, tremble pour ma rivale.

JULIE.

Madame, la voicy : ſongez à l'éviter.

CAMILLE.

Sortons, je ne pourrois m'empêcher d'éclater.

SCENE V.

GABINIE, PHENICE, CAMILLE, JULIE.

GABINIE *rencontrant Camille en fureur.*

MAdame, pardonnez ; je vois que ma preſence
Vous fait ici peut-être un peu de violence ;
Je venois, en ſuivant des ordres abſolus,
Attendre l'Empereur.

CAMILLE.

Dites Galerius.

GABINIE.

Avant la fin du jour, vous me rendrez juſtice ;
Je vay l'attendre ailleurs, & voir l'Imperatrice :
Adieu, Madame.

CAMILLE *en ſortant.*

Allez : on y parle de vous.

GABINIE.

GABINIE.

Je ne merite pas cet injuſte courroux.

SCENE VI.

GABINIE, PHENICE.

GABINIE *s'arrêtant à la porte de l'Imperatrice, & revenant.*

ON y parle de moy ! Demeurons ; j'appréhende,
Phenice, que César chez elle ne m'attende.
Je le dois éviter, & tu ſçais bien pourquoy,
Puiſque je n'eus jamais rien de ſecret pour toy.

PHENICE.

Ainſi, Madame, en vain l'Imperatrice eſpére
De donner aux Chrêtiens un appuy ſalutaire;
En vain elle prétend établir cet appuy,
Sur l'amour que Céſar a pour vous aujourd'huy ;
Depuis qu'elle a trouvé Camille opiniâtre
A vouloir demeurer dans un culte idolâtre,
Après avoir ſans fruit fait tenter tant de fois,
De luy faire embraſſer la plus ſainte des loix.
Pour moy, ſi j'oſe icy dire ce que j'en penſe,
Puiſque vous m'honorez de votre confidence,
J'aurois crû que le Ciel, pour vous unir tous deux,
Vous ouvroit un chemin favorable à vos vœux ;
Car enfin ſi Céſar . . .

GABINIE.

Ah ! ma chere Phenice

Qu'oses-tu soupçonner ? rend-moy plus de justice,
Maîtresse de mon cœur, depuis qu'il est Chrestien,
Un autre amour m'enflâme & triomphe du sien.
Tu ne me verras pas un moment combattuë ;
Je ne crains plus César, mais je dois fuir sa vûë.

Je devois l'éviter, lorsque victorieux,
Au retour de l'Asie il parut à mes yeux.
Tu sçais qu'encore alors, loin de Rome exilées,
Nous étions toutes deux du faux culte aveuglées :
Narcez, Roy des Persans assiégeoit nos remparts,
Et déjà sur les murs plantoit ses étendarts :
Tout trembloit ; quand de loin nous vîmes dans la plaine.
Sur le Camp de Narcez fondre l'Aigle Romaine :
C'étoit Galerius ; & tu vis quel revers
Mit en ce jour la Perse, & son Roy dans nos fers.
Galerius me vit, Phenice, il sçut me plaire :
Il fléchit l'Empereur en faveur de mon pere ;
Nous partîmes pour Rome, où quittant les faux Dieux ;
Le sacré Marcellin nous dessilla les yeux.
Galerius encore ignore ma tendresse ;
Je n'ay pû m'en guerir, mais j'en suis la maîtresse ;
Et c'est ce même amour qui me fait refuser
Ce que l'Imperatrice ose me proposer.
Elle prétend envain, qu'en secret, & comme elle,
Pour servir les Chrestiens j'épouse un Infidelle :
Mais aux maux qu'elle craint le Ciel sçaura pourvoir ;

Je veux le laiſſer faire, & ſuivre mon devoir.
Ouy, fuyons l'Empereur, fuyons l'Imperatrice:
Plûtôt que de céder, tu me verras, Phenice,
Au Dieu que nous ſervons, immoler en ce jour,
Avec un Trône offert, ma vie & mon amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN, GALERIUS, GABINIUS, MAXIME.

DIOCLETIEN *à Maxime.*

VIendra-t-elle ?

MAXIME.

Oüi, Seigneur ; par moi-même avertie,
Déjà l'Imperatrice a mandé Gabinie ;
Elle vient de paſſer dans ſon appartement,
Et doit ſe rendre ici, Seigneur, dans un moment.

DIOCLETIEN *à Galerius.*

Pour votre auguſte hymen je veux que tout s'apprête.
(*à Maxime.*)
Vous, allez pour demain en publier la fête.

SCENE II.

DIOCLETIEN, GALERIUS, GABINIUS.

DIOGLETIEN *à Gabinius.*

SI j'ai fait un tel choix, c'eſt en votre faveur.

GABINIUS.

Je ne m'attendois pas à cet excès d'honneur,

DIOCLETIEN.

Votre fille eſt d'un ſang que par tout on révére;
Sa beauté, ſes vertus, les ſervices du Pere,
Et l'amour de Céſar, enfin tout m'a porté
A tourner aujourd'hui mon choix de ſon côté,
Je l'attens ſur le Trône où ſon Amant l'appelle:
Elle eſt digne de lui, comme il eſt digne d'elle:
Demain Rome verra couronner leur amour;
Donnons à d'autres ſoins le reſte de ce jour,

(*à Galerius.*)

Si j'ai ceint votre front du ſacré Diademe;
Si j'ai mis en vos mains la puiſſance ſuprême;
Vous l'avez merité, Céſar, par vos hauts faits,
Et de tout l'Univers j'ay rempli les ſouhaits:
Il croit revoir ſous vous Rome encor triomphante;
C'eſt à vous maintenant à remplir ſon attente.
Le plus fier ennemi: mais le moins craint de tous,
Porte au cœur de l'Etat les plus dangereux coups.
Aux yeux de tout le monde il paroît mépriſable;
Mais pour moi, je le tiens d'autant plus redoutable,
Qu'attaquant nos Autels, je lui voi ſourdement
De l'Empire & des Loix ſapper le fondement.
Celui qui le premier ſe forma cette idée,
Séduiſit un vil peuple au fonds de la Judée:
Auguſte le vit naître, & ne le craignit pas;
Tibere vit ſa mort: mais après ſon trépas,
Comme s'il étoit vrai de lui ce qu'on publie.
Qu'il eût dans ſon tombeau repris une autre vie,
Il eut des ſectateurs; & ces audacieux
Se vantent d'abolir nos Autels & nos Dieux.

Ils ont, pour s'en flater, dit-on, certains Oracles,
Et leurs enchantemens passent pour des miracles.
Un seul pourtant m'étonne : une invisible main
Semble les soûtenir contre tout ordre humain.
Je ne voi point leurs bras s'armer pour leur défense :
Fidelles à l'Etat, soûmis à ma puissance,
Pour l'honneur de leur Secte ils aiment à souffrir,
Et même, pour l'accroître, ils cherchent à mourir :
Je les mépriserois ; mais ce qui m'épouvante,
C'est de voir le succès répondre à leur attente.
Oüi, César, plus la flamme, ou le fer en détruit,
Et plus certain Démon d'abord en reproduit.
J'en purge en vain les champs, les deserts, & les villes ;
Leur sang versé par tout, rend leurs cendres fertiles;
Et mes propres boureaux, employés vainement,
De leur secte à mes yeux jettent le fondement.
Leur puissance s'accroît, s'établit par la mienne,
Et par mes propres mains Rome se fait Chrétienne.
Mais j'en ai fait serment, & je le garderai;
Je quitterai l'Empire, ou je les détruirai :
Quoi ! Rome n'aura donc, par les droits de la guerre,
Etendu son pouvoir jusqu'aux bouts de la terre,
Répandu tant de sang, employé tant de bras,
Détrôné tant de Rois, renversé tant d'Etats,
Bâti, de leur débris, la grandeur qu'on admire ;
Que pour voir aux Chrétiens transporter son Empire ?
Non, non, il faut, César, les détruire en tous lieux,
Et venger à la fois notre Empire & nos Dieux.

GALERIUS.

Ce que je dois, Seigneur, aux Dieux, à la Patrie,
Fera toûjours le ſoin le plus cher de ma vie.

DIOCLETIEN.

Pour ne perdre jamais ce juſte ſentiment,
Rome exige de vous le ſecours du ſerment:
Le pouvoir ſouverain, qu'avec vous je partage,
En dépend; en un mot ce ſerment vous engage
A condamner par tout, ſans pitié de leur ſort,
De quelque rang qu'ils ſoient, les Chrétiens à la mort.
Pour les tenir en crainte, & contenter ma haine,
Je tiens dans Rome exprès la Legion Thebaine,
Et vous la trouverez, pour hâter leurs tourmens,
Toûjours prête à voler à vos commandemens.
On nous attend au Temple, où ce ſerment terrible
Va rendre à la pitié votre ame inacceſſible;
A la face des Dieux il doit être prêté;
Notre auguſte Senat l'a lui-même dicté.

GALERIUS.

Trop honoré, Seigneur, de ſuivre votre exemple,
Mon cœur impatient brûle d'aller au Temple;
Réſolu d'immoler, pour venger nos Autels,
Tous les Chrétiens enſemble à nos Dieux immortels.

SCENE III.

SERENA, GABINIE, PHENICE, DIOCLETIEN, GALERIUS, GABINIUS.

DIOCLETIEN *embraſſant Galerius.*

Veuille le juſte Ciel, ſecondant votre zele,
Exterminer enfin cette Secte infidelle !
Et plus heureux que moi, quelque jour puiſſiez-vous
Voir le dernier Chrétien expirer ſous vos coups !
(*à l'Imperatrice.*)
Pour prêter le ferment que Rome veut preſcrire
A tous ceux qu'à preſent elle éleve à l'Empire,
Le Souverain Pontife attend Galerius ;
Vous cependant, Madame, avec Gabinius,
A l'hymen de Céſar diſpoſez Gabinie,
Ordonnez-en la pompe & la cérémonie :
Et que Rome, en faveur de ce jour trop heureux,
Recommence par tout ſes fêtes & ſes jeux.
Allons, Céſar.

SCENE IV.

SERENA, GABINIE, GABINIUS, PHENICE.

SERENA.

Eh bien ! vous venez de l'entendre :
C'en est fait, Gabinie, il est tems de vous rendre ;
L'orage qui grossit va bien-tôt éclater,
Par l'horrible serment que César va prêter.
Mon trop barbare Epoux, lorsque l'âge le glace,
Las de persécuter, lui fait prendre sa place.
Prenez la mienne. Helas ! autant que je l'ai pû,
J'ai contre ses fureurs sans cesse combattu :
Mais enfin sur son cœur je sens mon impuissance ;
Mon régne va finir, & le votre commence ;
Vous pourez sur César, ce que j'ai pû sur lui ;
Quand je manque aux Chrétiens, prêtez-leur votre appui :
Surmontez les raisons dont votre ame s'étonne ;
Songez, en l'épousant, que le Ciel vous l'ordonne ;
Qu'il attend ce secours de vos naissants attraits.

GABINIE.

Moi, j'irois au mépris des sermens que j'ai faits
De fuir l'engagement d'un époux Infidelle,
Envers nos saintes Loix me rendre criminelle !
Dans l'espoir incertain d'empêcher de périr
Ceux que le Ciel, sans nous, sçaura bien secourir !

SERENA.

Oüi : mais il veut fouvent que fes ennemis mêmes
Soient les exécutéurs de fes ordres fuprêmes :
La foudre va partir, le danger eft preffant :
Songez combien de peuple, en fecret gémiffant,
Tout prêt d'être égorgé, dans fes triftes allarmes,
Prefente au Ciel fes vœux, fes foûpirs, & fes larmes;
Que de fang va couler, fi par un prompt fecours,
Des perfécutions vous n'arrêtez le cours !

GABINIE.

Vous ne me dites rien, mon Pere ?

GABINIUS.

Helas ! que dire ?
Vous perdez les Chretiens en refufant l'Empire :
Et fi vous confentez à ce glorieux choix,
Pour fauver les Chrétiens, vous violez leurs Loix.
J'ofe dire encore plus ; Galerius vous aime :
Mais tout Céfar qu'il eft, Galerius lui-même,
Quand de votre ferment vous briferez les nœuds,
Et que vous répondrez au plus doux de fes vœux ;
Lui-même, trop lié d'un ferment exécrable,
Ne fçauroit aux Chrétiens fe rendre favorable ;
Il fe perdroit fans doute, adouciffant leur fort.
Efclave du ferment qui les livre à la mort,
Il fe verra forcé, par un pouvoir fuprême,
De tout facrifier, vous ma fille, & moi-même.

SERENA.

Non, vous connoiffez peu le foible des Amans.
L'amour fait violer les plus facrés fermens ;
Et les Dieux que Céfar va jurer dans leur Temple,

De fermens violés lui fourniront l'exemple.
Le facré Marcellin *, l'Oracle des Chrétiens,
De votre engagement peut rompre les liens.
Voyez l'idolâtrie en tous lieux triomphante,
Et la verité fainte à fes pieds gémiffante,
Cachant au fond des bois, & dans l'obfcurité,
De fes Myfteres faints l'augufte majefté;
Le Monarque des Cieux, fans Temples fur la terre,
Et les triftes Chrétiens, à qui tout fait la guerre,
Chaffés de toutes parts, haïs, perfecutés,
N'ofans lever les yeux, en efclaves traités;
Sans qu'il leur foit permis, dans leur fombre miſére,
D'adorer en plein jour l'Auteur de la lumiére:
Ah! lorfque vous pouvez feule les fecourir,
Sans pitié, fans regret, les verrez-vous périr?

GABINIE.

Moi, Madame! Mon Pere, helas! que dois-je faire?

GABINIUS.

Ma fille, je me rends, lorfque je confidére
Quel feroit le couroux d'un Amant Empereur,
Dont l'amour méprifé fe changeant en fureur,
Verroit pour expier cette mortelle offenfe,
Tous les Chrétiens du monde en proye à fa vengeance;
Et fa main, qui fur eux ne peut que fe venger,
Peut-être en l'acceptant, voudra les protéger.
Quelle gloire pour vous, fi vos foins fecourables
Adouciffent les maux de tant de miférables,
Et que Céfar, par vous au Seigneur amené,

* Pape. Voyez la préface.

Soit le premier Chrétien qu'il aura couronné;
Ses Oracles l'ont dit : Notre Rome Payenne,
Sous des Césars Chrétiens un jour sera Chrétienne ;
Et toûjours souveraine, en changeant de splendeur,
Verra les Nations révérer sa grandeur.
C'est ce que nos malheurs doivent enfin produire ;
Et ce jour, ce grand jour, ma fille, est prêt à luire :
Ne resistez donc plus à donner votre main :
Si Dieu l'a résolu, vous resistez en vain.

GABINIE.

Eh bien, vous le voulez, il faut que j'obéisse
Aux volontés d'un Pere & d'une Imperatrice ;
Pourvû que Marcellin, que j'irai consulter,
Me remette en état de les exécuter.

SERENA.

Attendez donc Cesar : commencez un ouvrage,
Qui des maux que je crains dissipera l'orage,
J'en répons : Cependant, Seigneur, allons pourvoir
Aux apprêts d'un hymen qui fait tout notre espoir.

SCENE V.

GABINIE, PHENICE.

PHENICE.

L'Intérêt des Chrétiens enfin vous a vaincuë,
Madame, à leurs raisons vous vous êtes renduë.

GABINIE.

Oüi, pourvû que César.... Je ne m'explique pas :
Tu trembleras pour moi, lorsque tu le sçauras.

Ne crois pas qu'avec lui, mon cœur d'intelligence,
Céde à l'appas flateur d'une douce espérance;
J'ai de plus grands desseins, Phenice; enfin je veux
Ou sauver les Chrétiens, ou périr avec eux.

PHENICE.

Juste Ciel!

GABINIE.

Si j'osois te dire ma pensée :
Je vai dans ton esprit passer pour insensée;
Mais enfin nous touchons à ce jour fortuné,
Que le Ciel nous promet un Chrétien couronné;
Et, mon Pere l'a dit, ce jour est prêt à luire :
Ah! par quel doux espoir me laissai-je séduire!
Je croi presque, Phenice, en voyant ses vertus,
Que cet heureux Chrétien sera Galerius.
Je te laisse trop voir jusqu'où va ma foiblesse;
Ne crois pas que ce soit l'effet de ma tendresse;
Attens, pour en juger, que je quitte ces lieux;
Laisse venir César, tu me connoîtras mieux.

PHENICE.

Avant que de le voir, ouvrez plûtôt, Madame,
Au sage Marcellin les secrets de votre ame.
Tout le monde est au Temple, & vous pouvez sans bruit,
Pour l'aller consulter, profiter de la nuit.
Dans ce Palais desert que prétendez-vous faire?
Déja le jour qui fuit à peine nous éclaire;
César viendra, suivi d'une nombreuse Cour,
Fatigué du tumulte & des soins de ce jour;
Peut-être n'est-il pas encore prêt de s'y rendre,

Et ſans témoins ce ſoir, ne poura vous entendre :
Madame, croyez-moi, différez à demain.

GARINIE.

Eh bien, commençons donc par revoir Marcellin ;
Allons.

PHENICE.

Camille ſort de chez l'Imperatrice.

GABINIE.

La nuit nous favoriſe, évitons-là, Phenice.

SCENE VI.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Julie, as-tu compris ſes frivoles raiſons ?

JULIE.

Ce qu'elle vous a dit confirme mes ſoupçons.

CAMILLE.

Cruelle ſœur, helas! que viens-tu de me dire?
Quels malheurs prévois-tu? la perte de l'Empire ?
Mais quoi de plus affreux à mes triſtes regards,
Que ma Rivale aſſiſe au trône des Céſars,
Et d'un ingrat que j'aime, à mes yeux adorée,
Tandis que je ſerois ſeule deſeſperée ?
Quel charme l'a ſéduit ? quel Démon en ce jour
Briſe tous les liens du ſang & de l'amour ?
Julie, c'en eſt fait, je ne veux plus l'entendre.
Mais, toi-même, dis-moi, que voulois-tu m'apprendre ?

JULIE.

Madame, Gabinie en ſecret ce matin,
A conſulté long-tems le Chrétien Marcellin.

CAMILLE.

Le Chrétien Marcellin, Ciel! conſulté par elle!

JULIE.

Ceux mêmes qui l'ont vû, m'ont dit cette nouvelle.
C'eſt celui des Chrétiens, vous le pouvez ſçavoir,
Dont la noire ſcience a le plus de pouvoir.
On ne peut l'arrêter, quoique l'Empereur faſſe;
Et je croi ſûrement, voyant ce qui ſe paſſe,
Que pour rompre aujourd'hui les plus ſacrés liens,
Gabinie a recours aux charmes des Chrétiens.
Oüi, ce prompt changement, s'il faut que je m'explique,
Ne peut être l'effet que d'un charme magique:
Les Chrétiens l'ont donné: ſon funeſte poiſon
A changé tous les cœurs, & troublé leur raiſon;
Rome voit tout les jours, qu'à la force terrible
De leurs enchantemens, il n'eſt rien d'impoſſible.
Tantôt, en un inſtant, nous leur voyons guérir
Ceux que tout l'art humain ne peut plus ſecourir,
Et tantôt, en des yeux fermés dès la naiſſance,
Des organes éteints réparer l'impuiſſance.
Des tems & des ſaiſons ils renverſent les loix;
La nature tremblante obéït à leur voix,
Tout leur cede: la mort, qui n'écoute perſonne,
Relâche de ſes droits, quand un Chrétien l'ordonne;
Oüi, puiſque Gabinie a pû les conſulter....

CAMILLE.

Ah ! Julie, il ſuffit : je n'en ſçaurois douter.
Voilà donc ton pouvoir, odieuſe rivale !
Tu m'oppoſes en vain la puiſſance infernale.
Les témoins qui l'ont vû, ne pouront le celer :
Allons : je veux les voir, & les faire parler.
D'autres chez Marcellin auront vû Gabinie ;
Si je puis l'en convaincre, il y va de ſa vie :
Allons creuſer à fonds un ſi noir attentat ;
Je veux l'en accuſer moi-même en plein Senat ;
Et ſi, pour la ſauver, le traître qui m'offenſe,
Oſe malgré ſon crime, embraſſer ſa défenſe,
Aux charmes des Chrétiens, qui troublent ſa raiſon,
J'oppoſerai le feu, le fer & le poiſon.

Fin du ſecond Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GABINIUS, GABINIE, PHENICE.

GABINIUS.

NOus fommes découverts; la fuperbe Camille
Souleve contre vous le Senat & la Ville;
Elle a certain fecret, dit-elle, à révéler,
Et ce n'eft qu'au Senat qu'elle prétend parler.
Mais, ma fille, bien-tôt nous allons tout apprendre,
Puifque l'Imperatrice en ce lieu doit fe rendre;
Et fans doute elle veut nous en entretenir,
Puifqu'ici l'un & l'autre elle nous fait venir.
Dans le tems que Céfar vous appelle à l'Empire,
Contre vos jours, helas! peut-être l'on confpire,
Et je crains juftement, qu'un funefte retour
Ne change en trifte deüil la pompe de ce jour.

GABINIE.

Je quitterai fans peine, & l'Empire & ma vie;
C'eft ce que de moins cher à Dieu je facrifie;
Il le fçait : à fes yeux on ne peut rien celer,
Et je fuis préparée à lui tout immoler.
Qu'on me cite au Senat, je fuis prête à répondre;
Camille n'aura pas de peine à me confondre,
Et je vous avoüerai, Seigneur, qu'avec regret,
On me fait confentir de garder le fecret.

Que craignons-nous ? parlons, confeſſons qui nous ſommes.
Quand on ſert le vrai Dieu, doit-on craindre les hommes ?
Le menſonge ſe doit couvrir d'obſcurité ;
Mais on doit faire au jour briller la vérité.

PHENICE.

On vient.

SCENE II.

SERENA, GABINIUS, GABINIE, PHENICE.

GABINIE.

EH bien, Madame, il n'eſt plus temps de feindre ;
Nous ſommes découverts.

SERENA.

J'avois lieu de le craindre ;
Et, prête à voir la foudre éclater à mes yeux,
J'allois me déclarer, & braver les faux Dieux ;
Mais j'ay tout ſçu : Camille a rompu le ſilence :
On n'a de nos ſecrets aucune connoiſſance :
L'on dit que par un charme emprunté des Chrêtiens,
Vous avez attiré Ceſar dans vos liens ;
Voila ce qu'au Senat ma ſœur vouloit apprendre ;
Mais j'ay ſçû qu'il avoit refuſé de l'entendre.
Ainſi rien ne s'oppoſe à nos premiers deſſeins,
Et la cauſe du Ciel eſt encore en vos mains.

Vous allez voir César : il vous cherche, & j'espére
Qu'avec luy vous prendrez un conseil salutaire.

GABINIE.

J'aurois crû, qu'il seroit pour nous plus glorieux,
D'aller nous déclarer ennemis des faux Dieux ;
Cependant j'ay promis ; je ne puis m'en défendre,
Madame, à vos conseils je suis prête à me rendre.
Je ne vous tairay point que je prétends sçavoir,
Sur le cœur de César quel sera mon pouvoir ;
Car enfin il sçaura comme il faut qu'il m'obtienne:
Je porte un cœur Romain dans une ame Chrétienne ;
Il ne me juge pas indigne de sa foy ;
Et je sçauray dans peu, s'il est digne de moy.

SERENA.

Cachez-luy nos secrets avec un soin extrême.

GABINIE.

Ce que je luy diray, je l'ignore moy-même ;
Et quand je le verray, Madame, il ne sçaura
Que ce que le Ciel même alors m'inspirera.

SERENA.

C'est assez : moy je vais, sûre de votre zele,
Annoncer aux Chrétiens cette heureuse nouvelle.
Sortons, Seigneur ; César va se rendre en ce lieu,
Il n'est pas à propos qu'il nous y trouve. Adieu.



SCENE III.

GABINIE, PHENICE.

PHENICE.

VOus allez mal répondre à ce que l'on eſpére.

GABINIE.

Non : ce que j'ay promis, je ſuis prête à le faire,
Si Céſar, dans l'eſpoir de s'unir avec moy,
Au prix que je t'ay dit, oſe accepter ma foy.

PHENICE.

Vous m'avez confié ce ſecret de votre ame :
J'en ay fremi pour vous ; penſez-y bien, Madame :
Il eſt encore temps. Ciel, qu'allez-vous tenter !
Loin de gagner Céſar, vous allez l'irriter.
Ce deſſein aux Chrétiens va devenir funeſte.

GABINIE.

Dieu l'a mis dans mon ſein, ſa main fera le reſte.

PHENICE.

Ah ! vous allez perir.

GABINIE.

Qu'importe, ſi ma mort,
Des Chrétiens opprimés change le triſte ſort ?



SCENE IV.

GALERIUS, CARUS, GABINIE, PHENICE.

GALERIUS.

JE vous cherche, Madame : enfin tout m'eſt propice ;
L'Empereur, le Senat, Rome, l'Impératrice :
Tout conſpire en ce jour à mes félicités ;
Mais j'ignore, Madame, encor vos volontés.
Je vous ay declaré le bonheur où j'aſpire :
Bonheur que je préfére aux grandeurs de l'Empire ;
Et je viens en tremblant, apprendre à vos genoux,
Si le cœur de Céſar eſt indigne de vous.

GABINIE.

Quoi, Seigneur ! eſt-ce ainſi que votre cœur oublie
Que c'eſt un Empereur qui parle à Gabinie ?
Vous ſuis-je bien connuë ?

GALERIUS.

Ah ! j'atteſte les Dieux,
Que ſi j'ay ſouhaité ce titre glorieux ;
Que ſi pour l'acquerir par le ſort de la guerre,
J'ai porté mes exploits juſqu'aux bouts de la terre ;
De mes jours prodigués, de tant d'illuſtres coups,
Le prix le plus charmant, c'eſt l'eſpoir d'être à vous.

GABINIE.

Je me connois, Seigneur ; & votre amour m'étonne ;

Cependant ſçavez-vous à quel prix je me donne ?

GALERIUS.

Ah ! parlez, commandez : pour un bien ſi charmant,
Je vous accorde tout, demandez ſeulement.

GABINIE.

Puiſque vous le voulez, faites qu'on ſe retire.

GALERIUS.

Eloignez-vous.

GABINIE *à part.*

Faiſons ce que le Ciel m'inſpire.

SCENE V.

GABINIE, GALERIUS.

GABINIE.

PUiſqu'avec vous, Seigneur, je dois unir mon ſort,
Du plus grand des Romains j'attens un grand effort.
Mais connoiſſez mon cœur : ſans la grace où j'aſpire,
Non, ma bouche jamais n'auroit oſé le dire :
Je vous aime, Céſar.

GALERIUS.

Ah ! Madame ! . . .

GABINIE.

Arrêtez :
Peut-être que mes vœux vont être rebutés :
Peut-être cet amour, qui pour vous a des charmes,
Vous cauſera bien-tôt de cruelles allarmes :
De quelque amour, Céſar, que vous ſoyez épris,

Vous allez acheter ma main à trop haut prix.

GALERIUS.

Madame, commandez, je vous le dis encore ;
Osez tout esperer d'un cœur qui vous adore.
Quel que soit cet effort, je le trouveray doux,
Il n'est rien que ce cœur n'entreprenne pour vous :
Je n'en excepte rien : parlez ; daignez le dire ;
Je mets tout à vos pieds, l'Empereur & l'Empire.

GABINIE.

Eh bien, si vous m'aimez, pour répondre à vos vœux,
Et pouvoir être à vous, voici ce que je veux.
Je ne puis plus, César, vous cacher que mon Pere
A des amis sans nombre accablés de misére.
Ses amis sont les miens : je demande avec lui,
Que de ces malheureux vous vous rendiez l'appuy ;
Que vous les cherissiez, & que pour leur défense,
Vous armiez, s'il le faut, toute votre puissance.

GALERIUS.

Quoi, Madame, voila cet effort, ce haut prix,
Dont un cœur tout à vous devoit être surpris ?
Je sçai que l'Empereur jaloux de sa puissance,
Contre tous vos parens exerça sa vengeance ;
Je sçai que loin de Rome, eux & tous vos amis,
Avec trop de fureur par lui furent bannis ;
Et que jusqu'à ce jour, excepté votre Pere,
Tous gemissent encor dans leur longue misére ;
Mais enfin, quels que soient vos amis & les siens,
Madame, ils me seront bien plus chers que les miens.

Ouy, je vous le promets ; ouy, si pour leur défense,
Ils ont jamais besoin de toute ma puissance ;
Contre tout l'Univers, prompt à les secourir,
Je périrai plûtôt, que de les voir périr.
C'est peu faire pour vous ; demandez davantage.

GABINIE.

Pourquoi m'en donnez-vous vous-même le courage?
Puisque vous promettez de servir mes amis,
Promettez-moi de perdre aussi mes ennemis ;
Que vous les détruirez, Seigneur, dans tout l'Empire :
Voila, pour être à vous, tout ce que je desire.

GALERIUS.

Vos ennemis ! l'objet de mon juste courroux !
Ouy, je vous le promets, je les détruirai tous.

GABINIE.

Eh bien, à ce prix-là, je consens qu'on m'obtienne;
Mais apprens qui je suis, César : je suis Chrêtienne.
Va servir les Chrétiens, ce sont là mes amis :
Va détruire tes Dieux, ce sont mes ennemis.
Tu te tais à present, & t'étonnes peut-être,
Amant audacieux, qui croyois me connoître :
Je te l'avois bien dit, que ton amour surpris,
Trouveroit que ma main seroit à trop haut prix.
Tu l'as promis pourtant ; hier tu promis encore,
De livrer à la mort ceux pour qui je t'implore :
C'est à toi de choisir : tu vois, César, tu vois,
Sans doute à quoi t'engage, ou l'un ou l'autre choix.
Si tu fais le premier, il faut que tu m'immoles :
Si le dernier te plaît, va briser tes Idoles :

L'un me promet le Trône, & l'autre le tombeau;
L'un te rend mon Epoux, & l'autre mon bourreau;
Choisy, César, choisy, tu me vois toute prête,
A te donner d'abord ou ma main, ou ma tête:
Mon choix dépend de toi: songe à faire le tien,
Je te laisse y penser, & ne te dis plus rien.
Je vais t'attendre, adieu: pese bien toutes choses;
Après, tu peux venir m'épouser, si tu l'oses.

SCENE VI.

GALERIUS.

QUel coup de foudre! ô Ciel! mon cœur en a tremblé.
Grands Dieux! qui, comme moi, n'en seroit accablé?
Gabinie est Chrêtienne! elle fuit, la cruelle.
Mais quoi? mon lâche cœur vole encore après elle?
Traître! va donc briser les Autels de tes Dieux:
Parjure! va trahir & la Terre & les Cieux,
Et par ces attentats, commence ton Empire,
Lâche Empereur... Non, non, mon cœur en vain soûpire;
Immolons à ma gloire un amour insensé:
Arrachons de ce cœur le trait qui l'a percé:
Portons le coup mortel à cette Secte impie;
Perissent les Chrêtiens, perisse Gabinie.
Gabinie! Ah grands Dieux! au devant de mes coups,

Quelle chere victime, helas! presentez-vous!
Gabinie! Ah! souffrez que je luy fasse grace.
Mais elle ne veut pas, grands Dieux! qu'on vous en fasse.
Inhumaine! à vos loix, eh bien, je me rendray;
Exceptez-en les Dieux, je vous obeïray.
Dieux cruels! je tiendray le serment qui me lie;
Je vais vous obeïr, exceptez Gabinie.
Que resoudre? que faire? à quel choix m'en tenir?
Malheureux, je ne puis pardonner, ni punir.
Cruels engagemens! auquel des deux se rendre?
Dieux! Gabinie! amour! devoir! Quel parti prendre?
Mais qui vois-je? Fuyons.

SCENE VII.

CAMILLE, JULIE, GALERIUS.

CAMILLE.

FUy; mais ne pense pas,
Traître, que pour te voir j'adresse icy mes pas,
Je ne te cherche point. Va, sors, cours, fuy, perfide;
Ma rivale t'attend; & l'Enfer, qui te guide,
Du charme empoisonné qu'il a pour toy produit,
T'invite ce jour même à recueillir le fruit.
Fuy donc. Qui te retient? à quoy bon te contraindre?

GALERIUS.

Ah, Madame! quel temps prenez-vous pour vous plaindre!

CAMILLE.

Eh quoy! le digne objet qui vient de te charmer,
Ne calme pas les ſoins qui viennent t'allarmer?
Mais on ſçaura bien-tôt diſſiper ta triſteſſe;
Déjà pour ton hymen tout le monde s'empreſſe:
D'icy même j'entens les cris, qui juſqu'aux Cieux
Elevent Gabinie, & le vengeur des Dieux;
Tandis qu'impunément je ſuis ſeule outragée.

GALERIUS.

Ah! vous n'eſtes, helas! déjà que trop vengée.
Du ſort le plus cruel j'éprouve le courroux,
Et je ſuis mille fois plus à plaindre que vous.

SCENE VIII.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

PLus à plaindre que moy! Que ſeroit-ce, Julie?
Plus à plaindre, dis-tu? Tout flate ton envie:
D'où peut naître en un cœur où regne tant d'eſpoir,
L'affreux accablement où je viens de le voir?
Ce prodige retient ma haine ſuſpenduë;
De mon juſte courroux, je paſſe à la terreur,
Et mon étonnement égale ma fureur.
Ma rivale ſortoit agitée.

JULIE.

Ouy, Madame.
J'augure bien pour vous, du trouble de leur ame:
J'ignore leurs ſecrets; mais je me trompe fort,
Ou quelque grand malheur vient de troubler leur ſort.

CAMILLE.

Ah! ſi dans ces ſecrets, hors de ma connoiſſance,
Je trouvois de quoy faire éclater ma vengeance!

JULIE.

Peut-être que Maxime a ſçu les découvrir,
Il vous doit ſa fortune, il cherche à vous ſervir;
Je l'apperçoy qui vient, & j'attends de ſon zelle,
Madame, qu'il vous porte une heureuſe nouvelle.

SCENE IX.

MAXIME, CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

EH bien?

MAXIME.

J'ay tout appris, Madame; & plus diſcret,
A tout autre qu'à vous je tairois ce ſecret.
Cette nuit, qui l'eût cru? Gabinie eſt allée,
Où ſouvent des Chrétiens on ſurprend l'aſſemblée;
Au fond d'un antre obſcur, au pied de l'Aventin,
Où déjà l'attendoit le fameux Marcellin.
Là ne ſoupçonnant pas que l'on pût les entendre
D'un eſclave affidé, qui feint d'être Chrêtien,

Caché, pour écouter leur ſecret entretien.
Mais je crains que quelqu'un . . .

CAMILLE.

Parles avant qu'on vienne.

MAXIME.

Pour tout dire en un mot, Gabinie eſt Chrétienne.

CAMILLE.

Dieux!

JULIE.

O Ciel!

MAXIME.

Et Céſar, qui ſortoit de ces lieux,
Sans doute a pénétré ce ſecret odieux;
Il en fremit.

CAMILLE.

Voilà l'ennuy qui le dévore:
Au mépris de nos Dieux le perfide l'adore.
Voy, Julie, à quel point elle a ſçû le charmer;
Il ſçait qu'elle eſt Chrêtienne, & peut encor l'aimer.
L'Empereur le ſçait-il?

MAXIME.

Non, Madame, il l'ignore;
Et hors nous, à la Cour nul ne le ſçait encore.
Il doit aller au Temple, & croit voir achever
Un hymen que les Dieux ne ſçauroient approuver.
Voilà ce que j'ay ſçû; j'ay couru vous l'apprendre;
Mais encor ce ſecret ne doit pas ſe répandre.

CAMILLE.

Je tairay ce qu'il faut, Maxime, & c'eſt aſſez.

Enfin, Julie, enfin mes vœux sont exaucés.
Allons la dénoncer, & perdons qui m'offense;
Lorsque tout me trahit, le Ciel prend ma défense;
Et j'ay, contre tous ceux qui m'osoient outrager,
Et la cause des Dieux, & la mienne à venger.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

VIen, suy-moy, c'est icy que je le veux attendre.
Ma sœur luy fait envain refuser de m'entendre,
C'est icy son passage: icy je le verray:
Il n'ira point au Temple, où je luy parleray.

JULIE.

Madame, il vient à nous.

SCENE II.

DIOCLETIEN, CARUS, MAXIME, CAMILLE, JULIE, Gardes.

DIOCLETIEN *dans le fond du Theatre, sans voir Camille.*

ENfin cette journée
Verra briller les feux d'un heureux hyménée;

Et j'eſpére, Carus, que ce jour attendu
Me rendra le repos que mon cœur a perdu.

CAMILLE.

Non, Seigneur, de l'hymen qui fait votre eſpérance,
Gabinie eſt indigne, & le Ciel s'en offenſe.

DIOCLETIEN.

(*à Camille*) (*à Carus.*)
Le temps nous preſſe.. Au Temple allez tout préparer,
Carus; on ne ſçauroit plus long-tems différer;
Et ſans doute Céſar eſt dans l'impatience,
Que l'on tarde à remplir ſa plus douce eſpérance.
Allez, Carus.

CAMILLE.

Arrête : il n'eſt pas encore temps.

DIOCLETIEN.

Qu'oſez-vous entreprendre? & qu'eſt-ce que j'entens?
(*à Carus qui héſite à ſortir.*)
Allez, vous dis-je, allez, que rien ne vous retienne,

CAMILLE *à Carus qui s'en alloit, & qui s'arrête,*

Eh bien; va dans le Temple attendre une Chrétienne:
Va preſenter ce monſtre à nos Dieux immortels,
D'un hymen ſacrilége effrayer leurs Autels;
Va...

DIOCLETIEN.

Ce qu'elle nous dit; ô Ciel! eſt-il croyable?

CAMILLE.

D'un menſonge, Seigneur, me croyez-vous capable?
Gabinie eſt Chrétienne, elle l'a déclaré;
Céſar en eſt inſtruit, le crime eſt avéré;
Et de la part des Dieùx je demande ſa vie.

DIOCLETIEN.

Que l'on cherche Céſar : amenez Gabinie.
Ah! je ne doute plus de ſon égarement :
Je ne le voi que trop à votre étonnement,
Vous le ſçaviez, Carus : vous le ſçaviez, Maxime:
Pourquoi me cachiez-vous, l'un & l'autre, ſon crime?

MAXIME.

On attendoit, Seigneur, qu'un heureux repentir,
De ce funeſte état pourroit la garentir.

CARUS.

Seigneur n'en doutez point, l'éclatant hymenée,
Qui doit avec Céſar unir ſa deſtinée,
La gloire, les plaiſirs, ſa prochaine grandeur,
Sont de puiſſans motifs pour ramener un cœur.

CAMILLE.

Non, non, c'eſt ſe flater, Seigneur, que de le croire :
Il n'eſt grandeurs, plaiſirs, tourmens, mépris, ni gloire,
Et vous-même, Seigneur, vous le ſçavez trop bien,
Qui dans Rome ait jamais pû changer un Chrétien:
Ils triomphent de tout.

DIOCLETIEN.

Oüi, malgré ma puiſſance,
J'en ai fait mille fois la triſte expérience.

Qu'allois-je faire ? ô Ciel ! quel Démon aujourd'hui,
O secte des Chrétiens, te prête son appui ?
J'allois en ce moment, sans l'avis de Camille,
Dans le lit de César te donner un azile !
Dans le lit de celui, que ma juste fureur
A pris soin de choisir pour ton persécuteur !
C'est ainsi que toûjours, & de la même sorte,
Tu tournes contre moi les coups que je te porte,
Que tout ce que je fais pour triompher de toi,
Tu le sçais employer, pour triompher de moi,
Aussi, qui le croiroit ? dans la publique joie,
A de noires frayeurs je suis le seul en proie :
Tout tremble en ma présence ; & moi-même à mon tour,
Je ne sçai quoi m'allarme au milieu de ma Cour.
J'ai pour me délivrer de ces frayeurs secrétes,
Consulté de nos Dieux les sacrés Interprétes ;
Immolé les Chrétiens en mille lieux divers,
Et de leur sang impie inondé l'Univers ;
Et, comme si les Dieux rejettoient ces victimes,
Que tout ce que je fais fussent autant de crimes,
Au faîte de l'Empire, & malgré mes efforts,
Mon zele envers les Dieux semble aigrir mes remors.
Tandis que j'attendrai César & Gabinie,
Différez les apprêts de la cérémonie :
Déjà le peuple en foule au Temple s'est rendu :
Allez dire, Carus, que tout est suspendu.
Retirez-vous, Camille ; à l'aveu de son crime,
Je ne veux pour témoins que César & Maxime.

SCENE III.

GALERIUS, DIOCLETIEN, MAXIME.

DIOCLETIEN.

Venez, on vous attend : le trouble où je vous voy,
Ne m'annonce que trop que vous ſçavez pourquoy.
Celle donc que mon choix élevoit à l'Empire,
Celle pour qui Céſar peut-être encor ſoûpire,
Se déclare Chrétienne, & vient d'abandonner
Ces Dieux, ces mêmes Dieux qui l'alloient couronner ?

GALERIUS.

Ah ! Seigneur, qui l'eût crû ?

DIOCLETIEN.

Quoy ! vous l'aimez encore ?

GALERIUS.

Je voudrois la haïr, Seigneur ; hé ! je l'adore.
Mon cœur irréſolu, ſurpris, deſeſpéré,
Et d'horreur & d'amour tour à tour déchiré,
Dans un objet ſi cher rencontrant une impie,
Suit tantôt ſon devoir, & tantôt Gabinie ;
Et ſouffre en cet état de plus cruels tourmens,
Que tous ceux qu'aux Chrétiens ont voüés mes ſermens.

DIOCLETIEN.

Vous regrettez des Dieux la mortelle ennemie !

GALERIUS.

Je voudrois à nos Dieux ramener Gabinie.

DIOCLETIEN.

Non, non, pour les Chrétiens il n'eſt plus de retour.

GALERIUS.

Vous avez tout tenté, Seigneur, tentez l'amour.
D'ailleurs vous le ſçavez, & j'oſerai le dire,
Les flots de tant de ſang affoibliſſent l'Empire;
Et, ſi l'on pouſſe à bout ce qu'on veut achever,
On va perdre l'Etat, en voulant le ſauver.
Au culte de nos Dieux les Chrétiens ſont rebelles;
Cependant avons-nous des ſujets plus fidelles?
De leurs folles erreurs nos Dieux ſont offenſés;
Mais quel tort à l'Etat ont fait ces inſenſés?
Que nous font les Chrétiens? que nous fait leur croyance?
Rien peut-il de leurs mœurs altérer l'innocence?
Ne les voyons-nous pas, malheureux, & ſoûmis,
Benir qui les outrage, aimer leurs ennemis;
Et parmi les tourmens, dont l'horreur nous étonne,
Reſpecter en mourant la main qui les ordonne?
Ah! peut-être, Seigneur, voulant les tourmenter,
On enflâme leur zele, au lieu de l'arrêter.
Peut-être, relâchant de ces rigueurs extrêmes,
De leurs illuſions ils reviendroient d'eux-mêmes;
Peut-être Gabinie eſt prête à revenir:
Par elle commençons à ne les plus punir:
Du moins, je crois pouvoir demander qu'on lui donne
Le temps de revenir aux Dieux qu'elle abandonne.

Dans un cœur que l'on a nouvellement séduit,
L'erreur qui vient de naître, aisément se détruit;
Et de trop de vertus le Ciel l'a partagée,
Pour la laisser long-tems dans le crime engagée.
D'ailleurs je l'aime encor, & j'attens que mon choix
Suspende, en sa faveur, la rigueur de nos Loix.

DIOCLETIEN.

Eh bien, vous le voulez? essayons l'indulgence.
Pour la rendre à nos Dieux, je me fais violence.
Mais, après cet essai, songez à votre tour,
A surmonter vous-même un malheureux amour:
Songez à soûtenir votre gloire & la mienne.
Mais elle vient.

SCENE IV

GABINIE, DIOCLETIEN, GALERIUS, MAXIME, Gardes.

DIOCLETIEN.

APproche infidelle Chrétienne.

GABINIE.

De ces crimes, Seigneur, que l'on veut m'imputer,
Le dernier fait ma gloire, & j'ose m'en vanter.

DIOCLETIEN.

Epargne-moi du moins un discours qui m'offense.

GABINIE.

Je ne puis plus garder un criminel silence.

DIOCLETIEN.

Tu veux donc renoncer à ton sort éclatant

Je te plains : Céſar t'aime, & le Trône t'attend.
Veux-tu, pour te plonger dans d'horribles myſtéres,
Abandonner les Dieux de Rome & de tes Peres,
Ces grands Dieux de tout temps révérés parmi nous,
Pour adorer un Dieu, l'objet de mon courroux ?

GABINIE.

S'il vous étoit connu, vous trembleriez.

DIOCLETIEN.

Perfide !
Sui, puiſque tu le veux, la fureur qui te guide ;
A la pitié pour toi, je panchois vainement.
Maxime, amenez-nous ſon pere, & promptement.

SCENE V.

GABINIE, GALERIUS, DIOCLETIEN, Gardes.

DIOCLETIEN.

QU'on l'arrête.

GALERIUS.

Attendez, ſouffrez que je rappelle
Cette tendre pitié que vous aviez pour elle.

DIOCLETIEN.

Non, non, Gardes, . . .

GALERIUS.

Seigneur, ſuſpendez ce courroux:
C'eſt à moi de punir les Chrétiens, cemme à vous,
C'eſt le premier tranſport du zele qui l'anime;

Il peut ſe ralentir. Rome ignore ſon crime.
Pourquoi le divulguer par un funeſte éclat ?

DIOCLETIEN.

Eh bien, Céſar....

SCENE VI.

MAXIME, GABINIE, GALERIUS, DIOCLETIEN, Gardes.

MAXIME.

SEigneur, le Peuple, le Sénat,
Les Prêtres en fureur contre la Secte impie,
Demandent à grands cris, qu'on juge Gabinie:
On ſçait tout.

DIOCLETIEN.

Il ſuffit. Vous venez de le voir,
Céſar; j'allois peut-être oublier mon devoir;
Les Dieux à mon ſecours ont ramené Maxime:
C'en eſt fait. Vous ſçavez la peine de ſon crime;
Commencez à tenir vos ſermens & les miens,
Et par un grand exemple effrayez les Chrétiens:
Triomphez d'un amour, qui lui ſert de refuge;
Vous êtes ſon Amant: je vous nomme ſon juge.

GALERIUS.

Moi!

DIOCLETIEN.

Vous. Perdez l'objet dont vous êtes épris.
Vous nous l'avez juré: l'Empire eſt à ce prix.

SCENE VII.

GABINIE, GALERIUS.

GABINIE.

On veut que mon Arrêt forte de votre bouche :
Je ne puis le cacher, votre douleur me touche :
Vous m'aimez : je vous plains : & vous plaignez mon fort.

GALERIUS.

Ah ! Madame...

GABINIE.

César, je n'attens que la mort.

GALERIUS.

Cruelle ! eh ! vous m'aimez ?

GABINIE.

Je vous l'ai dit moi-même :
Pardonne, jufte Ciel ! à mon erreur extrême,
D'avoir cru follement, que mes foibles attraits,
En l'attirant à toi, combleroient mes fouhaits.
César, voilà l'hymen que Rome nous prépare.

GALERIUS.

Quoi ! vous me croyez donc, Madame, affez barbare....
Moi ! je ferois répandre, & répandre à mes yeux,
Par une main infame un fang fi précieux ?
Ah ! ne perdrez-vous point cette funefte envie ?

GABINIE.

Ne pouvant être à vous, à quoi me fert la vie ?

Vous me rendrez heureuſe, en me privant du jour.
Eteignez dans mon ſang, un malheureux amour,
Il empoiſonneroit & ma vie & la vôtre,
Nous ſerons, par ma mort, en repos l'un & l'autre.

GALERIUS.

Quel repos! ah! Madame, en cette extrêmité,
Concevez-vous du ſort toute la cruauté?
Pour des biens incertains, où votre eſpoir ſe fonde,
Vous voulez renoncer à l'Empire du Monde!
Je n'oſerois ici parler de mon amour;
Mais, Madame, voyez la pompe de ce jour,
Ces Spectacles, ces Jeux, cette ſuperbe fête;
Rome, tout l'Univers devient votre conquête;
Et mille Nations, pour tomber à vos pieds,
Attendent ſeulement que vous y conſentiez:
Vous allez tout quitter?

GABINIE.

Les honneurs de l'Empire,
Ne ſont que le néant des grandeurs où j'aſpire.

GAEERIUS.

Je n'en obtiendrai rien!

GABINIE.

Je n'ai rien obtenu!

GALERIUS.

Juſte Ciel! votre état vous eſt-il bien connu?
Dans la fleur de vos ans, de mille attraits pourvûë,
Adorée en tous lieux, ſur le Trône attenduë,
Romaine! mépriſer les grandeurs de la Cour!
Senſible! triompher des charmes de l'amour!
Préférer le ſupplice à l'Empire du Monde.....

GABINIE.

Voi, Céſar, ſur quels biens il faut que je me fonde.
Ah! que n'avez-vous fait vous-même un ſi beau choix!
Helas! c'eſt ſouhaiter trop de biens à la fois.
Que je ſouffre de voir l'état où je vous laiſſe!
Hâtez-vous : par ma mort, ſecourez ma foibleſſe.

GALERIUS.

Juſtes Dieux! pouriez-vous voir périr tant d'appas?

GABINIE.

Vos Dieux, Céſar, vos Dieux ne vous entendent pas?

GALERIUS.

Souffrez que contre tous du moins je vous défende.

GABINIE.

Songez à prononcer l'Arrêt qu'on vous demande.

GALERIUS.

Ah! plûtôt le Sénat & Rome, & l'Empereur,
Les Dieux mêmes verront éclater ma fureur.

GABINIE.

L'Empereur va bien-tôt répondre à mon attente :
Par vous César, par vous, je mourrois plus contente.
Ne me refuſez point le ſeul bien que j'attens.
Ne me le faites pas attendre encor long-temps.
Céſar, Rome le veut; c'eſt à vous d'y ſouſcrire.

GALERIUS.

Rome, reprens tes droits; je renonce à l'Empire,
Puiſque ton dur ſerment m'impoſe cette loi.

SCENE VIII.

GABINIUS, GALERIUS, GABINIE, Gardes.

GALERIUS. *Il continuë allant au-devant de Gabinius.*

AH ! Seigneur, hâtez-vous : venez vous joindre à moi ;
Venez, Seigneur, venez ſecourir votre fille ;
Purgez d'un crime affreux votre illuſtre famille.

GABINIUS.

Son crime m'eſt connu : je viens la ſécourir.
Oüi, ma fille, je viens, pour t'apprendre à mourir.
Dans la loi des Chrétiens, c'eſt moi qui t'ai conduite,
Je te dois mon exemple, après t'avoir inſtruite.

GALERIUS.

Son pere !

GABINIUS.

A l'Empereur je me ſuis déclaré.
Il attend notre Arrêt, & tout eſt préparé.

GALERIUS.

Ah Dieux !

GABINIE.

J'entens d'ici la foule impatiente,
Qui ſe plaint, par ſes cris, d'une trop longue attente.
Si vous ne vous hâtez, vous verrez l'Empereur,

César, dans un moment revenir en fureur.

GALERIUS.

Non : vous ne mourrez point, & déjà je m'accuse...

SCENE IX.

DIOCLETIEN, GABINIE, GABINIUS, GALERIUS, Gardes.

GABINIE *allant au-devant de Diocletien.*

Venez nous accorder la mort qu'on nous refuse,
Venez, Seigneur, César a besoin de secours.

GALERIUS.

Seigneur ! au nom des Dieux prenons soin de ses jours.
Pourriez-vous voir tomber cette tête adorable,
Sous le barbare fer d'un bras impitoyable ?
Livrons plûtôt, Seigneur, & sans grace, & sans choix,
Livrons tous les Chrétiens à la rigueur des Loix :
A nos sermens cruels c'est assez satisfaire ;
Epargnons seulement Gabinie & son Pere ;
Un généreux pardon dessillera leurs yeux.

GABINIE.

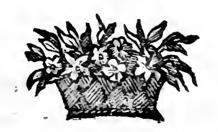
Tandis que nous vivrons, craignez pour vos faux Dieux.

DIOCLETIEN.

Ciel ! qui ne frémiroit de voir ce qui ſe paſſe !
Il ſemble que Céſar ait ici pris leur place :
J'y voy, venant preſſer l'ordre que j'ai donné,
Les criminels contens, & le Juge étonné ;
Ils demandent, ô Dieux ! quelle étrange manie !
Les criminels la mort, & le Juge la vie !
Monſtres, que je ne puis ni vaincre, ni chaſſer,
Ne puis-je vous punir, ſans vous récompenſer ?
Ne puis-je vous livrer aux plus cruels ſupplices,
Sans me rendre l'auteur de vos cheres délices ?
Et ne puis-je une fois, pour ſervir mon courroux,
Inventer une peine & des tourmens pour vous ?
Mais, au lieu de Céſar, je vous rendrai juſtice :
Gardes conduiſez-les l'un & l'autre au ſupplice.

GALERIUS.

Arrêtez. En faveur, Seigneur, de mon amour,
Accordons-leur au moins le reſte de ce jour.
Pour de tels criminels la faveur n'eſt pas grande :
J'ai droit de l'accorder, & je vous la demande.
Dans ce délai, peut-être, où nous ne riſquons rien,
Les Dieux pourront changer ou leur cœur, ou le mien.



SCENE X.

CARUS, DIOCLETIEN, GALERIUS, GABINIE, GABINIUS, Gardes.

CARUS.

SEigneur, on vient d'apprendre une étrange nouvelle.
Au pied de l'Aventin un grand peuple rebelle,
Dans le profond réduit d'un antre ténébreux,
Célébre des Chrétiens les Myftéres affreux.

DIOCLETIEN.

Vous le voyez, Céfar ! allez, qu'on les furprenne ;
Carus, faites marcher la légion Thébaine ;
Et là, fans refpecter âge, fexe, ni rang ;
Que tous ces malheureux foient noyés dans leur fang.

SCENE XI.

DIOCLETIEN, GALERIUS, GABINIE, GABINIUS, Gardes.

DIOCLETIEN *continuë.*

POur eux encore ici, Céfar me follicite.
Otez-les de mes yeux, leur préfence m'irrite.

GABINIUS.

Allons, ma fille,

GABINIE.

Allons, Seigneur, faites ſur nous,
Sans conſulter Céſar, éclater ce courroux :
Je voy que j'en ſerai l'innocente victime.
Veüille le Dieu vengeur vous pardonner ce crime.

DIOCLETIEN.

Qu'on redouble leur garde, & que ſéparément,
On les tienne enfermés dans cet Appartement.

GALERIUS.

Pourquoi les enfermer & redoubler leur garde ?
Seigneur, je réponds d'eux, & ce ſoin me regarde.

DIOCLETIEN.

Voulez-vous les livrer au Peuple furieux ?
Je n'en répondrois plus, s'ils ſortoient de ces lieux.
Vous le voulez ? leur mort que nous avons jurée,
Juſqu'à la fin du jour ſera donc différée :
Allez-en profiter ; mais conſultez vous bien ;
Car, après ce délai, Rome n'attend plus rien.

GALERIUS.

Gabinie en mourroit ? Ah ! Rome peut s'attendre,
Que contre ſes fureurs, je ſçaurai la défendre.
Oüi, dût tomber ſur moi la colére des Dieux,
Allons la ſecourir, ou mourir à ſes yeux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN, MAXIME.

MAXIME.

QUoi, Seigneur, Gabinie à vos désirs renduë,
A nos sacrés Autels est enfin revenuë ?
Ce bruit semé par-tout est venu jusqu'à moi,
Et déja les Chrétiens en pâlissent d'effroi ;
Déja Rome triomphe, & le Ciel favorable ....

DIOCLETIEN.

Helas ! Que son retour me seroit agréable,
Maxime ! Mais bien-tôt vous en serez instruit ;
C'est par mon ordre exprès qu'on a semé ce bruit.
De l'amour de César j'ai craint la violence.
Témoin de ses transports, ma juste défiance
A feint, pour amuser les fureurs d'un Amant,
Que l'objet de ses feux changeoit de sentiment.
Par cet espoir flateur sa douleur abusée
Le retient, & me livre une vengeance aisée ;
Et libre en ce moment, il m'est enfin permis,
Sans attendre le temps que je leur ai promis,
D'immoler à la fois, dans ma juste colére,
A nos Dieux offensés & la fille & le pere.
Camille, que l'amour lie à mes intérêts,

M'a

M'a donné ces conſeils, qu'on doit tenir ſecrets;
J'ai voulu ſans témoins ici vous en inſtruire ;
Par-là, je mets Céſar hors d'état de me nuire;
Je le préviens. Peut-être, épris d'un fol amour,
Pour ſauver Gabinie, avant la fin du jour,
Le verrois-je, aveuglé d'une molle clémence,
Des perfides Chrétiens embraſſer la défenſe:
Leur nombre, qui s'accroît de moment en moment,
Me fait craindre à la fin quelque ſoûlévement;
La Légion Thébaine, à leur perte attachée,
De ſa premiére ardeur me paroît relâchée;
Le zele des Chrétiens, à ſes yeux expirans,
Leur conſtance à ſouffrir, les diſcours des mourans
Séduiſent les ſoldats; les Chefs s'en attendriſſent,
Et depuis quelques jours à regret m'obéïſſent.
Cependant le faux bruit, qui par-tout a volé,
Juſqu'à Gabinius, par mon ordre, eſt allé.

MAXIME.

Il demande à vous voir, Seigneur, & l'on ſoupçonne,
Que laſſé de ſa Secte, enfin il l'abandonne.
Peut-être, puiſqu'il veut lui-même vous parler,
Ce qu'on dit de ſa fille aura pû l'ébranler;
Et cette heureuſe feinte, à tous deux ſalutaire,
Pourra faire changer la fille, après le pere.

DIOCLETIEN.

Je l'ai fait enlever de cet appartement,
Pour en pouvoir ailleurs diſpoſer ſûrement.
C'eſt dans ce Palais même, & ſous les ſombres voûtes

De ce Temple caché dont vous ſçavez les routes.
Là, ſans que mon deſſein puiſſe être ſoupçonné,
Camille doit porter l'ordre que j'ai donné :
Céſar, qui ne put voir un ſi grand ſacrifice,
Venoit de la quitter, pour voir l'Impératrice,
Et tandis qu'il perdoit le temps en vains regrets,
Mes Gardes s'aquittoient de mes ordres ſecrets.

SCENE II.

JULIE, DIOCLETIEN, MAXIME.

JULIE.

SEigneur, je ne ſçai point ce que Céſar médite,
Il a de ſes amis fait aſſembler l'élite ;
Et ſuivi d'un renfort de Chefs & de ſoldats,
Au Temple de Veſta précipite ſes pas.

DIOCLETIEN *à Maxime.*

Il a cru qu'en ces lieux mes Gardes l'ont conduite,
C'eſt encore un faux bruit pour tromper ſa pourſuite.
(*à Julie*) Et Camille ?

JULIE.

Céſar à peine a diſparu,
Qu'au fonds de ce Palais elle a d'abord couru.
Là, parmi les détours d'une route inconnuë,
Elle s'eſt quelque temps dérobée à ma vûë ;
Puis revenant à moi tremblante, & ſans couleur,
Ses yeux baignés de pleurs exprimant ſa douleur,

Elle tient des difcours & fans ordre & fans fuite,
Y mêle les Chrétiens ; puis troublée, interdite,
Elle fort du Palais feule, & ne daigne pas,
Me dire où, dans la nuit, elle adreffe fes pas.

DIOCLETIEN.

Retirez-vous.

SCENE III.

DIOCLETIEN, MAXIME.

MAXIME.

Seigneur, fon trouble m'épouvante.

DIOCLETIEN.

Je m'embaraffe peu des troubles d'une Amante.

MAXIME.

Mais ne craignez-vous point, que Céfar irrité,
Ne fe porte, Seigneur, à quelque extrêmité ?
Il a fait éclater les foins qui le dévorent,
Il eft aimé du peuple, & les foldats l'adorent.

DIOCLETIEN.

Le ferment qu'il a fait limite fon pouvoir.
Le voici. Vous, allez ... *Il lui parle à l'oreille.*

MAXIME.

Je ferai mon devoir.

SCENE V.

GALERIUS, DIOCLETIEN.

GALERIUS.

SEigneur, prétendez-vous qu'avec indifférence,
Je souffre le mépris qu'on fait de ma puissance?
Doit-on rien ordonner sans mon consentement,
Et ne suis-je Empereur que de nom seulement?
Les bruits qu'on fait courir me font même comprendre
Qu'on ose m'imposer, & qu'on veut me surprendre.
Je cherche Gabinie; elle étoit en ces lieux:
Croit-on impunément la cacher à mes yeux?
Ne suis-je pas son juge? & soûmise, ou rebelle:
N'est-ce pas moi, Seigneur, qui dois disposer d'elle?
Vous craignez, me dit-on, mes transports amoureux;
Je crains qu'on ne vous donne un conseil dangéreux:
J'en aurois du regret; mais enfin, je vous prie
Que je n'ignore plus le sort de Gabinie:
Je dois en être instruit, & je me suis flaté....

DIOCLETIEN.

César; nous en sçaurons dans peu la vérité.
A peine sortiez-vous, que sans éclat, sans suite,
Dans un Temple écarté mes Gardes l'ont conduite.
Sans doute, loin du bruit, elle va dans ces lieux,
A l'insçû des Chrétiens, rendre hommage à nos Dieux;
Appaiser leur courroux, qu'ont excité ses crimes,

Et pour les expier leur offrir des victimes.

GALERIUS.

Et ne lirois-je pas, au gré de mes souhaits,
Un triomphe si beau dans vos yeux satisfaits?
Je sçai que son retour vous combleroit de joie.
De vos sombres regards que faut-il que je croye?
Même de vos discours?... Elle va, dites-vous,
De nos Dieux offensés appaiser le courroux?
Que deviendrois-je, ô Ciel! si pour laver le crime
Que l'on veut expier, elle étoit la victime!
Si Camille en fureur, qui court de tous côtés....
Mais je voi qu'avec peine ici vous m'écoutez.
Vous me trompez, Seigneur: ce bruit n'est pas croyable;
Vous seriez plus content, s'il étoit véritable.
Enfin, quoi qu'il en soit, je demande à la voir:
Je sens que mon respect cede à mon desespoir.
Ne me direz-vous point ce qu'elle est devenuë?
Craignez de la cacher plus long-temps à ma vûë,

DIOCLETIEN.

Oubliez-vous ainsi ce que vous me devez,
Ingrat? & qu'aujourd'hui celui que vous bravez,
Vous a mis sur le Trône?

GALERIUS.

Oüi; mais il faut tout dire,
Il est vrai, si je suis monté jusqu'à l'Empire,
C'est à Rome, au Senat, à vous que je le doi;
Mais sçachez qu'après tout, je ne le dois qu'à moi,
Qu'à mon sang tant de fois versé pour la patrie.
Mais enfin il s'agit ici de Gabinie.

Vous m'avez fait ſon Juge; & vous y penſerez:
Vous me l'avez promis, & vous m'en répondrez.

DIOCLETIEN.

Moi! téméraire?

GALERIUS.

Oüi, vous. Songez à me la rendre:
Seul vous ſçavez ſon fort: à qui puis-je m'en prendre?

SCENE V.

GABINIUS, GALERIUS, DIOCLETIEN, Gardes.

GABINIUS *ſe jettant aux pieds de Diocletien.*

JE ne viens point, Seigneur, embraſſer vos genoux,
Pour vous demander grace, ou me plaindre de vous;
Mais, avant que mon ſang coule dans les ſupplices,
Pour derniere faveur, pour prix de mes ſervices,
J'oſe vous ſupplier, Seigneur, de m'accorder
Ce qu'un malheureux pere a droit de demander,
Lorſqu'il perd, ſans retour, l'eſpoir de ſa famille;
Souffrez qu'un ſeul moment, je puiſſe voir ma fille.

DIOCLETIEN.

Je t'entens: tu voudrois encor la replonger
Dans l'erreur dont le Ciel s'en va la dégager.
Je voi trop ton deſſein; mais ceſſe d'y prétendre:
Sçaches qu'elle n'eſt plus en état de t'entendre;
Qu'elle eſt à nos Autels, pour fuir tes entretiens,

Et qu'elle va quitter la Secte des Chrétiens.
Tu peux pourtant la voir, si dans le même Temple,
Tu peux bien te résoudre à suivre son exemple.
Parle. Es-tu résolu de marcher sur ses pas ?

GABINIUS *en se relevant.*

Quoi, ma fille... mais, non.... Non, je ne le croi pas.
Je suis sûr de son zele, & je lui rends justice,
Je reconnois enfin votre lâche artifice.

DIOCLETIEN.

Quoi! tu m'oses braver? Ah! bien-tôt sous mes coups....

GABINIUS.

Je crains votre pitié, plus que votre courroux.

GALERIUS *à Gabinius.*

Seigneur, je vais pour elle employer ma puissance.

GABINIUS

Un plus puissant que vous veille pour sa défense.

DIOCLETIEN.

Ta Secte va tomber, n'attens pas son secours.

GABINIUS.

Persécute, Tyran : tu la verras toûjours,
Malgré tes vains efforts, & contre ton attente,
Par-tout persécutée, & par-tout triomphante.

GALERIUS.

Puisqu'on ne daigne ici répondre à mes souhaits;
Je cours....



SCENE VI.

MAXIME, GABINIUS, DIOCLETIEN, GALERIUS. Gardes.

MAXIME *à Galerius qu'il rencontre.*

ON ne ſçauroit ſortir de ce Palais.
(*à Diocletien.*)
On s'atroupe, Seigneur, dans la place prochaine;
On entend mille cris. La legion Thebaine,
Le blaſphême à la bouche, & le feu dans les yeux,
Vient de ſe ſoûlever.

DIOCLETIEN,

Qu'entens-je, juſtes Dieux!

MAXIME.

Un grand peuple les ſuit, vos Gardes ſont aux portes:
Mais pour les repouſſer, on n'a que trois Cohortes;
Seigneur, le danger preſſe: on dit confuſément,
Que les Chrétiens ont part à ce ſoûlevement.

GALERIUS.

Gabinie avec eux eſt donc d'intelligence?

MAXIME *à Galerius.*

Carus, qui les ſuivoit ſçaura.... mais il s'avance.

SCENE VII.

CARUS, MAXIME, GALERIUS, DIOCLETIEN, GABINIUS, Gardes.

CARUS.

AH ! Seigneur, ſans fremir, je ne puis concevoir,
Ni même croire encor ce que je viens de voir.
J'ai couru, par votre ordre, aux lieux où l'aſſemblée
Des rebelles Chrétiens devoit être accablée :
La Legion Thebaine a marché ſur mes pas,
Et Maurice, leur Chef, conduiſoit les ſoldats;
Tous, le fer à la main, s'excitoient au carnage;
D'une voûte profonde on trouve le paſſage ;
On entre, à la lueur des flambeaux allumés,
Juſqu'au lieu qui cachoit les Chrétiens enfermés.
Là parmi des rochers, dans une grotte affreuſe,
Quelque lampe éclairant une troupe nombreuſe,
D'abord ces malheureux confuſément épars,
Attentifs à leur culte arrêtent nos regards ;
Le fer brille aux flambeaux, & leurs lampes paliſſent;
De nos cris menaçans les voûtes retentiſſent ;
Les Chrétiens ſans effroi, tranquilles, à genoux,
Ne daignent ſeulement jetter les yeux ſur nous ;
Aucun d'eux de l'Autel ne détourne la vûe :
La fureur des ſoldats demeure ſuſpenduë :

Leurs Myftéres par nous, malgré nous refpectés,
Soit horreur, foit refpect, nous tiennent arrêtés:
Immobiles, comme eux, nous gardons le filence.
On finit. Marcellin le Pontife s'avance;
Nous préfente la gorge; & dans le même inftant,
Hommes, femmes, enfans, chacun en fait autant:
On n'entend nul regret, nul foupir, nulle plainte.
Maurice, à cet afpect, troublé, faifi de crainte,
Sentant que le fer même échape de fa main,
Tombe, au lieu de frapper, aux pieds de Marcellin.
Ses foldats confternés imitent fon exemple:
Le Pontife furpris, quelque temps les contemple,
Puis, élevant au Ciel fa voix, fes mains, fes yeux,
Les exhorte à quitter le culte de nos Dieux.
Enfin, Seigneur, j'ai vû, non fans horreur extrême,
J'ai vû Chefs & foldats demander le Baptême;
Et de la même grotte où Maurice & les fiens
Alloient venger nos Dieux, ils font fortis Chrétiens.

DIOCLETIEN.

Ciel!

GALERIUS.

N'apprendrai-je rien?

GABINIUS.

O Dieu! c'eft votre ouvrage.

CARUS.

Moi-même, ne pouvant réfifter davantage,
Je fentois en fecret un charme dangereux,
Et fi je n'avois fui, j'allois faire comme eux.

Ils viennent, & dans Rome ils jettent l'épouvante ;
Ils marchent au Palais, & leur nombre s'augmente,
Pour trouver du ſecours, j'ai cherché vainement.
Le peuple fuit, & craint ce prompt ſoûlevement.
Vos Gardes, qu'on avoit poſtés aux avenuës,
Seigneur, ont arrêté des femmes inconnuës,
Qui ſortoient de la grotte avec ces furieux ;
Leurs voiles, & la nuit les cachoient à nos yeux.
On les amene. On vient. Vous apprendrez par elles,
Quel deſſein au Palais attire ces rebelles,
Pourvû que vous daigniez employer la douceur.

DIOCLETIEN.

Qu'on les faſſe approcher.

SCENE DERNIERE.

SERENA, CAMILLE, CARUS, DIOCLETIEN, GABINIUS, GALERIUS, MAXIME, Gardes.

DIOCLETIEN.

C'Eſt ma femme ! & ſa ſœur !

SERENA.

Oüi, c'eſt ma ſœur, c'eſt moi, que tes Gardes t'amenent.

DIOCLETIEN.

Suis-je aſſez confondu ?

GALERIUS.

Quels égards me retiennent ?

(*Il veut ſortir.*)

Ces mutins m'apprendront....

SERENA.

Ne craignez rien, Céſar;

Avec eux l'Empereur ne court point de hazard.

(*à l'Empereur.*)

Vous n'aurez de leur part aucun lieu de vous plaindre,

Seigneur : ils ſont Chrétiens ; vous n'avez rien à craindre.

GALERIUS.

Et Gabinie ?

SERENA.

Elle eſt en pleine liberté,

Et joüit à préſent d'une tranquillité,

Qui de ſes ennemis ne craint plus la colére.

GALERIUS.

Ah Ciel !

DIOCLETIEN.

Et ces mutins que prétendent-ils faire ?

SERENA.

Aux portes du Palais ils ont la force en main ;

Mais ſçais-tu bien, cruel, ſçais-tu bien leur deſſein ?

Ils viennent aſſouvir ta barbare injuſtice,

Et ſçachant tes Edits, & le lieu du ſupplice,

Dans la place prochaine ils accourent exprès ;

Pour ſubir la rigueur de tes cruels Arrêts.
En doutes-tu ? vas-y : ce ſont pour toi des fêtes ;
Va voir couler leur ſang ; va voir voler leurs têtes ;
Leurs corps de toutes parts entaſſés par monceaux,
Dont la foule empreſſée a laſſé tes bourreaux :
Vien : je ſuivrai tes pas : & pour combler tes crimes,
Prens-nous, ma ſœur & moi, pour derniéres victimes.

DIOCLETIEN.

Ah Dieux !

SERENA.

Je ſuis Chrétienne ; il eſt temps de parler.
Ma ſœur l'eſt. Je l'étois : c'eſt trop te le céler.
Elle favoriſoit ta lâche perfidie ;
Voilà ce qu'a produit la mort de Gabinie.

GALERIUS.

De Gabinie !

GABINIUS.

Helas !

SERENA.

Voilà ſa liberté,
Ceſar, voilà ſon ſort, & ſa tranquillité.

GALERIUS.

Ah Cruel !

CAMILLE.

C'eſt à moi, Céſar, qu'il s'en faut prendre.
J'ai demandé ſon ſang, & je l'ai fait répandre.
(*à Diocletien.*)
A peine ai-je donné vos ordres inhumains,
Qu'elle, à genoux, joignant ſes innocentes mains
Au Ciel, dont on alloit lui ravir la lumiére,

Pour moi, pour ses bourreaux adresse sa priére.
Déjà prêt à frapper, on voit le fer brillant;
Elle anime le bras qui le leve en tremblant.
Je voi partir le coup, & j'attache ma vûë
Sur sa tête sanglante à mes pieds abatuë.
A cet instant fatal, je sens changer mon cœur;
Je sens évanoüir ma haine, ma fureur;
Je sens avec plaisir, dans mon ame attendrie,
Que j'envie en secret le sort de Gabinie.
Tout ce que des Chrétiens autrefois on m'apprit,
Se présente aussi-tôt en foule à mon esprit;
Je ne me connois plus, & leur zele m'enflâme;
Le Dieu qu'elle adoroit s'empare de mon ame,
Il m'anime, m'entraîne, & dessillant mes yeux,
M'arrache pour toûjours au culte des faux Dieux.
C'est vous en dire assez, Seigneur, je suis Chrétienne:
J'ai demandé sa mort, je demande la mienne.

GALERIUS.

C'en est fait. Sans mourir, Ciel! y puis-je penser?
Ah! barbare, quel sang avez-vous fait verser?
Sans nul égard pour moi, ni sans pitié pour elle,
Vous n'avez consulté qu'une haine cruelle.
Dans l'affreux desespoir qui regne dans mon cœur,
Je ne consulterai que ma seule fureur.

DIOCLETIEN.

Prenez donc la vengeance où votre cœur aspire.
Regnez, Galerius; j'abandonne l'Empire.
Oüi, regnez, regnez seul, & vengez-vous de moi.
Chassé par les Chrétiens enfin je m'aperçoi
Qu'il est temps que je cede aux horreurs qui m'étonnent,

Oüi, je voi, que les Dieux eux-mêmes m'abandonnent ;
Et que las de regner ſur les foibles mortels,
Au Démon des Chrétiens ils cedent leurs Autels.
Je dois céder comme eux. Dans une paix profonde
Je laiſſe deſormais tous les Chrétiens du monde.
Je leur ai fait la guerre autant que je l'ai pû.
Oüi, Démon des Chrétiens, enfin tu m'as vaincu ;
Tu veux regner dans Rome ; eh bien, je me retire
Je ne t'empêche plus d'y fonder ton Empire,
Je pars, je l'ai juré, je fui, c'eſt trop ſouffrir.
Salone m'a vû naître, & me verra mourir.

Il ſort.

GALERIUS.

Que n'as-tu fui plûtôt ? pourrai-je te ſurvivre,
Gabinie ? Ah ! courons la venger, ou la ſuivre.

SERENA.

Et nous, en lui rendant les honneurs du tombeau ;
Allons loüer le Ciel d'un triomphe ſi beau.

FIN.

ASBA

ASBA,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT
de l'Auteur.

J'Ai eu deſſein de repréſenter dans ce Poëme la juſte punition d'un fameux Scélérat, qui après avoir commis mille crimes, & une infinité d'aſſaſſinats, porta enfin le poignard dans le ſein de ſon fils unique, ſans le connoître ; & s'abandonnant enſuite au deſeſpoir, ſe livra lui-même à la juſtice.

J'ai tiré ce ſujet d'une hiſtoire véritable, dont une Pyramide que l'on voit encore dans la ville de Poitiers conſacre la mémoire : mais pour le rendre plus propre au Théatre, & conſerver à la Tragédie la nobleſſe & la dignité qui lui conviennent ; j'ai feint que ce qui s'eſt paſſé réellement dans une ville de ce Royaume, entre des perſonnes de condition privée, ſe paſſe en Tartarie entre des Rois & des Princes : ainſi les noms des perſonnages ſont de mon invention : l'amour d'Ondate, de Thalmis & de Palmire, le ſiége de la ville d'Azac, & la bataille qui ſe donne ſous ſes murs, ſont pareillement des fictions & des

Episodes que j'ai liés & intéressés au sujet principal.

Horace dit lui-même qu'on peut introduire sur la Scene des Personnages nouveaux & inconnus. De Arte Poet.

Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit, & sibi constet.

Et j'ai crû sur la parole d'un si grand Maître, pouvoir hazarder les licences que je me suis données, en gardant exactement les préceptes qu'il donne lorsqu'on traite un sujet inconnu ; considérant d'ailleurs que la principale action Théatrale que je représente est tirée d'une histoire véritable.

REMARQUES HISTORIQUES.

M. Brueys composa cette Tragédie à Montpellier, où il avoit fixé son séjour depuis l'année 1700. En l'année 1722. son âge ne lui permettant pas d'entreprendre le voyage de Languedoc à Paris, il envoya cette Tragédie à un de ses amis, pour la présenter aux Comédiens, qui la reçurent à condition de faire quelque changement dans la conduite, & de retoucher la versification. La Piéce fut renvoyée à M. Brueys, qui sentit la justesse des observations que l'on avoit faites, & la nécessité des corrections qu'il convenoit de faire. Il y travailla aussi-tôt ; l'âge n'avoit point refroidi son génie, il connoissoit le Theatre, & son goût naturel le portoit par préfé-

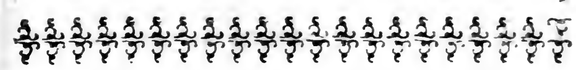
rence, & pour ainsi dire, malgré lui, à ce genre de travail ; ainsi il n'eut pas de peine à corriger les défauts qu'il reconnut lui-même dans le Plan, & il l'a mis dans l'état où l'on la voit aujourd'hui. Il se préparoit à jetter plus de noblesse dans la versification, lorsque la mort l'enleva & l'empêcha de donner la derniére main à cet Ouvrage. L'estime que la famille de M. Brueys a pour sa mémoire, lui a fait desirer que cette piéce fût representée, & les Comédiens l'ont jugée capable de plaire au Public. On se flatte qu'il y trouvera une Action soûtenuë, des incidens naissans naturellement du sujet, l'intérêt suspendu jusqu'à la fin, & un denoüement, qui sans être précipité, surprend & satisfait le Spectateur par la mort de celui qui jusqu'à ce moment a été l'objet de son attention & de sa haine.

A l'égard de la versification, on pourroit la justifier par l'exemple de plusieurs Ouvrages, qui dans le cas où elle est n'ont pas laissé de plaire au Public ; mais on sçait que ces exemples ne sont point des regles pour lui. Ainsi on se contentera de lui représenter & de le prier de se souvenir qu'Asba est de l'auteur de *Gabinie*, du *Grondeur*, du *Müet*, de *l'Important* & de *l'Avocat Patelin* ; & que si cet auteur étoit vivant, ces raisons ne suffiroient pas pour obtenir de lui ce que sa mémoire peut exiger aujourd'hui de son indulgence.

ACTEURS.

ASBA,	Frere de l'Empereur de Tartarie.
ONDATE,	Fils d'Asba.
THALMIS,	Prince de Circaſſie.
PALMIRE,	Fille unique du Roi de Circaſſie.
OSMAR,	Capitaine des Gardes d'Asba.
IDAL,	Confident d'Ondate.
BARSINE,	Confidente de Palmire.
ARGAN,	Confident de Thalmis.
GARDES.	

La Scene eſt à dans le Palais d'Asba à Azac, dans la petite Tartarie.



ASBA,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASBA, OSMAR.

ASBA.

APRES mille travaux, cher Osmar, je respire;
Enfin la paix est faite, & j'oserai te dire,
Quoique j'ignore encor le destin qui m'attent,
Que tu n'as jamais vû ton Maître plus content,
J'ai retrouvé mon fils !

OSMAR.

Ah ! Seigneur, quelle joye !
Quel bonheur ! votre fils ? Souffrez que je le voye.

ASBA.

Tu le verras bien-tôt; je vais en faire un Roi,
Et n'en veux confier le secret qu'à ta foi,
Dès mes plus jeunes ans j'ai reconnu ton zele;
Tu sçais tous mes malheurs, & tu me fus fidele,

Lorſque me ſoûlevant contre un pere irrité,
Je vins dans ces deſerts chercher ma ſûreté :
J'y ſuis depuis trente ans, & j'y mene une vie,
Non d'un fils d'Empereur, qui, dans la Tartarie,
Devrois être élevé dans un rang glorieux ;
Mais d'un fameux brigand à moi-même odieux ;
Mon jeune frere régne ! & dans ces lieux ſauvages,
Moi, nourri dans le ſang, vivant de brigandages ;
Eloigné des honneurs, qui m'étoient deſtinés,
Je traîne, cher ami, des jours infortunés :
Tu ſçais de mes fureurs la cauſe véritable,
Et je pourrois m'en prendre au Ciel inéxorable,
A ce fier aſcendant, dont l'infléxible loi,
Aux plus grands attentats me porte malgré moi.

OSMAR.

Oüi, je ſçais que ce fils, votre unique eſpérance,
Par un parti Tartare enlevé dès l'enfance,
Sans qu'on pût découvrir ſon lâche raviſſeur,
Contre tous vos voiſins arma votre fureur ;
Je ſçai que pour venger un ſi cruel outrage,
Juſques en Circaſſie on vit fondre l'orage.
Tout fléchit ſous vos loix, & depuis ce jour-là
Les Peuples d'alentour tremblent au nom d'Aſba.
Mais tandis qu'à vos loix ſoûmettant des perfides ;
Je brûlois les hameaux des Palus Méotides :
Par quel bonheur ce fils, qui vous fut enlevé,
Perdu depuis trente ans, eſt-il donc retrouvé ?

ASBA.

Aprens, mon cher Oſmar, que pendant ton abſcence,

Sur

Sur les Circaſſiens j'exerçai ma vengeance,
Et que par un avis qui parvint juſqu'à moi,
J'enlevai près d'ici la fille de leur Roi ;
Au Chef de ſon armée elle étoit accordée,
Pour prix de ſes travaux il l'avoit demandée,
C'eſt le fameux Ondate ; il a par cent combats,
Du Roi de Circaſſie affermi les Etats.
Juge de ſes tranſports, quand on courut lui dire
Que j'avois enlevé la princeſſe Palmire :
Par ſon ordre auſſi-tôt je vis de toutes parts,
Les troupes de ſon Roi fondre ſur mes remparts :
Sous Thalmis, jeune prince, il commande l'armée ;
Et même, s'il en faut croire la Renommée,
Tous les Circaſſiens après la mort du Roi,
De ce Chef redouté veulent ſuivre la loi :
C'eſt lui, qui pour ravoir cette jeune Princeſſe,
Capable d'inſpirer la plus vive tendreſſe,
M'aſſiégea dans Azac (tu verras de tes yeux
Dans quel affreux état il a réduit ces lieux.)
Nous étions ſur la brêche, où Thalmis me fait dire,
Qu'il me rendra mon fils, ſi je lui rends Palmire :
Juge ſi j'acceptai cet offre avidement :
Mais Dieux ! quel fut l'excès de mon raviſſement !
Quand j'appris que ce fils qu'il offroit de me rendre.
Etoit Ondate même, & qu'on me fit entendre
Que ſur la fin du ſiége Idal avoit appris
D'un Tartare mourant, qu'Ondate étoit mon fils,
Que ce Tartare étoit de ceux qui l'enlevérent,
Que de concert jamais ils ne le révélérent,

Craignants d'être punis, & de se voir privés
Des immenses tresors qu'ils avoient enlevés ;
Enfin je sçus qu'Idal, ayant eu connoissance
De tout ce qui pouvoit confirmer sa naissance,
Le voyant contre moi combattre avec regret,
Avoit dans tout le camp divulgué ce secret.
Ainsi la paix fut faite, & je me vis tranquille,
Thalmis avec Ondate entrérent dans la ville :
J'ai revû ce cher fils, qui couvert de lauriers,
S'est rendu si fameux par cent exploits guerriers.
Thalmis loge au Palais, cette cour nous sépare,
Il a sa garde, & moi j'ai ma garde Tartare ;
Palmire dans ce fonds a son appartement,
Leurs troupes sous nos murs ont pris leur logement,
Mais, dans un jour ou deux, & Thalmis & Palmire,
Et mon fils, & l'armée, enfin tout se retire.
Quoique Thalmis commande, il est aisé de voir
Qu'Ondate a sur l'armée un absolu pouvoir,
Même, je te l'ai dit, ici chacun publie,
Qu'il sera proclamé Roi de la Circassie,
Par l'himen de Palmire, il en acquiert les droits,
L'armée en sa faveur fera parler les Loix,
Et Thalmis, quoiqu'issu des derniers de leurs Princes,
Verra regner mon fils sur ces riches Provinces.
Pour un dessein si grand, tout doit m'être permis,
Le seul obstacle à craindre est le prince Thalmis,

Et j'ose t'avoüer qu'une juste tendresse,
Dans le fonds de mon cœur incessamment me presse,
De délivrer mon fils d'un pareil concurrent,
Pour n'avoir rien à craindre en un projet si grand.

OSMAR.

Ah ! Seigneur, pouvez-vous avoir cette pensée,
Votre gloire en seroit à jamais effacée.
La paix a mis ce Prince au rang de nos amis,
Contentez-vous d'avoir retrouvé votre fils,
Pour qui depuis long-temps témoin de vos allarmes,
J'avois vû mille fois vos yeux baignés de larmes,
Respectez un accord par vous-même juré,
Et ne violez point le droit le plus sacré.

ASBA.

Qu'importe si mon fils regne un jour en sa place.
J'ai voulu t'informer de tout ce qui se passe.
Sur ce que je souhaite, & sur ce que je crains,
Tu recevras bien-tôt mes ordres souverains,
Mais je vois que déja dans ces vastes campagnes,
Le soleil a doré le sommet des montagnes,
Allons trouver mon fils, entrons.

OSMAR.

Allons, Seigneur;
Mais quittez un dessein, dont je frémis d'horreur.

ASBA.

C'est assez, laisse-moi. Je vois venir Ondate,
Songe à bien seconder l'espoir dont je me flatte,



SCENE II.

ONDATE, ASBA.

ASBA.

APproches-toi, mon fils, viens encor m'embrasser,
De te voir, de t'oüir, je ne puis me lasser.
On ignoroit, mon fils, que je fusse ton pere,
C'est ce qui t'a sauvé des fureurs de mon frere,
J'en ai tremblé pour toi, mais j'espére qu'un jour,
Nous le ferons trembler au moins à notre tour;
Tes exploits sont connus, & par la Renommée,
Jusques dans ces deserts, la gloire en est semée,
De respect à ton nom je me sentois épris,
Sans sçavoir que ce nom fût celui de mon fils,
Que de mon propre sang tant d'honneur fût l'ouvrage;
Mais enfin de plus près contemplant ton courage,
Je l'ai vû de ses mains étonnant ma valeur,
Dans Azac foudroyé devenir mon vainqueur;
Mais Ondate à ce prix, content de ma défaite,
Je ne regrette plus la perte que j'ai faite;
J'en rends graces au ciel, puisque par-là je vois
Ce qu'Asba quelque jour doit attendre de toi.
Porte plus loin l'éclat d'une haine endurcie;
Epouse ta Princesse & regne en Circassie,
N'épargne point le sang, & traitte en ennemis,

Tous ceux qui s'oferont déclarer pour Thalmis,
Lorfque de fes Etats tu te verras le maître,
Et que tu feras craint, comme un Roi le doit être,
Nous nous joindrons, Ondate, & la flâme à la main,
Nous irons nous venger de ce frere inhumain,
Et punir le tyran, dont la perfide adreffe,
D'un pere chargé d'ans furprenant la tendreffe,
Sans égard pour mes droits, régla la volonté,
Et me ravit un Trône où tu ferois monté.

ONDATE.

Depuis deux jours, Seigneur, j'ai fçû fes injuftices,
Idal m'a raconté fes lâches artifices;
Et je rougis d'avoir fi long-temps ignoré
Les malheurs que fur vous il verfoit à fon gré.
Tant que j'aurai de force & du fang à répandre,
Je fçai quelle vengeance, il eft jufte d'en prendre,
J'ofe vous la promettre, & dûffai-je périr,
Bien-tôt le temps viendra qu'on m'y verra courir.
L'honneur, vos intérêts, les miens m'en follicitent,
Mais, je ne fuis pas libre, & d'autres foins m'agitent:
Palmire.... par refpect, je me tairai, Seigneur,
Le feul Idal connoît le fecret de mon cœur,
Je l'attens, je voulois confulter fa prudence,
Et de tous mes ennuis lui faire confidence,
Si felon mes fouhaits, j'en puis rompre le cours,
Comme mon Roi, Seigneur, difpofez de mes jours,
Touché de vos malheurs, fenfible à votre offence
Vous me verrez fervir votre jufte vengeance,

Et dût la Tartarie armer cent mille bras ;
Contre elle mon ſecours ne vous manquera pas,
Trop heureux ſi je puis....

ASBA.

C'eſt aſſez, je te laiſſe,
Je vois venir Idal. Du trouble qui te preſſe,
Avec lui librement, tu peux ici parler,
D'un ſecret que tes yeux ont ſçû me révéler,
Je conçois ton amour, tu me l'as fait connoître ;
Et plus zelé qu'Idal, Asba ſçaura peut-être,
(Si celui qu'il ſoupçonne a cauſé ton ennui)
Quand il en ſera temps, te ſervir mieux que lui.

SCENE III.

IDAL, ONDATE.

ONDATE.

IDal, il eſt trop vrai, Thalmis aime Palmire ;
Il s'oppoſe en ſecret au bonheur où j'aſpire ;
Jamais de plus de feux on ne fut enflammé,
Et plus heureux que moi, peut-être eſt-il aimé :
Car enfin mille fois je t'adreſſai mes plaintes,
Jamais, pour diſſiper mes frayeurs & mes craintes,
Elle n'a d'un ſeul mot, d'un regard ſeulement,
Daigné finir ma peine, ou calmer mon tourment.
Non jamais, cher Idal, depuis que je l'adore,
Jamais dans ſes beaux yeux je n'ai pû lire encore,
Qu'à mes tendres ſoûpirs, ſenſible quelque jour,

Elle pourra répondre à mon ardent amour.
Enfin dans ses discours, même dans son silence,
Je ne vois que froideur, dédain, indifférence,
Qu'un esprit inquiet qui me glace d'effroi;
Contente avec Thalmis & triste auprès de moi,
Je n'apperçois que trop, que contrainte & gênée,
Elle obéït à ceux qui me l'ont destinée,
Mais que si de son cœur elle suivoit les loix,
Ce ne seroit pas moi dont elle feroit choix.

IDAL.

Seigneur, je connois peu de la belle Palmire
Les secrets sentimens, mais j'oserai vous dire,
Que d'un ardent amour c'est l'ordinaire effet,
De s'allarmer de tout, & souvent sans sujet,
Il se peut que Thalmis ébloüi de ses charmes,
Ait poussé des soupirs qui causent nos alarmes:
Mais qu'à vous la ravir il veüille s'empresser,
C'est ce que je ne puis ni croire ni penser;
Lui-même consentit qu'elle vous fût promise;
Et toute la Cour sçait qu'à son devoir soûmise,
Sa timide pudeur déjà regarde en vous,
Celui qui doit bien-tôt devenir son époux;
Ainsi, quand près de vous, elle paroît contrainte;
C'est dans son jeune cœur un effet de la crainte,
Et de cette premiére, & douce émotion,
Que lui causa l'aveu de votre passion.
Thalmis s'oseroit-il flatter de l'espérance,
De pouvoir obtenir sur vous la préférence?
Le Roi vous la promit pour prix de ces travaux,
Qui de la Circassie, assûrent le repos.

Depuis le Tanaïs jusques à la mer noire ;
Tout retentit au loin du bruit de votre gloire :
Dissipez vos soupçons, & songez seulement,
Qu'il faut de ce séjour vous bannir promptement,
Vous sçavez que le Roi qui regne en Circassie,
Traîne depuis six mois une mourante vie ;
Et que de sa langueur rien n'arrêtant le cours,
Avec raison, Seigneur, nous tremblons pour ses jours ;
Profitez des momens qu'encor le ciel lui laisse,
Il le veut, hâtez-vous d'épouser la Princesse ;
Et par l'illustre Himen, que lui-même il poursuit,
Assûrez-vous du trône, où sa main vous conduit.

ONDATE.

Je ne puis qu'approuver ta juste prévoyance ;
Je dois auprès du Roi me rendre en diligence,
Mon bonheur en dépend ; mais, cher Idal, je vois
Que le Prince Thalmis n'est pas connu de toi.
A l'himen que j'attens sa parole l'engage ;
Ce n'est point par foiblesse, ou faute de courage,
Qu'il me cede aujourd'hui la Princesse & ses droits ;
Contre nos ennemis je l'ai vû mille fois,
Dans l'horreur des combats excité par la gloire,
Etonner la fortune & fixer la victoire ;
Aux périls les plus grands s'exposer des prémiers,
Et de son propre sang arroser nos lauriers,
Dans Azac cependant c'est lui qui nous arrête ;
Hier je crus partir, & Palmire étoit prête ;
Lui seul pour éloigner le bonheur que j'attens,
Sur des prétextes vains en recule le temps ;

Peut-être eſpére-t-il ſçachant ce qui ſe paſſe,
Que par la mort du Roy, tout changera de face;
Peut-être ....

IDAL.

Il vient à nous.

SCENE IV.

THALMIS, ONDATE, IDAL.

THALMIS.

AZac de ſes remparts,
Prince, doit voir demain partir vos étendarts;
Vôtre pere y conſent, c'étoit pour lui complaire,
Qu'ici votre ſéjour m'a paru néceſſaire;
Mais c'eſt aſſez joüir de ſes embraſſemens,
Il eſt temps de répondre à vos empreſſemens;
Vous ſoûpirez ſans ceſſe après votre himénée;
Partons, je veux moi-même en hâter la journée;
Palmire méritoit un Prince tel que vous,
Il me tarde déjà de vous voir ſon époux;
Et ſans examiner ſi la main de Palmire
Vous place ſur un trône où ma naiſſance aſpire,
Je verrai ſans regret témoin de vos exploits,
De ſon pere expirant tomber ſur vous le choix.

ONDATE.

C'eſt à vous à régner, Seigneur, en Circaſſie;
Pour moi, le ſang m'appelle au trône en Tartarie;
J'en ai du moins les droits; pour prix de mes combats,
Je demande Palmire, & je n'aſpire pas,

Par le don de ſa main, à l'auguſte héritage ;
Qui doit dans quelque tems vous tomber en partage.
Mon cœur dans ſa recherche exempt d'ambition,
Se ſent pour elle épris d'une autre paſſion ;
Je l'adore ; & pourtant certain bruit me révele
Que quelqu'autre en ſecret ſoûpire ici pour elle ;
Toutesfois je veux bien encore l'ignorer,
Et puiſqu'il faut partir, je vais m'y préparer.

SCENE V.

THALMIS.

OH ! Ciel j'ai de mes feux dévoilé le miſtére ;
Tout parle quand on aime, envain j'ai cru me taire ;
Je n'ai pû dans mon cœur renfermer tant d'amour.

SCENE VI.

ARGAN, THALMIS.

ARGAN.

SEigneur, par un courier arrivé de la Cour
Palmire apprend qu'enfin du Roy de Circaſſie,
Le Ciel depuis ſix jours a terminé la vie ;
Que la douleur qu'il eut de ſon enlevement,
Avança de ſa mort le funeſte moment ;
Qu'on ignore au Conſeil encor ce qui ſe paſſe,
Pour le choix de celui qui doit remplir ſa place ;
Qu'on doit dans ce deſſein aſſembler les Etats,
Que le Roy ſur ce choix, le jour de ſon trépas,

N'avoit point déclaré ſa volonté derniére ;
Mais qu'à l'inſtant fatal qu'il perdit la lumiére,
Il ordonna lui-même en preſence de tous
Que de Palmire enfin Ondate fût l'époux.

THALMIS.

Eh ! n'eſt-ce pas choiſir celui que l'on deſire ?
Qui pourroit diſputer la Couronne à Palmire ?
Pour moi, quoiqu'il en ſoit, je te l'ai dit cent fois ;
Je ſerai toûjours prêt à lui céder mes droits ;
Ne t'en étonne point, Argan, pour ce qu'on aime,
L'on renonce ſans peine à la grandeur ſuprême.
Helas ! à ſon himen, on me fit conſentir,
Il eſt vrai que bien-tôt tu m'en vis répentir :
Eloigné de la Cour, occupé par les armes,
Je n'avois pas alors bien connu tous ſes charmes,
Je la vis au retour des Moldaves défaits ;
Qui ne ſe fût rendu, grands Dieux, à tant d'attraits!
Je l'aimay, je ne pus éviter de me rendre;
J'eus beau me rapeller, pour pouvoir m'en défendre,
La párole du Roy ſur cet engagement,
Et mon devoir fondé ſur mon conſentement :
Devoir, paróle, trône, & ma propre défenſe,
J'immole tout, Argan, même ſans eſpérance ;
Et de ce même amour en ſecret devoré,
Des traits les plus cruels, mon cœur eſt déchiré.

ARGAN. *Pendant ce recit Thalmis réve & n'écoûte point Argan.*

Je vous plains ; mais, Seigneur, du moins laiſſez-moi croire
Que vous ferez céder votre amour à la gloire
Eh ! quels biens ne ſont point, Seigneur, à dédaigner,

Quand pour eux on renonce à l'espoir de regner.

THALMIS.

Crois-tu que si j'osois déclarer ma tendresse,
Argan, j'offenserois cette belle Princesse?

ARGAN.

Songez, Seigneur, songez qu'un trône vous attend,
Daignez vous occuper d'un soin plus important.

THALMIS.

Le Roy son pére est mort, elle vient de l'apprendre:
Que de pleurs, cher Argan, ses beaux yeux vont répandre!
Que je crains sa douleur! O Ciel, allons la voir:
Je veux en m'acquittant de ce triste devoir,
Tâcher de découvrir, si par cette nouvelle,
Il n'est point arrivé de changement en elle,
Lui faire différer son départ de ces lieux
Et reculer du moins un himen odieux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

D'UN pere qui m'aimoit le destin implacable
Vient de joindre à mes maux la perte irréparable,
C'en est fait, & je puis contemplant mon malheur,
Me livrer toute entiére à ma juste douleur.

BARSINE.

Madame, à cette mort si justement pleurée,
Son âge, sa langueur, vous avoient préparée:
Un malheur est moins grand, lorsqu'il est attendu.

PALMIRE.

Tu ne sçais pas encor tout ce que j'ai perdu.

BARSINE.

Vôtre malheur est grand; mais le Roy votre pere,
Madame, a fait pour vous tout ce qu'il a dû faire.
Puisqu'en mourant il a daigné songer à vous;
Et vous donne lui-même Ondate pour époux:
Sa volonté, dit-on, sera bien-tôt suivie.

PALMIRE. *Ces deux vers bas & à part.*

Ah! que n'ai-je avec lui plûtôt perdu la vie!
Où me vont exposer ses ordres souverains?

Barsine ! cet himen est tout ce que je crains.

BARSINE.

Ciel ! que m'aprenez-vous ?

PALMIRE.

Il n'est plus temps de feindre
Jusqu'à ce triste jour, si je sçûs me contraindre,
C'est que je me flattois, que pour me détacher,
Un pere qui m'aimoit, se laisseroit toucher ;
Je croyois que Thalmis, nourri dans l'espérance
D'un trône où l'appelloit le droit de sa naissance,
Ne souffriroit jamais que le don de ma main,
De ses propres Etats lui fermât le chemin ;
Mais puisqu'enfin mon pere a perdu la lumiére,
Qu'il me fait annoncer sa volonté derniére,
Et que Thalmis se tait, j'ai perdu tout espoir ;
J'en mourrai ; mais enfin je suivrai mon devoir.

BARSINE.

Mais, Madame, pourquoi ces mortelles allarmes
Pour un himen qu'on croit pour vous si plein de charmes ?
Ondate est le héros de nôtre Nation,
Vous connoissez mon zele & ma discrétion,
Daignez vous expliquer . . .

PALMIRE.

(*bas & à part.*) Barsine tu te flatte,
Asba, ce fier tyran, est le pere d'Ondate,
Asba, le plus cruel de tous nos ennemis.

BARSINE.

Ah ! Madame, avoüez que le prince Thalmis,
Malgré vous. . . . pardonnez si ma langue indiscrete,

Ose de votre cœur se rendre l'interprete,
Et tâche de surprendre ou de vous arracher
Le secret qu'à ma foi vous prétendez cacher.

PALMIRE.

Eh! quels secours encore espére-tu me rendre?
Quand j'aimerois Thalmis, Barsine, dois-je attendre,
Qu'en ma faveur le sort puisse si-tôt changer,
Et d'une foi promise aille me dégager?
Ce n'est pas que je cherche à t'en faire un mystére,
Puisque tu l'as connu, je ne sçaurois le taire.
Oui, le jour qu'à mes yeux en triomphe il parut,
Un trouble tout nouveau, Barsine, & qui s'accrut
Par des cris redoublés excités à sa vûë,
S'éleva tout d'un coup dans mon ame éperduë;
Il étoit entouré d'armes & d'étendarts;
Il me vit, je ne pus soûtenir ses regards;
Il avoit de son sang scellé notre victoire,
Le Palais de mon pere étoit plein de sa gloire,
Tout parloit en faveur de ce jeune héros,
Enfin tout conspiroit à troubler mon repos.
J'ignore toutefois dans mon ame interdite,
Quel nom on doit donner au trouble qui m'agite.
Je ne sçai si l'amour se fait sentir ainsi,
Et si j'aime en effet; je ne sçai même aussi,
Barsine, si Thalmis, qui de mon Himenée,
S'empresse à retarder la fatale journée,
Et qui paroît plongé dans un secret ennui,
Ne ressent point pour moi, ce que je sens pour lui;
Sa bouche encor du moins n'a pas osé le dire,

Mais je sçai que jamais on ne verra Palmire,
(Quoiqu'en veüille la gloire ordonner autrement)
En faveur de Thalmis balancer un moment.

SCENE II.

THALMIS, PALMIRE, BARSINE.

THALMIS.

MAdame, j'ose entrer malgré votre défense,
Mais vous pardonnerez ma désobéïssance,
Je m'en flatte du moins, quand vous sçaurez qu'en moi,
Nos Etats assemblés ont reconnu leur Roi,
Par un Ambassadeur, l'on vient de me l'apprendre.

PALMIRE.

A ce trône, Seigneur, vous deviez vous attendre,
Nos Etats ont suivi la Coûtume & les Loix,
Ils ne pouvoient jamais faire un plus digne choix.

THALMIS.

Sur ce trône avec moi, souffrez que je le dise
Avec quel doux transport je vous verrois assise ?
Pour y monter, Madame, on vient me demander ;
Et je sçaurai de vous, si je dois l'accorder.
L'on prétend, pour payer les services d'Ondate,
Lui céder les pays arrosés par l'Euphrate,
Dont il puisse à son gré composer des Etats,
Pourvû qu'à votre main il ne prétende pas :
Sur le seul fondement qu'alors de sa naissance
Le Roi n'avoit lui-même aucune connoissance.

Sans

Sans sçavoir que sur lui lorsque son choix tomba,
Il alloit vous donner, Madame, au fils d'Asba,
Fleau de ses sujets, qui dans la Circassie
Mille fois de leur sang a vû sa main rougie.
C'est ce qu'en ce moment Ondate va sçavoir,
Par mon Ambassadeur qui pour moi doit le voir.
Si pourtant vous voulez, Madame, qu'on défére
A ce qu'en expirant, ordonna votre pere,
Si malgré les raisons qu'on va lui déclarer,
Du don de votre main vous voulez l'honorer;
En un mot, si pour lui votre cœur s'intéresse,
Il faut vous obéir. Ouï charmante Princesse,
S'il est assez heureux pour être aimé de vous,
Je le sers contre moi, je le sers contre tous,
Je lui cede le trône, & veux bien le lui rendre,
Pour vous y voir monter, je suis prêt d'en descendre:
Le pouvoir souverain, que j'offre de quitter,
N'est pas ce que mon cœur va le plus regretter!

PALMIRE.

Demeurez sur le Trône, il est votre partage,
Seigneur, de vos ayeuls c'est l'auguste héritage,
Vous devez en joüir, & j'atteste les Dieux
Que tout autre que vous y blesseroit mes yeux.
Je veux bien ajoûter qu'à ce triste himenée
Où, sans me consulter, on m'avoit destinée,
Mon cœur n'avoit jamais consenti qu'à regret:
Je n'ose en découvrir encor tout le secret,
J'avoüerai cependant que ma joye est extrême
De pouvoir à mon gré disposer de moi-même.

Ondate est fils d'Asba, l'objet de tant d'effroi,
Et puisqu'enfin l'on vient de dégager ma foi,
(Je veux bien jusques-là vous ouvrir ma pensée)
De l'offre de mà main je me crois dispensée.

THALMIS.

Madame, je puis donc enfin vous révéler
Un amour, dont jamais je n'eusse osé parler,
Je brûlois en secret de la plus pure flame ;
Que l'amour ait jamais allumé dans une ame,
Et contraint à vos yeux de cacher mon ardeur....

SCENE III.

ARGAN, THALMIS, PALMIRE, BARSINE.

ARGAN.

SEigneur, sans nul égard pour votre Ambassadeur,
On vient de l'arrêter, & chacun court aux armes;
Tout frémit au Palais, la ville est en alarmes,
Ondate a joint l'armée & l'on voit des remparts
Vos Drapeaux déployés flotter de toutes parts;
L'on ignore pour qui les troupes se déclarent,
Mais le desordre y regne, & leurs corps se séparent ;
Seigneur, & sans sçavoir, d'où ce bruit est parti,
Les Tartares, dit-on, embrassent son parti.
Paroissez, il est temps.

THALMIS.

Oui, ce soin me regarde ;

De la Princesse, Argan, va redoubler la garde ;
Et tandis que j'irai me montrer aux soldats,
Observe Asba de près, & ne le quitte pas.

SCENE IV.

THALMIS, PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

Quel attentat, Seigneur ! presque en votre présence.

THALMIS.

Le traître ! il me fera raison de cette offense ;
Et puisque vous daignez m'en donner le pouvoir,
Je rangerai, Madame, Ondate à son devoir.

PALMIRE.

Ah ! Seigneur, vous allez exposer votre vie ;
De Tartares cruels votre armée est remplie,
Et fier de leur secours, Ondate vous attend,
Gardez de négliger cet avis important.

THALMIS.

Madame, encouragé par l'ardeur la plus belle,
Je vais chercher Ondate, & punir ce rebelle.
Défiez-vous d'Asba ; c'est lui seul que je crains,
Mais je viendrai bien-tôt vous tirer de ses mains.



SCENE V.

PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

QUe de troubles divers je sens mon ame atteinte !
Quel mêlange confus & d'espoir & de crainte,
Barsine, quand Thalmis vient de se déclarer,
Et qu'à ce tendre amant je comptois aspirer,
Quand d'un fatal himen je me vois dégagée,
Faut-il que tout-à-coup ma fortune changée
Vienne en mon triste cœur d'abord troubler la paix,
Et me réduire à craindre encor plus que jamais.
Thalmis perdra le jour, je connois les Tartares,
Le fils du fier Asba, chéri de ces barbares,
Et Tartare comme eux, nourri dans leurs forêts,
Les a vû contre nous, prendre ses intérêts,
Contre Thalmis, Barsine, ils ont tourné leurs armes,
Helas! pour lui, pour moi, que de sujets d'alarmes!
Car tu sçais à présent, dans mon cruel ennui,
Tu sçais combien mon cœur s'intéresse pour lui,
Et tout ce que je crains, si le sort m'est contraire,
De l'amour de ce fils, & des fureurs du pere.

BARSINE.

A de plus grands périls, le Ciel vous déroba,
Mais quelqu'un vient, Madame; on ouvre, c'est Asba.

SCENE VI.

ASBA, PALMIRE, BARSINE.

ASBA.

DE votre Ambaſſadeur j'ai puni l'inſolence;
Mais ne regardez point comme une violence,
Madame, un châtiment que ſa témérité,
Que ſon eſprit hautain, n'a que trop mérité;
Il faut qu'à votre main, dit-il, mon fils renonce,
Je l'ai fait arrêter, & c'eſt là ma réponſe.

PALMIRE.

Sur un Ambaſſadeur oſer porter les mains,
Seigneur, c'eſt violer le droit des Souverains.

ASBA.

Mais c'eſt le violer autant qu'il le peut être,
Que de rendre ſi mal les ordres de ſon maitre,
Et vous même, ſuivant les maximes d'Etat,
Etes intéreſſée en un tel attentat:

PALMIRE.

On vous l'a dit, Seigneur, ce n'eſt plus un miſtére,
Ondate eſt votre fils, jamais le Roi mon pere
Ne l'auroit accepté pour être mon époux,
S'il avoit ſçû qu'Ondate étoit ſorti de vous:
De vous, ſon ennemi, l'effroi de ma patrie.

ASBA.

Il eſt vrai, j'ai porté la guerre en Circaſſie,
Mais ſans doute, Madame, on vous a raconté
Par quel indigne affront je m'y vis excité:

Des malheurs qu'elle entraîne on ma rendu coupable,
Madame, jugez en d'un œil plus équitable,
Ne vous prévenez point, & des maux que j'ai faits,
Raprochez de mon fils les éclatans bienfaits,
D'un Prince, qui par tout ſuivi de la victoire,
A couvert vos Etats d'une immortelle gloire.

PALMIRE.

Ondate n'a pas ſeul vaincu nos ennemis,
Et l'on ſçait quelle part y doit avoir Thalmis.

ASBA.

Je vous entends, Madame, & vois ce qui vous flatte,
Thalmis à vos refus a plus de part qu'Ondate:
Je vous dirai pourtant, puiſque vous m'y forcez,
Que vous n'en êtes pas encore où vous penſez;
Que mon fils eſt parti, prêt à tout entreprendre,
Que vous me répondrez du ſang qu'on va répandre;
Et le plus cher pour vous peut-être va couler.

SCENE VII.

UN GARDE, ASBA, PALMIRE, BARSINE.

UN GARDE.

SEigneur.... mais oſerai-je?....

ASBA.

Oſe, tu peux parler.

LE GARDE *présente une lettre à Asba.*

ASBA *lit.*

Tout répond à mes vœux ; je n'ai fait que paroître,
Aussi-tôt & chefs & soldats
Se sont portés en foule au-devant de mes pas,
Et tous ont reconnu leur maître :
Les seuls Circassiens contre moi déclarés
Se sont de mon parti lâchement séparés ;
Mais je les ai tous mis en fuite,
Idal acheve leur poursuite ;
Et tandis qu'il défait ce reste d'ennemis,
Faites tout, pour garder la Princesse, & Thalmis.

PALMIRE (*à part*)

Juste Ciel !

ASBA (*à part.*)

Et Thalmis .... (*haut à Palmire.*)
Le Ciel favorise,
Vous le voyez, Madame, une juste entreprise ;
Mais vous ne devez pas redouter un vainqueur,
Qui près de vous soûmis n'en veut qu'à votre cœur.
A mon fils triomphant il faut que je me montre,
Sui-moi ; viens, il est temps, allons à sa rencontre.
Pour le revoir, Madame, ici d'un œil plus doux,
Daignez considérer qu'il combattoit pour vous.

SCENE VIII.

PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

POur moi, cruel; pour moi, Thalmis peut-être
expire?
Que vas-tu devenir malheureuſe Palmire?
Voilà donc le ſuccès de tes juſtes deſſeins,
Cher Prince, & c'eſt ainſi que les droits les plus
ſaints.....

BARSINE.

Il n'eſt pas temps encor de répandre des larmes,
Madame, on peut douter du ſuccès de leurs armes.
Thalmis n'avoit pû joindre encore ſes ſoldats,
Et n'a pû ſe trouver dans ces premiers combats.
peut-être apprendrons-nous que le Ciel favorable...

PALMIRE.

Conçois-tu bien l'état de mon ſort déplorable?
Ah! tout ce que je vois dans ce triſte ſéjour,
Me prédit que Thalmis y va perdre le jour:
Tout m'alarme pour lui, Princeſſe infortunée,
Dans quel affreux climat les Dieux m'ont amenée!
En arrivant ici, tu l'as vû comme moi,
L'air, la terre, la mer, tout inſpiroit l'effroi;
L'horreur regne par tout, les forêts & les plaines,
De paſſants égorgés, de cadavres ſont pleines,
L'on n'entend dans les bois que des gémiſſemens,
L'herbe y croît à regret parmi les oſſemens,

Et

Et tout ce que l'on voit dans ce desert sauvage,
Est du cruel Asba le détestable ouvrage.
Mais Argan vient.

SCENE IX.

ARGAN, PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

Eh bien ! confirme-t-on ce bruit
Que nos gens sont défaits, & qu'Idal les poursuit ?

ARGAN.

Le seul Osmar, Madame, est venu de l'armée ;
A la nouvelle ici que ses soins ont semée,
Je ne vois succéder que des bruits peu certains,
Du moins j'ose assurer, qu'on est encore aux mains.
Déjà près de Thalmis, j'aurois couru me rendre,
Sans l'ordre qui m'arrête ici pour vous défendre.

PALMIRE.

L'on est encore aux mains ? ah ! courez à Thalmis,
Soûtenez ses efforts par vos vaillans amis,
Ne craignez rien pour moi, courez en diligence,
Mes gardes suffiront ici pour ma défense.

ARGAN.

Moi vous laisser, Madame, au moment que le Roi
De vos jours précieux se repose sur moi.

PALMIRE.

Je me charge de tout, que rien ne vous étonne,
Allez joindre Thalmis, c'est moi qui vous l'ordonne.

ARGAN.

Sans m'éloigner de vous, je vais m'en informer.

PALMIRE.

Tant de retardement à droit de m'alarmer:

(*Il ſort.*)

Partez: jour plein d'horreur! ô jour pour moi funeſte!
Allons, Barſine, allons en attendre le reſte.
Mais ſi j'apprends ſa mort dans ce cruel moment,
C'en eſt fait, je ſuivrai mon pere & mon amant.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ONDATE.

LA fortune pour moi s'est enfin déclarée.
Des troupes de Thalmis, la perte est assûrée;
Mais Dieux! à quoi me sert sa défaite en ce jour,
S'il triomphe de moi du côté de l'amour?
Si ma triste victoire & mes cruelles armes,
Aux yeux de la Princesse ont arraché des larmes?
Et si mon cœur qui vient de braver les hazards,
Ne sçauroit sans trembler, soûtenir ses regards;
Tout vainqueur que je suis, je crains d'avoir encore
Excité le couroux de celle que j'adore;
Peut-être qu'elle-même en cet instant fatal
Honore de ses pleures mon trop heureux Rival,
Et peut-être avec lui médite sa retraite.
Mais sçachons de quel œil elle a vû sa défaite,
Et, tandis que mon pere observe des remparts
Les bataillons rompus fuyants de toutes parts,
Pour apprendre mon sort, allons voir la Princesse.



SCENE II.

BARSINE, ONDATE.

BARSINE.

AH, Seigneur ! demeurez ; vous ſçavez que ſans
ceſſe,
Pour la mort de ſon pere, on voit couler ſes pleurs ;
Votre vûë à préſent aigriroit ſes malheurs,
Dans ſon appartement elle s'eſt renfermée.

ONDATE.

Sa haine pour moi ſeul eſt aſſez confirmée,
Ses mépris, cet ordre, me font appercevoir
Que ce n'eſt que moi ſeul qu'elle ne veut point voir,
Juſques là ſes rigueurs retombent ſur Ondate.
Barſine ! eh bien je veux ſans égard pour l'ingrate,
Et malgré tout l'amour, dont je me ſens épris,
Me montrer à ſes yeux, & braver ſes mépris ;
Je veux même, je veux pour punir la cruelle
Me ſervir du pouvoir qu'on ma donné ſur elle ;
Et puiſqu'elle s'obſtine à me vouloir trahir,
A ſon pere, à ſon Roi, la forcer d'obéïr ;
Et ne conſultant plus que ma jalouſe rage,
Immoler à ſes yeux le rival qui m'outrage ;
C'eſt ce que de ce pas, je vais lui déclarer.

BARSINE.

Ah, Seigneur ! arrêtez, je vais l'y préparer.
Ou du moins pour la voir, attendez qu'elle ſorte.

SCENE III.

ASBA, ONDATE.

ASBA.

AInsi donc de Palmire, on t'interdit la porte,
Elle ne veut point voir mon fils & son amant.

ONDATE.

Seigneur, j'allois entrer dans son appartement,
Malgré le trouble affreux, dont son ame est émuë;
Je vous ai vû paroître, & votre chere vûë
Arrête ici mes pas. . . .

ASBA.

L'ingrate! de quel front
Ose-t-elle te faire un si mortel affront?
Plus de ménagemens, il y va de ta gloire;
Ses mépris impunis soüilleroient ta victoire;
Quoi? pense-t-elle encore à d'autres intérêts?
J'ai vû fuir ses soldats au fond de nos forêts.
Je les ai vûs tremblants jusques dans leur retraite,
Tu devois achever toi-même leur défaite;
Sur tout pour l'immoler, cherchant par tout Thalmis,
Te défaire en lui seul de tous tes ennemis.

ONDATE.

Je l'avoüerai, Seigneur, il convenoit sans doute
De pousser l'ennemi jusques dans sa déroute,
Et sans m'en reposer sur la valeur d'Idal,
Aller chercher par tout ce dangereux Rival;

Mais féduit par l'amour, j'oferai vous le dire,
J'ai crû trouver ici Thalmis avec Palmire,
Et la crainte de perdre un bien fi précieux,
Ma, pour le conferver, fait voler en ces lieux.
Cependant la nouvelle en eft ici femée,
Vous l'avez fçû, Seigneur, quand j'ai quitté l'armée;
Pour chercher mon Rival, le Tartare vainqueur,
Avoit déjà par tout répandu la terreur.
Les ennemis en fuite affûroient la victoire,
Et ne laiffoient plus rien à faire pour ma gloire.

ASBA.

He bien je t'en croirai; mais afin que Thalmis
Ne te contefte plus ce que l'on t'a promis,
Afin que deformais l'injufte Circaffie
Ne puiffe mettre obftacle au bonheur de ta vie,
Et que Palmire enfin pour te manquer de foi
Ne te reproche plus un pere tel que moi,
Epoufe-la, mon fils, & dès cette journée,
Acheve dans Azac cet augufte himenée.
Profite du combat, que tu viens de gagner,
Et fonge que fa main te doit faire régner:
En vain en violant la foi d'une promeffe
Ton Rival orgueilleux afpire à la Princeffe;
En vain il s'applaudit du vain titre de Roi.
Epoufe-la, te dis-je, & le trône eft à toi;
Je veux à cet himen la difpofer moi-même.
Je la vois; pour Thalmis fa frayeur eft extrême.
Et c'eft ce qui vers moi la fait ici venir.
Laiffez-moi; fans témoins je veux l'entretenir.

SCENE IV.

PALMIRE, BARSINE, ASBA.

PALMIRE.

NOn, il n'eſt rien d'égal à mon inquiétude,
Viens, il peut me tirer de mon incertitude.
Il eſt donc vrai, Seigneur, qu'Ondate eſt de retour?

ASBA.

Ouï, Madame, & pour vous toûjours brûlant d'amour,
Heureux, ſi vous daignez, approuvant ſa victoire,
Permettre qu'à vos pieds, il dépoſe ſa gloire.

PALMIRE.

Eh! le puis-je, Seigneur, lorſqu'elle vient m'offrir,
Nos peuples expirans, leur Roi prêt à périr?
Mais dans cette ſanglante & funeſte journée,
A-t-on ſçû de Thalmis quelle eſt la deſtinée?
Et le ciel à ſes Droits ôte-t-il tout appui?

ASBA.

Pourquoi, Madame, encor s'intéreſſer pour lui?
Car enfin, il eſt temps d'avoir d'autres penſées,
Il eſt temps de répondre aux ardeurs empreſſées,
D'un Prince, qui charmé de ſe voir votre époux,
Pour prix de ſes travaux n'a demandé que vous,
A qui la Circaſſie, à qui la foi jurée,
Et d'un pére mourant la volonté ſacrée,
Ont uni votre ſort, & dont enfin le cœur

Ne va vous être offert que des mains du vainqueur.

PALMIRE.

A quel dessein, Seigneur, vous le faire redire?
Vous ne sçavez que trop que je n'y puis souscrire?
Mais quand je serois libre, & que malgré nos loix
Je voudrois l'accepter, puis-je faire aucun choix,
Tandis que dans le deüil, qui me remplit d'alarmes,
Je ne dois m'occuper qu'à répandre des larmes.

ASBA.

Quoi, Madame, est-ce ainsi, qu'au mépris de ses feux,
Parce qu'il est mon fils, vous rejettez ses vœux?
Est-ce ainsi qu'oubliant l'éclat de ses services,
De vos peuples ingrats vous suivez les caprices?
Ils refusent mon fils; & pour vous dégager,
C'est moi que l'on insulte & qu'on ose outrager?
Eh bien! c'est donc à moi que ce refus offense,
A prévenir l'affront qu'on fait à sa naissance.
C'est à moi, que l'on haït, de vous faire obéir,
Aux ordres souverains que vous osez trahir.
Votre pére à mon fils vous avoit destinée,
Vous tiendrez malgré vous la parole donnée;
Et puisqu'en expirant, ce sage & juste Roi,
Vous a fait ordonner de dégager sa foi,
Je veux que sans délai, malgré votre caprice,
Avec lui dans Azac, votre Himen s'accomplisse.
Je vous laisse y penser aujourd'hui; mais demain,
Madame, attendez-vous à lui donner la main.

PALMIRE.

O Ciel! toute justice est-elle ici bannie,

Et peut-on auſſi loin pouſſer la tirannie ?
Et dans quel temps encor ! lorſque de juſtes pleurs
Devroient faire du moins reſpecter mes malheurs,
On oſe, ſans égard pour ce que je ſuis née,
Dans ce lugubre état me parler d'Himenée ;
Que dis-je ? L'on en veut allumer le flambeau,
Quand mon pére deſcend dans la nuit du tombeau.
Après l'évenement que l'on vient de t'apprendre,
Tu crois, tiran, tu crois pouvoir tout entreprendre ;
Mais ſçache que je ſuis maîtreſſe de mon ſort ;
Que plûtôt que ton fils je choiſirai la mort :
Tes fureurs m'ont appris à mépriſer la vie ;
Je ſuivrai malgré toi les loix de ma patrie ;
Nos Etats aſſemblés ont dégagé ma foi,
Et je ne crains plus rien de ton fils ni de toi.

ASBA.

Si je n'avois égard à l'indigne foibleſſe,
Que mon fils a pour vous, orgueilleuſe Princeſſe,
Vous ſçauriez tout à l'heure, & ſans ſortir d'ici,
Ce qu'on riſque avec moi, d'oſer parler ainſi.
Cependant je vois bien ce qu'il faut que je penſe
D'un refus qui vous porte à tant de violence ;
Vos injures, vos cris, & votre deſeſpoir,
Vos mépris outrageans me le font aſſez voir,
Vous m'alléguez vos loix, le deüil de votre pére :
Vains prétextes ! Thalmis, perfide, a ſçû vous plaire,
Mais vous pourriez pouſſer des ſoûpirs ſuperflus,
Peut-être riſquez-vous de ne le revoir plus,
Et j'attens que bien-tôt par un conſeil plus ſage,
Vous ne nous tiendrez plus ce ſuperbe langage.
Mais je revois Idal.

SCENE V.

ASBA, PALMIRE, BARSINE, IDAL.

IDAL.

SEigneur, ſongez à vous.

ASBA.

Eh quoi ! déjà le ſort....

IDAL.

Tout fuyoit devant nous :
Et les Circaſſiens ſans preſque ſe défendre,
Aux Tartares vainqueurs étoient prêts de ſe rendre.
Dans ce fatal inſtant Thalmis eſt ſurvenu,
Ses troupes qui fuyoient à peine l'ont connu,
Que prenant à ſa vûë une nouvelle audace,
Preſque dans un moment, tout à changé de face ;
Les ſoldats diſperſés, ralliés par Thalmis,
Banniſſants toute crainte, en bon ordre remis,
Et faiſants des efforts qu'on auroit peine à croire,
Sont venus de nos mains arracher la victoire ;
Leurs bataillons ſerrés attaquent par les flancs,
Ceux, qui pour les pourſuivre avoient rompu leurs rangs :
De leurs foudres d'airain les vallons retentiſſent ;
Tout s'épouvante, on fuit ; les plus hardis pâliſſent,

Le Ciel eſt enflammé d'un million d'éclairs ;
Une grêle de plomb vole & perce les airs ;
Le ſang coule à grands flots ; nos troupes enfoncées,
Sur le champ de bataille, à mes yeux terraſſées,
Laiſſent aux ennemis après de vains efforts,
Notre camp tout couvert de mourants & de morts.

ASBA.

Et mon fils ?

IDAL.

Vainement il a mis en uſage,
Seigneur, tout ce que peut tenter un grand courage ;
Lorſqu'il nous a réjoint, les Tartares épars
Avoient abandonné déjà leurs étendarts.
En vain pour conjurer cette horrible tempête,
Voulant vaincre, ou périr, il s'eſt mis à leur tête.
En vain il a chargé l'ennemi par trois fois,
Thalmis victorieux l'a pouſſé hors des bois :
Il a voulu, Seigneur, par d'autres avenuës,
Ramener au combat ſes troupes éperduës ;
Mais voyant le carnage & l'effroi des ſoldats,
Du côté de la ville il a tourné ſes pas.

ASBA.

Ne deſeſpérons point encore, Idal ; ſans doute
Mon fils s'eſt vû forcé de prendre une autre route.

IDAL.

J'ignore ſon deſtin ; de mille coups percé,
Mon cheval, dans la foule en tombant m'a laiſſé,
Je le ſuivois des yeux ; mais l'épaiſſe pouſſiére
Du jour prêt à finir me cachant la lumiére,
M'a dérobé ſes pas ; envain l'ayant cherché,

De nos remparts, Seigneur, je me ſuis rapproché.
Cependant le vainqueur avance vers nos portes,
L'on entend de nos mûrs les cris de ſes Cohortes,
Le fer étincellant frappe déjà nos yeux,
Et la nuit & l'horreur vont s'emparer des cieux.

ASBA.

O malheur !

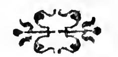
PALMIRE.

C'eſt ainſi que le Ciel équitable
Protége l'innocent & punit le coupable ;
Mais je connois Thalmis ; malgré ce grand ſuccès,
Sa clémence vers lui vous ouvre tout accès.

(*elle ſort.*)

ASBA.

Vous triomphez, cruelle, & le malheur d'Ondate
Vous redonne un eſpoir, dont votre cœur ſe flatte,
Votre vainqueur approche, & penſe m'accabler,
Mais je ſçais le moyen de le faire trembler.
Ouï, je ſçaurai peut-être au milieu de ſa gloire,
Lui faire déteſter ſon injuſte victoire ;
Et l'on verra dans peu que malgré mes malheurs,
Je ne ſerai pas ſeul à répandre des pleurs.



SCENE VI.

ASBA, IDAL.

ASBA.

AH Dieux ! ainſi toûjours votre haine implacable,
Pourſuit donc ſans relâche un Prince miſérable,
Qu'eſt devenu mon fils ? ô pere infortuné !
Ce fils me fut ravi dans l'inſtant qu'il fut né,
Parmi mes ennemis il a paſſé ſa vie ;
Et quand on me le rend, la fortune ennemie,
Pour le perdre à mes yeux auſſi-tôt le pourſuit,
Et fait tomber ſur lui le malheur qui me ſuit ;
Deſtin cruel !

IDAL.

Seigneur, Thalmis vient, le temps preſſe ;
Ne vaudroit-il pas mieux lui rendre la Princeſſe,
Pour s'oppoſer aux coups qu'il eſt prêt à porter ?
Azac, la triſte Azac ne peut lui réſiſter.
Nos remparts ſont raſés : il n'eſt plus d'eſpérance;
Suite d'un ſiége affreux, la ville eſt ſans défenſe,
Il eſt vainqueur ; s'il entre, il ne ſera plus temps,
Tout fléchira ſous lui.

ASBA.

Qu'il entre, je l'attens.
Il ne ſçait pas encor tout ce qu'Asba peut faire,
Il a vaincu le fils, il connoîtra le pere :

Vous voulez m'exciter à de nouveaux forfaits ;
Eh bien ! injuftes Dieux, vous ferez fatisfaits.
Et toi qui te promets de voir d'un œil tranquille
Ce vainqueur orgueilleux, maître de cette ville,
Malgré moi, de mes mains, te venir arracher,
En vain à ma fureur tu prétens te cacher.
Ouï, ç'en eft fait, je veux me faifir de Palmire,
Au-devant de Thalmis, toi, cours, & va lui dire
Que pour rompre le cours de fes vaftes projets,
Asba, le fier Asba l'attend dans fon palais.
Puifqu'on pourfuit mon fils, qu'il fonge à la conduite
De ceux qui font chargés du foin de fa pourfuite ;
Que fi de ce péril, je ne le vois fortir,
En mes mains j'ai de quoi le faire repentir ;
Enfin que le falut d'Ondate l'intéreffe,
Et qu'il doit aujourd'hui trembler pour la Princeffe.

Fin du troifiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ASBA, OSMAR.

ASBA.

QUoi dans ta course, Osmar, tu n'as donc rien appris ;
Et je ne puis sçavoir le destin de mon fils ?

OSMAR.

Je n'ai trouvé par tout que des objets funestes,
Des Tartares défaits les pitoyables restes,
Ou blessés, ou mourants ; les uns m'ont assuré,
Que dans le fond des bois il s'étoit retiré ;
D'autres, (mais la nouvelle est encore incertaine)
M'ont dit qu'enveloppé du côté de la plaine,
Après un rude choc, abandonné des siens
Il avoit été pris par les Circassiens.

ASBA.

Les traîtres ! jusques-là pousser leur perfidie,
Le poursuivre, & sur lui porter leurs mains hardies ;
Sur lui, qui tant de fois pour sauver leurs Etats,
A prodigué pour eux son sang dans les combats !

OSMAR.

C'est un bruit que répand, Seigneur, la Renommée,
Mais dont la vérité n'est pas bien confirmée.

ASBA.

Elle eſt certaine, Oſmar, Ondate m'eſt connu;
Il eſt ou pris, ou mort, puiſqu'il n'eſt pas venu;
Je ne me flatte point d'une vaine eſpérance,
Et je dois ſeulement ſonger à ſa vengeance.

SCENE II.

UN GARDE, ASBA, OSMAR.

LE GARDE.

SEigneur, Argan qui vient du camp des ennemis,
Demande à vous parler de la part de Thalmis.

ASBA.

Qu'il entre.

SCENE III.

ARGAN, ASBA, OSMAR.

ASBA.

QUe veut-on?

ARGAN.

Seigneur, le Roi mon maître
Qui vient de vaincre Ondate, & qui pourroit peut-être
Dans ce Palais ouvert entrer victorieux,
A voulu toutefois épargner à vos yeux,

Dans

Dans l'horreur de la nuit le trouble & les alarmes,
Que causeroit ici la terreur de ses armes ;
Et je viens de sa part, Seigneur, vous avertir,
Que du pied de vos murs il est prêt de partir ;
Qu'il sort de vos Etats, sans entrer dans la ville
Où sans y rien prétendre il vous laisse tranquille,
Pourvû que du bienfait mesurant la grandeur,
Vous lui rendiez Palmire & son Ambassadeur.

ASBA.

Va-t'en dire à ton Roi, que malgré la victoire,
Dont au destin aveugle il doit toute la gloire,
Je ne puis, ni ne veux répondre à ses souhaits.
Dis-lui, que je suis maître encor de ce Palais;
Que ceux qu'il me demande y sont en ma puissance;
Que pour les enlever de force, s'il avance ....
Tu m'entens, quelque soit l'état où je me voi,
Il a peut-être encore à craindre plus que moi.

ARGAN.

Il sçait votre pouvoir, mais, Seigneur, il se flatte.....

ASBA.

Va, je n'écoute rien, si je ne vois Ondate.

ARGAN.

Dans votre camp, Seigneur, le bruit est répandu,
Qu'on devoit l'amener & qu'il s'étoit rendu.

ASBA.

Eh bien, va retrouver Thalmis; tu peux lui dire
Qu'il me rende mon fils, s'il veut revoir Palmire.

ARGAN.

Je tremble des périls, où je vous vois courir.

ASBA.

Va, dis-je, je ſçaurai me venger, ou périr;
Retire-toi.

SCENE IV.

ASBA, OSMAR.

ASBA.

Tu vois le péril qui s'apprête;
Et quel orage, Oſmar, va fondre ſur ma tête,
Juſques dans ce Palais fais marcher ſur tes pas,
Ce que tes ſoins pourront raſſembler de ſoldats.
Rends-toi ſans différer maître des avenuës,
J'ai dans Azac encor des troupes répanduës,
Qu'elles viennent ici planter leurs étendarts;
Fais leur abandonner les murs & les remparts.
A l'inſolent vainqueur laiſſons la ville en proye;
Qu'au gré de ſes deſirs ſa fureur s'y déploye;
Que tout périſſe ailleurs, pourvû qu'en ſûreté,
Je puiſſe exécuter ce que j'ai projeté.
Vas, ſans perdre un moment, cours Oſmar, le temps preſſe;
Moi, je vais m'aſſûrer ici de la Princeſſe,
C'eſt un coup, cher Oſmar, où moi ſeul je ſuffis;
Elle me répondra du deſtin de mon fils.
Si le retour d'Idal dans mes craintes mortelles,
Ne m'apporte de lui de meilleures nouvelles.
Mais je le vois.

SCENE V.

IDAL, ASBA.

IDAL.

SEigneur, tout eſt perdu;
Au camp des ennemis, Ondate eſt attendu,
Il eſt pris; à ſa perte on eſt prêt à ſouſcrire,
Dans les mains de Thalmis, ou remettez Palmire,
Ou pour les jours d'un fils tout eſt à redouter.

ASBA.

Enfin Ondate eſt pris, je n'en puis plus douter,
Ne verrai-je jamais ta fureur aſſouvie;
Et ſeras-tu toûjours acharné ſur ma vie;
Deſtin cruel? mon fils éprouvant ton couroux,
C'eſt moi que tu pourſuis, je reconnois tes coups.
Ouï, ouï fils malheureux d'un plus malheureux pere,
N'accuſe que moi ſeul ſi le Ciel t'eſt contraire.
Loin de mes triſtes yeux, & loin de mes Etats,
La victoire toûjours avoit ſuivi tes pas,
L'inſtant où je te vois, l'inſtant où je t'embraſſe
Eſt pour nous un ſignal d'horreur & de diſgrace;
Mais, Idal, chez Palmire, il nous faut pénétrer,
Par des chemins ſecrets nous y pourrons entrer.
Allons nous ſaiſir d'elle.

IDAL.

Une troupe s'avance,

Et vient à la faveur de l'ombre du ſilence.
C'eſt le Prince Thalmis, Seigneur, je l'apperçois,
Il s'approche de nous. Où courez-vous?

ASBA.

Suis-moi.

SCENE VI.

THALMIS, ARGAN, GARDES *avec des flambeaux.*

THALMIS.

QUe ma garde s'avance & m'attende à la porte.
Vous, Argan, demeurez, attendez que je ſorte,
Afin que s'il le faut, par ceux que j'ai poſtés,
Mes ordres dans le camp auſſi-tôt ſoient portés.
Ondate n'eſt pas loin, je ſçais qu'on me l'amene,
Je viens d'en recevoir la nouvelle certaine;
Peut-être en le voyant ſon pere ſe rendra;
Qu'on le conduiſe ici d'abord qu'il paroîtra.
O Ciel! guide mes pas: tu ſçais à quoi j'aſpire,
Il faut périr, Argan, ou délivrer Palmire,
Tandis que mes ſoldats forcent l'autre côté;
L'on peut par cette cour entrer en ſûreté.

SCENE VII.

ASBA, IDAL, PALMIRE, THALMIS, GARDES.

ASBA.

ARrête ici, Thalmis, & retiens tes cohortes ;
On dit que tes ſoldats veulent forcer les portes,
Mais avant qu'on ait pû percer juſqu'en ces lieux,
Regarde quel objet je preſente à tes yeux,
Si tu veux la ſauver, commande qu'on s'arrête ;
Ou je vais à tes pieds faire voler ſa tête.
Commande, ou ſur le champ. . . . .

THALMIS.

Ah, Seigneur, arrêtez ?

ASBA.

Ordonne ; ou tu vas voir ces lieux enſanglantés,
Profite du moment que ma bonté te laiſſe.



SCENE VIII.

ONDATE, GARDES, ASBA, PALMIRE, THALMIS, ARGAN, IDAL.

THALMIS.

TOn fils me répondra des jours de la Princeſſe ;
Il eſt en mon pouvoir.

ASBA.

Ciel Qu'eſt-ce que je voi !

THALMIS.

Sa vie eſt en mes mains, elle dépend de toi.

ARGAN.

Princes, que faites-vous, & quel ſort eſt le vôtre ?
De vos cruels deſſeins revenez l'un & l'autre,
Faites finir l'horreur qui regne en ce Palais,
Prenez trois jours de tréve en attendant la paix,
Que ſans rien entreprendre au camp, ni dans la ville,
De l'une & l'autre part tout demeure tranquille.

ONDATE.

N'acceptez point la paix que l'on veut vous offrir,
Seigneur, gardez Palmire & laiſſez moi périr ;
Tout eſt perdu pour moi, ſi je perds ce que j'aime.

ASBA (*à Ondate.*)

Non, je veux te ſauver, mon fils, malgré toi-même ;
(*à Thalmis.*)
Je conſens à la tréve, & Palmire eſt à vous.

THALMIS (*à Ondate.*)

Vous ne pouviez, Seigneur, me rendre un bien plus
doux.....
(*Argan fait ſigne aux Gardes de ſe retirer.*)
Prince, quelque plaiſir que donne une victoire,
Ce n'eſt point ſans regret, & vous pouvez m'en
croire,
Que contre vous aux mains pour la premiére fois,
Je me ſuis vû forcé de défendre mes droits,
Sans doute la fortune a ſervi mon audace;
Autant qu'il eſt en moi je plains votre diſgrace.
D'un reproche ſecret mon cœur eſt combattu,
Seigneur, & contre moi ſouleve ma vertu.
Je ne puis oublier qu'au ſortir de l'enfance,
De la guerre ſous vous j'ai fait l'expérience;
Je ne puis oublier, que dans les champs de Mars,
Vous m'aprites à vaincre, à braver le hazards,
A marcher ſur les pas des heros de ma race;
Enfin à mériter d'en occuper la place.
Je ſçai que vous avez étendu mes Etats,
Et que toute leur gloire eſt dûë à votre bras.
Prince trop généreux, reprenez, je vous prie,
Ce fer à qui je dois tout l'éclat de ma vie,
Par qui tant de pouvoir en mes mains fut remis;
Et, s'il ſe peut encor, Seigneur, ſoyons amis.

ASBA (*à Ondate & à Thalmis.*)

Que vos derniers malheurs, s'il ſe peut, nous uniſ-
ſent.
Qu'avec plaiſir je vois que vos haines finiſſent!
Que Palmire aujourd'hui calme vos différends;

Au gré de vos souhaits, Seigneur, je vous la rends,
Daignez me pardonner ce que pour me défendre,
Un affreux desespoir me faisoit entreprendre ;
Je viens de commander, comme on l'a souhaité,
Que votre Ambassadeur soit mis en liberté ;
Pour me parler peut-être avec trop de licence,
Il s'étoit attiré lui-même cette offense.

) *à Palmire.*)

Oubliez mes fureurs, Madame, & desormais,
Scellez une union qui ne cesse jamais.

PALMIRE.

Je ne me souviens plus que l'on m'ait outragée ;
Par votre repentir je suis assez vengée ;
Mais si la paix, Seigneur, vous plaît autant qu'à nous,
Ecoutez des conseils plus justes & plus doux.
Souffrez sans passion, ce que les loix demandent,
Voyez ce que de vous tous vos peuples attendent,
Et pour les contenter, faites un noble effort ;
C'est à l'équité seule à regler cet accord.

THALMIS.

Prince, ne craignez point, que fier de l'avantage,
D'avoir entre mes mains un si précieux gage,
De ce que l'on vous doit osant la détourner,
Sur le choix d'un époux je veüille la gêner :
Oüi, de quelque côté que panche sa tendresse,
Il faut que de son sort elle soit la maîtresse,
Qu'elle regle le nôtre ; & l'honneur de son choix
Doit devenir pour nous la plus sainte des loix :
Mais aussi consentez (on le doit quand on aime)

Qu'elle

Qu'elle puiſſe à ſon gré diſpoſer d'elle même,
Et ſans vous prévaloir de ſes engagemens,
Près d'elle n'employez que vos empreſſemens ;
Afin que ſans éclat notre union s'acheve,
Vas faire publier, Argan, trois jours de tréve,
Enſuite pour régler ce que nous réſoudrons;
Prince, quand vous voudrez, nous nous aſſemble-
rons.

SCENE IX.

ASBA, ONDATE.

ONDATE.

SEigneur, puiſque Thalmis, ſans tirer avantage,
Du ſuccès du combat, & du ſort qui m'outrage,
Laiſſe libres ma flamme & mes vœux les plus doux,
Et ſemble juſques là de ſa gloire jaloux ;
Vous le voyez du moins ; c'eſt avec apparence
Que nous pouvons encore former quelque eſpérance,
Lui-même à cet égard vous l'avez entendu....

ASBA.

Crédule ! tu crois donc, que je me ſois rendu ?
Apprens que je feignois ; que je veux encor feindre,
L'engager plus avant, & lui paroître craindre ;
Le laiſſer s'applaudir de ce qu'il ſe promet,
Et rendre grace aux Dieux des droits qu'il me remet:
Car enfin, ne crois point (quoiqu'il vienne de dire)
Qu'il puiſſe ſe réſoudre à te céder Palmire,
A ranger cet objet lui-même ſous ta loi,

Encore moins le trône ; il eſt amant & Roi ;
Mais il faut que l'effet paſſe encor ſa promeſſe ;
Qu'il remette en tes mains le ſceptre & la Princeſſe.
A ces conditions s'il n'accepte la paix,
Tu peus m'en croire, Ondate, il ne l'aura jamais.

ONDATE.

Mais ſi nous refuſons, Seigneur, la paix offerte,
Sommes nous en état d'agir à force ouverte ?
Dans les aſſauts du ſiége, ou bien dans nos combats,
Thalmis a vû périr preſque tous nos ſoldats,
Et l'on voit de leur ſang la terre encor trempée ;
Que lui peut-il reſter à craindre ?

ASBA.

Mon épée.
Moi-même dans ſon ſein je prétens la plonger.

ONDATE.

Dieux !

ASBA.

Quoique la vertu te faſſe enviſager,
Songe pour détourner l'état le plus funeſte,
Que de tous les moyens c'eſt le ſeul qui nous reſte ;
As-tu quelque pitié d'un rival odieux ?
Attens-tu de le voir triompher à tes yeux ?
Ou crois-tu que je tente un deſſein inutile ?
Lui mort, tout fléchira, tout nous devient facile ;
Et tu verras les Dieux, ſans penſer ſi j'ai tort,
Prendre ſans balancer le parti le plus fort.
Enfin quand je devrois en être la victime,
Heureux ou malheureux, je prens ſur moi le crime.

ONDATE.

Vous la victime, ô Ciel !

ASBA.

J'y ſuis tout préparé.

ONDATE.

Seigneur, rien n'eſt encore pour moi deſeſpéré :
Attendons à demain, & ſi la Circaſſie,
Oubliant des travaux qui l'ont ſi bien ſervie,
Oſe me refuſer ce que l'on m'a promis,
J'entre dans vos projets, & malheur à Thalmis.

ASBA.

Tu le veux, attendons ; mais à ne te rien feindre
Au parti que tu prens je vois beaucoup à craindre ;
J'y conſens à regret, & ſans plus différer
Pour s'aſſembler demain, je vais tout préparer.

SCENE X.

ONDATE.

O Trop heureux Thalmis ! ta victoire eſt parfaite.
Je m'oppoſe à ta mort, qu'en ſecret je ſouhaite;
Un reſte de vertu combat encor pour toi,
Mais je ſens qu'à ta perte excité malgré moi,
Si demain je n'obtiens enfin ce que j'eſpére,
Je vais m'abandonner aux fureurs de mon pere.



SCENE XI.

IDAL, ONDATE.

IDAL.

L'On vient de m'avertir, Seigneur, que cette nuit
Palmire du Palais se dérobe sans bruit ;
Thalmis craint en ces lieux de la voir exposée
Aux lenteurs de la paix que l'on a proposée.

ONDATE.

Ciel ! Qu'entens-je ; est-ce ainsi qu'au mépris de sa foi
Le perfide Thalmis ose s'en prendre à moi ?

IDAL.

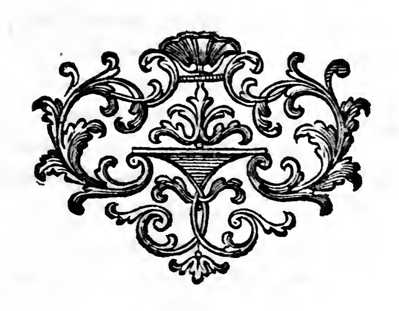
Sans scrupule un rival cherche son avantage,
Quoi qu'avec vous, Seigneur, sa parole l'engage.

ONDATE.

Opposons-nous, Idal, à cet enlevement :
Mais il faut nous conduire avec ménagement.
Thalmis prétend sans bruit, comme on vient de te dire,
Cette nuit du Palais sortir avec Palmire :
Et moi sans bruit aussi, les observant de près,
Je veux faire garder les portes du Palais ;
En secret, sans éclat, veiller sur leur conduite,
Et ne rien négliger pour empêcher leur fuite ;
Mais si malgré mes soins je ne puis l'éviter,
Et que dans leur dessein ils veüillent persister ,

Alors m'abandonnant aux fureurs qu'on m'inſpire,
J'immolerai Thalmis, &c. . . . peut-être Palmire?
De ſoldats affidés appuyant mes projets,
Toi fais garder ſur-tout les portes du Palais:
Qu'elle ne puiſſe au moins ſans en être apperçûë,
Pour ſortir de ces lieux trouver aucune iſſuë;
Vas pour combler mes vœux préparer ce qu'il faut,
Et tu viendras ici me rejoindre au plûtôt.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

OUï du cruel Asba, Barfine, on nous fépare,
Pour ne m'expofer plus aux fureurs d'un barbare ;
Et pour mieux éluder ce qu'il peut en ces lieux,
On cherche à dérober mon départ à fes yeux ;
Craignant, fi le cruel en avoit connoiffance,
Qu'il n'abusât encor d'une injufte puiffance.
Bien-tôt nous allons voir mon fort plus éclairci,
Thalmis doit me rejoindre & je l'attens ici.

BARSINE.

Le Ciel, n'en doutez point, foûtient votre entreprife;
De fes voiles obfcurs la nuit vous favorife ;
Quand le Roi reviendra, fans crainte on peut fortir,
Et, dans l'obfcurité, fecrétément partir.

PALMIRE.

Mon cœur devroit fe plaire ǎ goûter par avance
D'un départ imprévû la flateufe efpérance;
Tout me rit, il eft vrai : cependant, malgré moi ;
Je ne fuis point tranquille, & je ne fçais pourquoi.
Au milieu du bonheur que le Ciel nous envoie,

Ce cœur, ce triste cœur se refuse à la joie,
Et quoiqu'Asba tantôt nous ait ici promis,
Je ne puis m'empêcher de trembler pour Thalmis.
Tu sçais que dès l'instant qu'il nous aura conduites,
Il revient, & qui peut me répondre des suites?

BARSINE.

Madame, Asba lui-même au gré de vos souhaits,
Vient d'assûrer Thalmis qu'il consent à la paix,
Et sans déguisement, il vous l'a fait connoître.

PALMIRE.

Barsine, ah se peut-on reposer sur un traître?
Elevé dans le crime & de sang altéré,
Craint-il de violer le droit le plus sacré?
Que sçais-je? En ce moment sa noire perfidie
Aux derniers attentats s'est peut-être enhardie;
Peut-être affecte-t-il d'amuser son vainqueur,
Pour trouver le moment de lui percer le cœur;
Et sans doute, c'est là ce qui l'oblige à feindre.
Je voulois que Thalmis, pour n'avoir rien à craindre,
De ces tristes deserts s'éloignant pour toûjours,
Auprès de ce tiran n'exposât plus ses jours:
Mais malgré mes frayeurs, telle est sa destinée,
Il y doit revenir, sa parole est donnée.

BARSINE.

Asba n'est plus à craindre & lui-même est réduit....
Mais, Madame, l'on vient, rentrons, j'entens du bruit.

SCENE II.

ONDATE, PALMIRE, BARSINE.

ONDATE.

VOus me fuyez, Madame, hé quoi! mon infortune,
Vous rend-elle en ces lieux ma preſence importune?
Le caprice du ſort qui pour moi ſe dément,
Eſt-il à votre fuite un juſte fondement?

PALMIRE.

Ce n'eſt point vous, Seigneur, que je fuis; mais ſi j'oſe
De mes juſtes frayeurs vous apprendre la cauſe,
Je croyois fuir d'Asba les regards dangereux;
Et je ſçais reſpecter d'illuſtres malheureux.

ONDATE.

Je parois devant vous vaincu; mais j'oſe croire
Qu'un ſeul jour de malheur n'a point terni ma gloire.
Et vous n'ignorez pas que malgré cet affront,
Aſſez d'autres lauriers ceignent encor mon front.

PALMIRE.

Je ſçais, Prince, je ſçais l'éclat de votre vie,
Et que votre valeur ſauva la Circaſſie,
Elle vous doit ſa gloire, on ne peut l'oublier;
Et ma bouche cent fois a ſçu le publier.
Par vos travaux, Seigneur, on va juſqu'à l'Euphrate....

ONDATE.

Madame, eſt-ce de vous tout ce qu'attend Ondate?
Vous le ſçavez aſſez, mon eſpoir le plus doux
N'étoit que de me rendre un jour digne de vous:
Le Ciel avoit enfin rempli mon eſpérance,
Vos injuſtes Etats m'oppoſent ma naiſſance:
Vos peuples contre Asba ſoulevés aujourd'hui,
Me reprochent le ſang que j'ai reçu de lui.
Ah! n'ont-ils pas cent fois vû ſortir de mes veines,
Ce ſang infortuné, triſte objet de leurs haines;
Et combattant pour eux, n'ont-ils pas apperçu
Que j'en ai plus verſé, que je n'en ai reçu?

PALMIRE.

Seigneur, ce ſang alarme encor la Circaſſie,
Vous ſçavez qu'à ſes loix je ſuis aſſujettie;
Que je ne puis trahir ma naiſſance & mon rang;
Et que je dois, comme elle, auſſi craindre ce ſang.

ONDATE.

Et toutefois ce ſang, j'oſerai vous le dire,
Peut un jour élever mes deſtins à l'Empire,
Et par lui je puis voir en rentrant dans mes droits,
La vaſte Tartarie obéir à mes loix.
Mais que me font ſans vous tous les Trônes du monde.....

PALMIRE.

Que voulez-vous, Seigneur, que mon cœur vous réponde?
Vous ſçavez que je ſuis eſclave de mon ſort,
Vous ſçavez.....

ONDATE.

Ouï, je sçais que vous voulez ma mort;
Je sçais trop contre moi ce qu'on ose entreprendre,
Et que c'est à Thalmis à qui je dois m'en prendre;
Mais quoique son orgueil lui fasse concevoir,
Il doit du moins, il doit craindre mon desespoir:
Votre pere, l'amour, le ciel, tout m'autorise,
A me faire garder la foi qu'on m'a promise.
Quel intérêt plus fort doit régler mon destin?
La vertu trop poussée est foiblesse à la fin;
Et puisque de rigueurs vous payez ma constance....

PALMIRE.

Asba paroît, je dois éviter sa presence;
Demain vous parlerez de paix avec Thalmis,
Il vous tiendra, Seigneur, tout ce qu'il a promis.

SCENE III.

ASBA, OSMAR, ONDATE.

ASBA (*bas à Osmar.*)

OSmar à mon dessein tu sçais comme il s'oppose,
Feignons & cachons-lui ce que je me propose.
(*haut à Ondate.*)
Sur ce qu'elle t'a dit, Ondate, en te quittant,
Et d'elle & de Thalmis, tu dois être content,
Il vient de consentir que demain on s'assemble;
De tes prétentions nous parlerons ensemble;
Vois son Ambassadeur, & tâche à le porter
Sur des prétextes vains à ne plus contester,

Pour garantir Azac cette nuit de desordres.
Osmar se rend ici, pour recevoir mes ordres.
Va, laisse-nous, & songe à ne pas oublier,
Que des Circassiens tu dois te défier;
Hier sur ton Himen tu sçais ce qu'ils nous dirent,
Et même sur tes jours on prétend qu'ils conspirent.
Pour rompre le dessein qui peut être arrêté,
Dans ton appartement demeure en sûreté.
Je le veux.

ONDATE.

J'obéïs.

(Il sort.)

SCENE IV.

ASBA, OSMAR.

ASBA.

THalmis va donc se rendre,
Dans ce passage obscur où je le veux attendre.
Il mourra de ma main : le dessein en est pris;
Cependant j'ai voulu le cacher à mon fils;
Je te l'ai déja dit, sa vertu trop austére,
Hésite à consentir au coup que je vais faire,
Et tout prêt à frapper m'arrêteroit le bras :
Mais as-tu fait sans bruit assembler mes soldats,
Mes Gardes, & tous ceux, qui prompts à me défendre,
Au signal convenu, doivent ici se rendre?

OSMAR.

Ouï, Seigneur ; mais si j'ose encor vous en parler,
S'il faut ouvrir mon cœur, je ne puis sans trembler
Voir l'affreux attentat que vous allez commettre ;
D'ailleurs, de ce dessein, que peut-on se promettre ?
D'un monde d'ennemis ces murs sont entourés,
Contemplez les périls, Seigneur, où vous courez :
Evitez les malheurs qu'attire la vengeance :
Peut-être votre sang lavera cette offense ;
Songez que vous allez par ce meurtre odieux,
Allumer contre vous la colere des Dieux,
Ils vengent tôt ou tard .....

ASBA.

Que veux-tu que je fasse ?
Ces Dieux m'ont envoyé disgrace sur disgrace ;
Et s'attachant sans cesse à me persécuter,
Ils semblent aux forfaits eux-mêmes m'exciter.
Dès mes plus jeunes ans, leur injuste colere
Me chasse indignement de la cour de mon pere ;
Un fils m'en consoloit, & ce fils m'est ravi ;
On me le rend, ces Dieux aussi-tôt l'ont trahi :
Il est prêt à régner, époux d'une Princesse ;
Un rival lui ravit le Trône & sa Maîtresse ;
Et si-tôt que de moi l'on apprend qu'il est né,
De ses plus chers amis il est abandonné.
Ainsi sans t'allarmer pour ce qui me regarde,
Ni sans être surpris de ce que je hazarde,
Du dessein que j'ai pris, cesse d'être étonné,
Et suis exactement l'ordre que j'ai donné.
Le moment est venu, qu'il faut que j'accomplisse

Le projet que tu ſçais, ou bien que je périſſe :
Un ſecret mouvement voudroit m'en détourner ;
Mais quel affront, Oſmar, de vivre ſans régner !

SCENE V.

IDAL, OSMAR.

IDAL.

LA Garde eſt diſpoſée, & ſi je ne me flate,
J'aurai bien-tôt ici des nouvelles d'Ondate ;
Mais .... j'entrevois quelqu'un ... Seroit-ce vous, Oſmar ?

OSMAR.

Ouï, c'eſt moi.

IDAL.

Dans ces lieux qui vous conduit ſi tard ?

OSMAR.

J'attens Asba .... pourquoi vous-même vous y rendre ?

IDAL.

C'eſt par ſon ordre ; mais quel bruit viens-je d'entendre ?

SCENE VI.

ASBA, IDAL, OSMAR.

ASBA.

OSmar.

OSMAR.

Seigneur.

ASBA.

Sortons ; ç'en eſt fait : mais, dis-moi,
Quelqu'un te parle ici, quelqu'un eſt avec toi.

OSMAR.

Oui, Seigneur, c'eſt Idal.

ASBA.

Idal, Thalmis expire ;
Il eſt mort ; à mon fils va promptement le dire ;
Et que ſur toutes choſes il ne différe pas
A briguer la faveur des Chefs & des Soldats.

IDAL.

J'y cours, Seigneur.



SCENE VII.

ASBA, OSMAR.

ASBA.

O Smar, ſuis-je maître des portes ?

OSMAR.

Oui, Seigneur, au Palais j'ai conduit trois Cohortes ;
Vos Gardes, vos ſoldats par mes ſoins redoublés,
Réſolus de périr ſont ici raſſemblés ;
C'eſt-là tout le ſecours que vous pouviez attendre :
Ainſi dans ce Palais nous pourrons nous défendre ;
D'ailleurs, Ondate inſtruit de la mort de Thalmis
Viendra bien-tôt à nous ſuivi de ſes amis.

ASBA.

Demeurons donc, Oſmar, & ne courons aux armes,
Que quand nous entendrons les premiéres alarmes,
Et pour lors je dirai, que regrettant ſon ſort
J'aſſemble mes ſoldats pour venger cette mort :
A la force tu ſçais qu'il faut joindre l'adreſſe :
Cependant il te faut avoüer ma foibleſſe ;
Moi, qui depuis trente ans dans ces deſerts affreux,
Fais couler ſans pitié le ſang des malheureux ;
Moi, qui par mon deſtin endurci dans les crimes,
Ai d'un bras aſſûré frappé tant de victimes :
Aujourd'hui quand Thalmis s'eſt approché de moi,

J'ai frémi; tout mon ſang s'eſt retiré d'effroi:
Mais banniſſant d'abord ma ridicule crainte,
Il a d'un premier coup ſi bien reçu l'atteinte,
Que ſans y revenir par un ſecond effort,
J'ai ſenti qu'à mes pieds il étoit tombé mort.
La nouvelle, ſans doute, en ſera bien-tôt ſçûë;
Car ceux qui l'attendoient après notre entrevûë,
Dans le temps que je ſuis ſorti de ce côté,
Sont entrés ſur ſes pas, & l'auront emporté.

SCENE VIII.

PALMIRE, BARSINE, ASBA, OSMAR, GARDES.

PALMIRE.

OUai-je entendu, Seigneur? Partout Idal publie
Qu'on vient d'aſſaſſiner le Roi de Circaſſie!
Moi-même dans ces lieux où je viens de paſſer,
J'ai vû les flots du ſang que l'on vient de verſer,
Autour de ce Palais, j'entens des cris funebres,
Qui mêlant leurs horreurs à l'horreur des ténebres
Laiſſent mon ame en proye au plus barbare ſort.
Vous vous taiſez, Seigneur, ô ciel! Thalmis eſt mort.

ASBA.

Madame, il n'eſt plus temps d'en faire un vain myſtére,

A regret je le dis ; mais je ne puis le taire.
Oui, Thalmis ne vit plus, dans ces sombres dé-
tours,
Quelque ennemi secret vient de trancher ses jours.

PALMIRE.

Quelque ennemi secret?

ASBA.

On l'assûre de même.

PALMIRE.

Hélas! il n'eût jamais d'ennemi que toi-même.

ASBA.

Moi, d'un semblable coup je serois soupçonné?

PALMIRE.

Oui, monstre, s'il est mort, tu l'as assassiné.

ASBA.

Madame, jusques-là me croiriez-vous perfide?

PALMIRE.

Oui, barbare, c'est toi, qui de son sang avide,
Et ne pouvant souffrir que mon cœur aujourd'hui
Au mépris de ton fils, se déclarât pour lui,
Sur ce jeune héros viens d'assouvir ta rage:
Mais ne te flate pas d'en tirer avantage:
Quoique d'un sang si cher ton cœur se soit promis
Cruel, tout mort qu'il est, j'adore encore Thalmis.
Gardes, qu'on cherche Argan; qu'il fasse entrer
l'armée;
Qu'à venger cette mort justement animée,
Elle n'écoute plus de tréve ni de paix:
Qu'elle vienne réduire en cendre ce Palais.
Je commande à présent, allez, qu'on m'obéisse.

Mais, que dis-je ? Tyran, s'il faut un facrifice ;
S'il faut donner du fang aux manes de Thalmis ;
Ne crains pas pour le tien, mais tremble pour ton fils.

SCENE IX.

THALMIS, PALMIRE, BARSINE, ASBA, OSMAR, GARDES.

ASBA.

CIel ! que vois-je ! Et comment peut-il ici fe rendre ?

THALMIS.

Ah ! Madame, eft-ce vous ? Quels cris viens-je d'entendre !
Quel trouble vous agite, & d'où vient cet effroi ?
Vous pleurez.

PALMIRE.

Ah ! Thalmis, eft-ce vous que je vois ?
Vous, qu'Asba m'affûroit avoir perdu la vie,
Votre mort de la mienne auroit été fuivie ;
Mais plein d'un noir projet fur tout autre que vous
Le deftin a voulu qu'il ait porté fes coups.



SCENE X.

IDAL, THALMIS, ASBA, PALMIRE, BARSINE: OSMAR, GARDES.

IDAL.

AH Seigneur! quel ſpectacle! ô perte irréparable!
O nuit pleine d'horreur! ô pere miſerable!

ASBA.

Ah! de ce que j'entends, Ciel! que dois-je penſer?
Parle, retiens tes pleurs, que viens-tu m'annoncer?
Tu vois que ſur ce Prince un avis infidelle,
M'a donné de ſa mort une fauſſe nouvelle,
L'as-tu dit à mon fils, la ſçait-il?

IDAL.

Eh comment?
Peut-être expire-t-il, Seigneur, en ce moment.

ASBA.

O Ciel! mon fils expire!

IDAL.

Armez-vous de conſtance?
Vous ne pourrez, Seigneur, ſoûtenir ſa preſence;
Il va bien-tôt ici paroître devant vous
Porté par des ſoldats, & tout percé de coups.

ASBA.

Eſt-il mort?

IDAL.

Non, Seigneur, mais à peine il reſpire.

ASBA.

Qui ſont ſes aſſaſſins?

IDAL.

Il n'a pu nous le dire.
Mais ce crime pourroit avoir été commis
Par les Circaſſiens ſes mortels ennemis.

SCENE XI.

ONDATE, ASBA, THALMIS, PALMIRE, OSMAR, BARSINE. IDAL, GARDES.

ONDATE.

AH Seigneur!

ASBA.

Ah mon fils! te pourrai-je ſurvivre?
Quand je t'aurai vengé, je ſuis prêt à te ſuivre:
Mais ſur qui te venger, parle, de quelle main
Vient de partir helas! ce coup trop inhumain?

ONDATE.

Je l'ignore, Seigneur: dans cet état funeſte
Laiſſez-moi profiter.... du moment qui me reſte;
Puiſqu'encor le Ciel offre à mes regards mourans,
Ce que j'ai de plus cher aux lieux où je me rends,
J'ai joüi peu de jours, Seigneur, je le confeſſe,

Et de votre préſence, & de votre tendreſſe,
Je n'ai qu'un ſeul regret; vous êtes outragé
Par un frere, & je meurs ſans vous avoir vengé.
Ah! divine Princeſſe helas! ce cœur encore
Mourant.... percé de coups, ſoupire, vous adore:
Je devois être heureux! mais je meurs... & je vois
Que la mort qui s'approche eſt un bonheur pour moi:
Tant que j'aurois vêcu, j'aurois troublé le vôtre:
Je ne vous verrai point entre les bras d'un autre.
Je voulois m'oppoſer à votre enlevement,
Et me tenant caché dans votre appartement
J'attendois... mon malheur dans ce ſombre paſſage,
M'a ſous un fer cruel.

ASBA.

N'en dis pas davantage...
Mon fils, ne cherche point ailleurs ton aſſaſſin,
J'ai moi-même enfoncé ce poignard dans ton ſein;
J'en voulois à ce Prince, à preſent je l'avoüe:
Ainſi de nos projets la fortune ſe jouë.
Les Dieux ne pourroient voir ce parricide affreux,
Ma déteſtable main l'a fait en dépit d'eux.
Contre un crime pareil, Ciel ſoûtiens ta juſtice:
Prens garde en l'épargnant de t'en rendre complice;
Et pour venger mon fils, dans cet effort nouveau,
Rends moi comme le ſien moi-même mon bourreau.

(*il ſe tuë.*)

OSMAR.

Seigneur.

ASBA.

Puiſqu'à mon fils la lumiére eſt ravie,

Hâte plûtôt ma mort, c'eſt toute mon envie.

OSMAR.

Ils expirent.

THALMIS.

Sauvons ce ſpectacle à nos yeux;
Venez, Madame, allons, abandonnons ces lieux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LISIMACUS,

TRAGEDIE.

PREFACE

PREFACE de l'Auteur.

LE ſujet de cette Tragédie eſt tiré de Juſtin liv. XV. de Pline & de Seneque. On y expoſe la conſtance de Liſimacus, qui malgré les promeſſes & les menaces d'Alexandre le Grand, refuſe de lui rendre les honneurs divins, & ſurmonte tous les périls où l'on l'expoſe ; ce qui oblige Alexandre de revenir de ſon entêtement, & l'engage à combler Liſimacus de ſes bienfaits.

Arſinoé, femme de Liſimacus, lui eſt ici donnée pour maîtreſſe : Ptolomée frere de cette Princeſſe, & ami de Liſimacus, s'intéreſſe pour eux ; & Cleon l'un des flateurs de la Cour d'Alexandre, & à qui il avoit conſeillé de ſe faire adorer, veut perdre Liſimacus, afin de ſe défaire d'un concurrent en faveur.

Ainſi la conſtance de Liſimacus, l'entêtement d'Alexandre, l'impiété & la fureur de Cleon, l'amitié de Ptolomée, l'amour & les alarmes d'Arſinoé, produiſent les paſſions qui animent l'action Théatrale.

On a mis la Scene au pied de ce rocher affreux qui, ſelon Quintecurſe, arrêta pendant treize jours l'armée d'Alexandre, lorſqu'il voulut entrer dans les Indes, & cela pour deux raiſons; la premiére, parce que ce fut préciſément là qu'il voulut paſſer pour fils de Jupiter, & ſe faire adorer; la ſeconde, parce que ce lieu, & l'action qui s'y paſſe fourniſſent des incidens intéreſſés au ſujet principal, & des Epiſodes propres au Poëme dramatique.

Le principal ſujet qu'on y traite eſt très-convenable au temps & au goût d'aujourd'hui: on y voit un Héros, qui tout payen qu'il eſt, ne laiſſe pas de fournir un bel exemple de vertu & de piété, & de donner des ſecrettes leçons aux libertins & aux ſimples.

Il y aura peut-être des gens qui s'imagineront d'abord qu'on ne peut pas traiter ce ſujet ſans tomber dans un défaut inévitable, en rendant néceſſairement Liſimacus plus vertueux qu'Alexandre; & ils prétendront qu'il ne peut jamais être permis de mettre Alexandre ſur la ſcene, ſans lui donner le premier rang en vertu.

Mais on leur répondra que le premier rang qu'on ne peut ſe diſpenſer de donner à Alexandre, eſt ſeulement pour la va-

leur & non pas pour les autres vertus. On leur avoüera que ce seroit une faute inexcusable de vouloir égaler quelqu'un à Alexandre de ce côté-là ; qu'à cet égard il doit toûjours tenir le premier rang ; & que c'est pour cela que l'on a eu quelque peine à souffrir que M. de Racine ait peut-être donné dans sa Tragédie une idée aussi haute de Porus, que d'Alexandre.

On leur avouë encore que de quelque maniére qu'on represente Alexandre, on doit, non-seulement lui laisser le premier rang pour la valeur, mais encore on doit lui donner un caractére qui remplisse la haute idée que tout le monde a conçûë de lui ; & qu'un Auteur qui manqueroit à l'une ou à l'autre de ces deux choses, ne seroit pas pardonnable.

Mais on leur soûtient hardiment que c'est une erreur de s'imaginer que sur le Theatre on ne puisse donner à d'autres Héros des vertus qu'Alexandre n'avoit pas, & leur ôter aussi les vices qu'il avoit, en lui laissant toûjours son premier rang pour la valeur, & un caractére qui réponde à l'idée qu'on a de lui.

C'est ce que dit très-judicieusement M. de Saint Evremont en parlant du Theatre & d'Alexandre. *Si nous voulons, dit-il, don-*

ner avantage ſur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les vices qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas.

Voilà ce qu'on a obſervé dans cette Tragédie ; Alexandre y tient le premier rang pour la valeur. Il le garde juſqu'à la fin par ſes actions & par ſes ſentimens, & on s'eſt ſi fort attaché à conſerver l'idée que l'on a de lui à cet égard, que s'il paroît avec l'entêtement de vouloir être adoré, on voit d'abord qu'il n'y eſt tombé, que par un excès d'élevation où ſa valeur l'a porté.

Les Dieux l'ont fait trop grand, & ſon ſuperbe cœur
Ne peut plus ſoûtenir le poids de ſa Grandeur,
Pour ſes vaſtes projets la terre eſt trop petite, &c.

Ainſi, ſi dans cette Tragédie Liſimacus ſurpaſſe Alexandre en vertu, c'eſt ſeulement en piété envers les Dieux ; & cela ne choque nullement l'idée qu'on a d'Alexandre, parce que ce ſont deux choſes très-différentes, & qu'il y a des Héros de plus d'un caractére.

Pour ménager même la gloire d'Alexandre, on donne à la foibleſſe qu'il a euë de vouloir être adoré, des raiſons tirées de l'Hiſtoire. Les flateurs de ſa Cour le lui ont inſpiré ; ſa mere Olimpie avoit dit en ac-

couchant de lui, qu'il étoit fils de Jupiter; & l'Oracle de Jupiter Hammon l'a declaré. Il n'a pourtant pas la foibleſſe de le croire; mais à l'imitation de tous les vainqueurs d'Orient, il veut ſe prévaloir de ce bruit pour regir en paix l'Univers qu'il a preſque vaincu. Il ne prétend pas même s'exempter par là des travaux & des périls de la guerre.

On voit enfin que ſi Liſimacus par ſa conſtance fait revenir Alexandre de ſon entêtement, ce n'eſt pas proprement à Liſimacus qu'Alexandre cede, mais aux Dieux.

En un mot Alexandre a eu la foibleſſe de vouloir être adoré; c'eſt un fait d'Hiſtoire conſtant, & qui ne ſurprend perſonne, parce que ce fait eſt connu de tous ceux qui ont oüi parler de ce Héros.

Ceux qui ſçavent les regles de l'Art Poëtique n'ignorent point qu'un poëte doit repreſenter un perſonnage tel qu'il a été le jour qu'il le preſente au public, pourvû, comme je ne ſçaurois trop le répéter, qu'il ne choque point l'idée générale que le public en a, & qu'il lui laiſſe le rang qu'il tient ſelon l'opinion que tout le monde a de ſon genre d'Héroïſme (s'il m'eſt permis de parler ainſi) & c'eſt ce que ſignifie ce paſſage d'Horace,

Scriptor honoratum si fortè reponis Achillem,
Aut famam sequère, aut sibi convenientia finge.

On peut voir un exemple de cette verité dans le *Britannicus* de M. de Racine. Il est certain que l'idée générale que tout le monde a de Neron, est celle d'un Tiran. Il est cependant certain aussi qu'il fut un bon Empereur dans les premiéres années de son Empire; & c'est pour cela que le Poëte ayant eu dessein de le representer dans ses premiéres années, le montre aux Spectateurs tel qu'il étoit véritablement alors; mais en même-temps pour répondre à l'idée générale qu'on a de Neron tiran, il fait remarquer en lui un secret penchant au crime & à la cruauté; on voit qu'il se lasse de Burrhus, & que la vertu commence à lui être à charge.

Ainsi l'Auteur de cette Tragédie pour donner en Lisimacus un grand exemple de piété, de constance & de fermeté, doit representer Alexandre tel qu'il étoit dans le temps qu'il voulut se faire adorer; & ne pas oublier de lui donner un caractére qui réponde à la haute idée qu'on a de lui du côté de la gloire & de la valeur.

REMARQUES.

QUOIQUE M. de Brueys eût composé la tragédie de Lisimacus peu de temps après celle de Gabinie, & peu avant celle d'Asba ; il n'a cependant jamais témoigné avoir dessein de la faire representer. Soit qu'il n'en fût pas assez content ; soit que suivant le précepte d'Horace, il eût voulu, pour ainsi dire, l'oublier, afin d'être plus en état par lasuite d'en découvrir les défauts, il n'en avoit fait aucune destination, & il l'avoit même mise à part avec plusieurs autres ouvrages que l'on a trouvés après sa mort, & auxquels il n'avoit pû donner la derniére main. Il y a tout lieu de présumer qu'à l'égard de Lisimacus, M. de Brueys épris de son sujet, des situations & des personnages, a moins pensé à former un plan régulier, qu'à rendre & soûtenir ses caractéres. Les personnages d'Alexandre & de Lisimacus l'ont éblouïi sur tout le reste ; il n'a pensé qu'à les faire parler ; & lorsque sa piéce a été finie, temps auquel peut-être il a commencé à la faire connoître, l'âge qu'il avoit ne lui permettoit plus de perdre le fruit d'un long travail, en composant un nouveau plan, & par conséquent une nouvelle piéce. Ses amis par cette même raison, & dans la crainte de lui ôter la seule satisfaction qu'il eût alors, ont pû loüer & approuver son ouvrage, en lui conseillant seulement (pour occuper sa vieillesse) d'en travailler les détails & la versification. Mais si cette Tragédie n'est pas en état de soûtenir la representation, la lecture du moins en fera connoître les beautés. On connoîtra qu'en conservant à Alexandre son caractére fier & ambitieux, il en a écarté la dureté & l'inhumanité, en rejettant sur les pernicieux conseils d'un courtisan en

faveur, ce qui empêchoit ce Héros d'être vrayement grand. On ſentira que la foibleſſe qu'il a d'être adoré, eſt pour ainſi dire ſi bien fondée, qu'il devient preſque excuſable de s'y livrer. On s'intéreſſe; on le plaint d'y être entraîné comme malgré lui; & l'on reſſent une double ſatisfaction de le voir à la fin revenir de ſon erreur. On verra Liſimacus ſoûtenir avec fermeté le culte des Dieux; mais ſans petiteſſe, ſans fanatiſme, & ſans ceſſer d'avoir pour ſon Roi le reſpect & l'obéïſſance que rien ne doit altérer dans le cœur d'un ſujet fidelle; & ſa conſtance que ſon Prince couronne d'une façon ſi glorieuſe à l'un & à l'autre eſt (comme dit l'Auteur) une leçon pour les libertins & pour les prétendus eſprits forts.

ACTEURS.

ALEXANDRE.

LISIMACUS. } Chefs de l'armée d'Alexandre.
PTOLOME'E.

ARSINOE', Princesse d'Epire sœur de Ptolomée.

CLEON, Confident d'Alexandre.

CHERILLE, ami de Cleon.

CEPHISE, Confidente d'Arsinoé.

GARDES.

La Scene est dans le Camp d'Alexandre sur le bord de l'Indus, au pied du Rocher d'Aorne.

LISIMACUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIMACUS, PTOLOME'E.

PTOLOME'E.

NOn, non, Lisimacus, je ne vous quitte pas:
Enfin nous voici seuls, tirez-moi d'embarras;
Et daignez informer votre cher Ptolomée,
D'un secret, dont mon ame est pour vous alarmée;
Je vois qu'un noir chagrin vous trouble & vous confond;
Il est temps d'expliquer ce silence profond.

LISIMACUS.

Helas! Prince, pourquoi me faire violence?
J'ai de justes raisons pour garder le silence.

PTOLOME'E.

Mais enfin quel sujet peut troubler ce grand cœur?
Des Thraces belliqueux vous revenez vainqueur,
De vos derniers exploits nos fêtes retentissent,

Les Chefs & les soldats à l'envi vous chérissent ;
Alexandre vous aime, & votre heureux retour,
A rempli d'allégresse & le camp & la Cour.
Vous semblez cependant (à la douleur en proye)
Insensible aux plaisirs, insensible à la joye ;
Rêveur, triste, inquiet, & soupçonnant ma foi,
Vous courez en desordre à la tente du Roi ;
Et tandis qu'il vous parle, au lieu de lui répondre
Des déplaisirs amers paroissent vous confondre.
Hier encore à l'assaut de ce fameux rocher,
Où l'Indien tremblant vient de se retrancher,
Et qui de ses Etats nous ferme le passage ;
Je vous vis tout exprès dans le fort du carnage ;
Aux périls les plus grands vous-même vous offrir ;
Et vous y cherchiez moins à vaincre, qu'à mourir.
Ce desespoir m'étonne & l'amitié s'offense . . . .

LISIMACUS.

Eh bien ! vous le voulez, je romprai le silence :
Prince, je ne puis plus souffrir ce que je voi ;
Vous-même de quel œil, si vous aimez le Roi,
Voyez-vous les excès où son orgueil l'entraîne ?
Ciel ! depuis mon départ, quelle fureur soudaine,
A changé ce héros ! Dans cet affreux séjour,
Je ne reconnois plus le Prince ni sa Cour.
Ce n'est plus ce vainqueur, modéré, doux, affable;
A tout ce qui l'approche il devient redoutable ;
Les Dieux l'ont fait trop grand, & son superbe cœur
Ne peut plus soûtenir le poids de sa grandeur ;
Pour ses vastes projets la terre est trop petite ;
Des respects qu'on lui doit, c'est envain qu'on s'a-
quitte,

Mortel, il veut joüir des honneurs immortels,
Et trop bas sur un trône, il aspire aux Autels!
Cleon, le seul auteur de ses desseins impies,
Au gré de ses desirs dispose de nos vies;
Mais sans parler ici de la mort d'Attalus,
Ni des meurtres récents d'Amintas, de Clitus,
Quel cœur ne frémiroit de l'excès de ta peine,
Vénérable vieillard, malheureux Calisthene?
Prince, je lui dois tout, & je viens de le voir,
Par un ordre cruel réduit au desespoir,
Exposé, déchiré, la face mutilée,
Devenu le joüet d'une infame assemblée;
Sans que, pour s'arracher à ce funeste sort,
Il ait aucun moyen de se donner la mort.
Dès mes plus jeunes ans sa vertu me fut chere,
Il me traitoit en fils, & je l'aimois en pere;
Pour l'intérêt des Dieux s'il est en cet état;
Je dois l'en délivrer par un noble attentat:
Je traîne en languissant une inutile vie:
J'adore Arsinoé, le Roi me l'a ravie:
Vous m'aviez assûré qu'elle acceptoit mes vœux,
Elle, Alexandre, & vous, aviez flatté mes feux;
Je l'aimois dès long-temps, & j'avois sçû me taire;
Sur le point d'être heureux, tout me devient contraire;
Je trouve à mon retour mes amis égorgés,
Votre sœur infidelle, & les Dieux outragés.
Puis-je voir dans les fers & dans l'ignominie,
Celui de qui je tiens tout l'éclat de ma vie,
Calisthene, l'auteur de tout ce que je suis?

Non ! je veux l'arracher à ſes affreux ennuis.

PTOLOME'E.

Délivrer Caliſthene ! Ah ! ſongez qu'Alexandre......

LISIMACUS.

Au même traitement nous devons nous attendre :
Il prétend qu'on l'adore, & non content de voir
Tout l'univers entier, révérer ſon pouvoir,
Il va par cet orgueil qu'on aura peine à croire,
Ternir en un moment tout l'éclat de ſa gloire.

PTOLOME'E.

Mais ſi Cleon lui donne un conſeil odieux,
Eſt-ce à vous à venger l'affront qu'on fait aux Dieux?

LISIMACUS.

Je voudrois arrêter un projet déteſtable ;
Souffrir un attentat, c'eſt s'en rendre coupable :
Si je n'aimois le Roi, mon cœur moins agité,
Prince, verroit l'excès de cette impiété,
Et laiſſeroit aux Dieux le ſoin de leur querelle ;
Mais pour lui vous ſçavez juſques où va mon zele,
Tout ce qu'il fait me touche, & me perce le cœur.
Quel mortel joüiroit d'un plus parfait bonheur,
S'il ſçavoit bien uſer de ſon pouvoir ſuprême ;
Et ſi maître du monde, il l'étoit de lui-même :
Si pouvant ſubjuguer tant de peuples divers,
Il avoit ſçû donner la paix à l'Univers,
Et content de l'Aſie qu'il tient de la victoire,
Il laiſſoit en repos le reſte de la terre ;
Si loin de s'obſtiner à vouloir des autels,
Il faiſoit révérer ceux des Dieux immortels,
Et montroit à ces Dieux qu'animé d'un ſaint zele

Le plus grand des humains leur eſt le plus fidelle ;
Enfin ſi loin d'aller de climats en climats,
Détrôner tant de Rois, renverſer tant d'Etats,
Il ne portoit par tout ſes armes fortunées,
Que pour le juſte appui des têtes Couronnées !
Quelle gloire ! il verroit à ſon auguſte Cour,
Des quatre coins du monde arriver tour à tour,
Scithes, Européens, Africains, & Barbares,
Venir pour rendre hommage à des vertus ſi rares :
Et, dans un calme heureux, faiſant fleurir ſes loix,
Seroit aimé des ſiens, & craint de tous les Rois.
Il veut être adoré ! quelle tache à ſa vie !
Il ſouffre des Perſans la lâche flaterie ;
Et mon cher Caliſthene éprouve leur fureur,
Ah dès ce même jour....

PTOLOMÉ'E.

Au nom des Dieux, Seigneur,
N'ayez pour cet ami, que des pleurs à répandre ;
Et pour le délivrer, n'allez rien entreprendre ;
On peut nous écouter, & vous feriez perdu,
Si quelqu'un par hazard nous avoit entendu.

LISIMACUS.

Quoi je refuſerois à cet ami fidelle,
Le triſte & ſeul ſecours qu'il attend de mon zele ?
Non, il cherche à finir ſes déplorables jours ;
Ma main lui donnera ce funeſte ſecours.

PTOLOMÉ'E.

Mais Alexandre.....

LISIMACUS.

Ami, je dois tout entreprendre ;

Qui ne craint plus la mort, ne craint plus Alexandre.

PTOLOMÉE.

Un amour sans espoir irrite vos douleurs;
Peut-être augmentez-vous vous même vos malheurs;
Peut-être Arsinoé vous est toûjours fidelle;
Alexandre, il est vrai, s'est déclaré pour elle;
Mais il n'aima jamais constamment... C'est le Roi
Cachez bien à ses yeux le trouble où je vous voi.

SCENE II.

ALEXANDRE, CLEON, LISIMACUS, PTOLOMÉE.

CLEON.

Les lieux rendent souvent la valeur inutile,
Seigneur, les Indiens sont dans un sûr azile,
Et depuis douze jours, malgré tous nos travaux,
Arimasse leur Chef se rit de nos assauts;
Jadis, vous le sçavez, cette roche escarpée,
Vit retirer Hercule, & sa valeur trompée;
Il en leva le siége: on dit même, Seigneur,
Qu'un tremblement de terre en chassa ce vainqueur.

ALEXANDRE.

Hercule eut ses raisons pour quitter cette place;
J'ai les miennes, Cleon, & le fier Arimasse
La verra dès ce jour réduite sous mes loix,

Dût

Dût la terre trembler une ſeconde fois.
Qu'on ne m'en parle plus ; dites moi, Ptolomée,
Et vous Liſimacus, d'où vient que dans l'armée,
Depuis hier loin d'y voir mes ordres reſpectés,
On oſe murmurer contre mes volontés ?
Je ne veux point changer les Loix de ces Provinces ;
On ſçait que leur coûtume eſt d'adorer leurs Princes ;
Et pour ſuivre en cela l'uſage des Perſans,
Je les laiſſe à leur gré me prodiguer l'encens.

LISIMACUS.

J'en conviens ; mais nos Grecs le ſouffrent avec peine.

ALEXANDRE.

Je le ſçais, & je viens d'en punir Caliſthene,
Qui m'oſoit conteſter par d'inſolens refus,
Un honneur qu'on rendoit aux Rois que j'ai vaincus.

LISIMACUS.

Je pourrois toutefois dire au grand Alexandre. . . .

ALEXANDRE.

Prince, j'ai mes raiſons pour me le faire rendre ;
Tout rit à nos deſſeins, tout tremble devant nous :
L'Empire des Perſans eſt tombé ſous nos coups ;
Nous avons ſubjugué la ſauvage Hircanie,
Répandu la terreur juſqu'au fond de l'Aſie,
Et nous touchons enfin, par cent travaux divers,
De conquête en conquête, au bout de l'Univers.
L'Inde reſte, & c'eſt tout ; une victoire encore
Porte mes étendars du couchant à l'aurore :
Cependant ſi je veux, après tant de travaux,

Rendre le calme au monde y régner en repos,
Et maintenir en paix cette vaste puissance,
Je dois de Jupiter emprunter ma naissance;
C'est à lui qu'Olimpie a dit que je la dois,
Et l'Oracle d'Hammon a confirmé sa voix.
Mais quoiqu'il en puisse être, & que l'on ose dire,
Par là du monde entier je m'assûre l'Empire,
Qui contre mon pouvoir se croiroit tout permis,
Tandis qu'au fils d'un homme il se verroit soûmis.
Vous donc qui partagez ma puissance & ma gloire,
Faites taire des bruits que j'aurois peine à croire,
Si Cleon n'avoit pris le soin de m'assûrer
Que contre ma conduite on ose murmurer.

PTOLOME'E.

Comblez de vos bienfaits, Seigneur, & l'un & l'autre,
Vos seules volontés reglent toûjours la nôtre.
Vous serez obéi.

ALEXANDRE.

C'est assez, je l'attens;
Cependant je ne puis souffrir que plus long-temps
Le barbare Indien ose en cette contrée,
De ses Etats tremblans me disputer l'entrée.
C'est pour moi trop languir sur les bords de l'Indus;
Je prétens le passer, aller chercher Porus,
Dans le Rocher d'Aorne attaquer le barbare,
Le vaincre; tout est prêt, & l'assaut se prépare,
Jupiter m'en assûre, & nous l'en chasserons,
Vous m'y suivrez tous deux, j'y marche & j'en répons;

Pour prendre à mon retour des mesures certaines,
Je vais voir leurs remparts, & me rendre chez les
Reynes ;
Vous m'y viendrez trouver;ne suivez point mes pas,
Mais sauvez, s'il se peut, Calisthene au trépas.
(*Ils sortent par un côté & Alexandre par l'autre.*)

SCENE III.

ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE' *appercevant Lisimacus qui sort.*

LIsimacus me fuit, tu le vois, ah ! Cephise.

CEPHISE.

J'ignore encore pourquoi vous en êtes surprise,
Madame, & j'aurois crû que vous cherchiez ici
Le Prince votre frere.

ARSINOE'.

Et je le cherche aussi.
Pour me plaindre & sçavoir... Je n'ose te l'ap-
prendre,
Lisimacus me fuit, ah ! que dois-je en attendre ?
De l'amour d'Alexandre il est sans doute instruit ;
Mais qui peut en avoir si-tôt semé le bruit ?
Hier seulement le Roi m'entretint de sa flamme,
Toi seule en fus témoin, l'aurois-tu dit ?....

CEPHISE.

Madame,

Vous qui me connoissez, je l'aurois révélé ?
Non ; d'autres l'ont appris, & quelqu'un a parlé ;
Sachez que d'un grand Roi l'on ne peut être aimée,
Que sa flamme en tous lieux ne soit bien-tôt semée.
L'amour presque toûjours rend les grands Rois heureux ;
Mais s'il est des secrets, c'est rarement pour eux.

ARSINOE'.

Ah ! Dieux, que cet amour me trouble par avance !
Cruel Lisimacus, toi qui fuis ma presence,
Si de mon triste cœur tu sçavois l'embarras,
Helas ! peut-être, ingrat, tu ne me fuirois pas.

CEPHISE.

Quoi ! pour Lisimacus, votre cœur s'intéresse ?

ARSINOE'.

Ecoute-moi, Cephise, & connois ta maîtresse ;
Lorsque mon frere & moi vinmes en cette Cour
Et quittâmes l'Epire, où j'ai reçu le jour ;
Tu fis voile avec nous ; Nous allâmes descendre,
Dans la Grece, où déja triomphoit Alexandre,
Et depuis nous avons suivi ce conquérant,
A qui tout l'Univers donne le nom de Grand.
Par lui nous espérons dans nos destins contraires,
De remonter un jour au Trône de nos peres ;
Et pour pareil dessein, de toutes parts tu vois
Quelle foule le suit de Reines & de Rois.
Tu sçais qu'entre les Chefs qui sont dans son armée,
Toûjours Lisimacus a chéri Ptolomée,
Et que mon frere aussi charmé de ses vertus
A toûjours tendrement aimé Lisimacus,

Je vis avec plaisir leur amitié naissante,
Combien de fois, Cephise, avons-nous dans leur tente
Vû revenir vainqueurs ces illustres amis,
L'un & l'autre couverts du sang des ennemis,
Et souvent de leur sang! Là, parmi les alarmes
Ils calmoient mes frayeurs, ils essuyoient mes larmes,
Et mes larmes à peine achevoient de couler,
Qu'à de nouveaux périls je les voyois voler.
Que la gloire a d'attraits! vois s'il étoit possible,
Que je n'apprisse alors à devenir sensible?
Cephise, il est bien vrai, rien n'attendrit nos cœurs
Comme le fer, le sang, la guerre & les horreurs:
Par crainte ou par pitié d'abord on s'intéresse,
Et de cette pitié l'on passe à la tendresse.
Quel cœur eût résisté? j'entendois en tous lieux
Conter de mon vainqueur les exploits glorieux;
Un jour dans un combat Alexandre lui-même
Lui mit autour du front son sacré diadême,
Pour arrêter le sang qu'il en voyoit couler.
Enfin d'un feu secret je me sentis brûler,
J'attendois son retour pour t'apprendre ma flâme;
Mon frere sans sçavoir le secret de mon ame,
Avec Lisimacus proposa de m'unir,
Et vint de son amour un jour m'entretenir:
Juge de mon transport, & si j'en fus ravie.
Cependant il étoit alors dans l'Hircanie,
Où faisant triompher les armes de son Roi,
Il traînoit après lui la victoire & l'effroi,

Il en revient enfin, mais depuis sa venuë
Tu le vois, il me fuit, il évite ma vûë;
Jamais dessous mes loix il ne fut engagé;
Ou du moins s'il le fut, il a depuis changé.
Toi qui connois mon cœur juge de ma surprise :
Je t'ai dit mon sécret, tu conçois bien, Cephise,
S'il étoit découvert en ce malheureux jour,
Que je perdrois l'ingrat, sans perdre mon amour.

CEPHISE.

Ne craignez rien de moi qui puisse vous déplaire;
Je sçais, quand il le faut, & parler & me taire :
Mais puisqu'on ne vient pas encor nous détourner,
Ecoutez un avis que j'ose vous donner.
Vous l'accusez à tort, il vous aime, Madame,
Il faut que d'Alexandre il ait appris la flame;
Et sa fuite sans doute est un aveu secret,
D'un violent amour qu'il vous cache à regret.
Vous pouvez aisément avec un peu d'adresse :
Du Roi qui vous chérit amuser la tendresse,
Son cœur est peu sensible aux charmes de l'amour,
Et peut changer d'objet avant la fin du jour;
Cependant ce matin j'ai vû que votre frere
Presse Lisimacus qui s'obstine à se taire;
Il cache un noir chagrin qu'on voit peint dans ses yeux,
Il aimoit Calisthene, il revére les Dieux;
Et l'on peut soupçonner que l'extrême licence,
Qui regne en cette Cour & l'irrite & l'offense.
Madame, s'il est vrai qu'il vous soit encore cher
A percer ce mistére il faut nous attacher,

Pour le tirer d'un pas qui lui feroit funeſte.
Le tems, les Dieux, l'Amour acheveront le reſte.

ARSINOE'.

Tu crois....

CEPHISE.

Madame, on vient, c'eſt le Roi, je l'entens;
Cherille eſt avec lui.

ARSINOE'.

Sortons.

CEPHISE.

Il n'eſt plus temps.

SCENE IV.

ALEXANDRE, ARSINOE', CEPHISE, CHERILLE.

ALEXANDRE.

MAdame, quel bonheur en ces lieux vous amene.

ARSINOE'.

Seigneur, j'attens mon frere, & j'en étois en peine;
J'apprens en ce moment qu'il doit ſe rendre ici.

ALEXANDRE.

Oüi, Princeſſe, & dans peu vous l'y verrez auſſi;
Mais Cleon qui venoit, par reſpect ſe retire;
Approchez-vous, Cleon, qu'avez-vous à me dire?

SCENE V.

CLEON, ALEXANDRE, ARSINOE', CEPHISE, CHERILLE.

CLEON.

SEigneur, je ne ſçaurois, ſans trahir mon devoir,
Vous cacher un moment ce que je viens de voir.

ALEXANDRE.

Parlez.

CLEON.

J'étois, Seigneur, dans la place prochaine,
Où l'on vient d'expoſer le traître Caliſthene,
Là, bien loin de ſervir d'exemple aux factieux,
Ce ſpectacle les rend encor plus furieux;
Je m'attendois à voir qu'on le chargeât d'injures;
Mais on n'entend partout que de ſecrets murmures,
On voit de toutes parts les ſoldats mutinés,
Prêts à ſe ſoulever, & leurs Chefs étonnés,
Loin de les contenir, par un morne ſilence
Paroiſſent avec eux être d'intelligence;
L'un regrette Clitus, & l'autre Philotas,
Polipercon, Lincaſte, Attalus, Amintas:
Le camp ne retentit que de plaintes diverſes:
On dit que nous prenons les coûtumes des Perſes,
Et l'on entend crier d'une commune voix,
Que c'eſt trahir les Dieux que d'adorer les Rois.
Vous jugez bien, Seigneur, qu'il faut en diligence
De leur rebellion réprimer la licence.

Les

Les auteurs du desordre encor sont inconnus ;
Mais on dit que pour chef ils ont Lisimacus.
Après avoir parlé tout bas à Calisthene,
On l'a vû hautement murmurer de sa peine ;
Et ses pleurs qu'à dessein à tous il laissoit voir,
Ont porté les soldats à trahir leur devoir.

ALEXANDRE.

Lisimacus, Cleon, Ciel! puis-je bien le croire,
Lui que j'ai toûjours vû si zelé pour ma gloire!

ARSINOE'.

Mais, Seigneur, ce ne sont encor que des soupçons.

ALEXANDRE.

De Calisthene, en lui je vois trop les leçons,
Madame, (qu'on me suive) adieu belle Princesse,
Pour calmer ce desordre à regret je vous laisse.

SCENE VI.

ARSINOE', CEPHISE.

ARSIONE'.

TU me l'avois bien dit.

CEPHISE.

Il nous faut éviter
Qu'encor Lisimacus n'aille se presenter... ?

ARSINOE'.

Je tremble pour ses jours.

CEPHISE.

Dieux ! le voici lui-même.
Songez à le tirer de ce péril extrême.

SCENE VII.

LISIMACUS, ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

AH ! Seigneur, de ces lieux osez-vous approcher ?
Fuyez-en promptement, qu'y venez-vous chercher?

LISIMACUS.

J'y viens chercher la mort, & c'est toute la grace
Que j'ose demander qu'Alexandre me fasse ;
A l'obtenir, Madame, aidez-moi par pitié :
Le Roi de mes forfaits ne sçait pas la moitié :
J'ai soûlevé son camp sans dessein de le faire.
Je ne puis approuver l'honneur qu'on lui défére,
Et ne puis voir brûler, sans un juste couroux,
Un criminel encens, dont les Dieux sont jaloux :
Pour Calisthene, il sçait mes regrets légitimes ;
Mais il ignore encor le plus grand de mes crimes :
Pour hâter mon trépas, dites-lui que mon cœur
Ose brûler pour vous de la plus pure ardeur,
Que l'amour ait jamais allumé dans une ame ;
De grace, par pitié, instruisez-l'en, Madame,
Ma mort vous vengera . . .

ARSINOE'.

Juſtes Dieux ! votre mort !
Sçachez mieux l'intérêt qu'on prend à votre ſort:
Voulez-vous qu'avec vous je meure en ce jour même ?
Allez-lui déclarer, cruel, que je vous aime,
Qu'Arſinoé ne peut répondre à ſon ardeur,
Que nul autre que vous n'a pû toucher ſon cœur,
Dites-lui . . .

LISIMACUS.

Ciel ! qu'entens-je.

ARSINOE'.

Il n'eſt plus temps de feindre
Près de vous voir périr, je n'ai pû me contraindre.

CEPHISE.

Madame, ſongez-vous que le Roi furieux,
Peut-être en un inſtant va paroître à vos yeux ?
Seigneur, quel temps, quel lieu, prenez-vous l'un & l'autre ?

ARSINOE'.

Sortez, au nom des Dieux, ma mort ſuivroit la vôtre,
Evitez Alexandre. Eloignez-vous, partez,
Et ſans plus différer, ſi vous m'aimez, ſortez.

LISIMACUS.

Si je vous aime ? helas !

ARSINOE'.

Ah ! ma chere Cephiſe
Dans tes juſtes ſoupçons, tu ne t'es point mépriſe:
Oui, Liſimacus m'aime : as-tu vû ſon tranſport ?

Et comme pour moi ſeule il couroit à la mort?
Mais depuis que je ſuis ſûre d'en être aimée,
Je ſuis de ſon péril encor plus allarmée;
Allons tout employer pour ſauver mon amant:
Le Roi m'aime, je puis l'appaiſer aiſément;
L'amour ſçait adoucir la plus forte colere;
Mon prétexte ſera l'amitié de mon frere.
Allons, Cephiſe, allons, il me faut aujourd'hui
Sauver Liſimacus, ou me perdre avec lui.

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEON, CHERILLE.

CLEON.

IL doit bien-tôt venir, & je le veux attendre.

CHERILLE.

Mais, Seigneur, après tout, que pouvez-vous prétendre ?
La Princeſſe d'Epire a calmé ſon couroux,
Voudra-t-il bien encor s'en rapporter à vous ?

CLEON.

Oüi, Cherille; aux avis qu'en ſecret je lui donne
Aſſez facilement je ſçais qu'il s'abandonne :
A la fin j'ai trouvé le foible de ſon cœur;
La loüange le touche, & ce fameux vainqueur
Qui tient tout aſſervi ſous ſon pouvoir ſuprême,
De qui ſçait le loüer eſt eſclave lui-même.
A cet appas flateur, Cherille, enfin je dois
Et le poſte où je ſuis, & la faveur du Roi;
Caliſthene a long-temps exercé ma prudence;
Mais ſa chute a de près ſuivi ſon arrogance.
Liſimacus encor balance mon crédit;
Ce favori tombé, c'en eſt fait tout me rit.

Qui peut autant que moi, me donne de l'ombrage,
Sur deux malaifément la faveur fe partage.
Alexandre veut feul régner dans l'Univers,
Je veux être aimé feul du maître que je fers.
On ne fe fouvient plus de ma naiffance obfcure;
J'ai réparé le tort que m'a fait la nature.
La Sicile m'a vû fortir de vils parens,
Et je me fuis rendu plus grand que fes tirans :
Si je ne fuis point né pour porter la Couronne,
Le rang où je me vois vaut l'éclat qu'elle donne.
Contemple mon bonheur ; le plus puiffant des Rois
Ne voit que par mes yeux, n'écoûte que ma voix;
Et tandis qu'on le voit, orné du diadême,
Régner fur fes fujets, je régne fur lui-même.
Puifque j'ai fçû monter à ce glorieux rang,
Sans donner des combats, ni répandre mon fang;
Je veux m'y maintenir ; & qui me le difpute
Doit, ou me voir tomber, ou trembler pour fa chute.
Mon rival fert les Dieux, il en fait fon appui,
Mais c'eft où je l'attens pour le perdre aujourd'hui :
Je t'ai dit mon deffein ; toi, ne fonge, Cherille,
Qu'à me bien feconder.



SCENE II.

ALEXANDRE, CLEON, CHERILLE.

ALEXANDRE.

ENfin tout eſt tranquille.

CLEON.

J'ai bien prévû, Seigneur, que dès qu'on vous verroit,
Chacun dans ſon devoir auſſi-tôt rentreroit.

ALEXANDRE.

J'ai vû Liſimacus, ſuivi de Ptolomée,
Courant de tous côtés pour appaiſer l'armée;
Et les ſoldats ſoûmis ont demandé tout haut,
Que pour laver leur faute, on les mene à l'aſſaut.

CLEON.

Seigneur, pour prévenir les maux qu'ils pourroient faire,
Des plus ſéditieux ſongez à vous défaire;
Pour une fauſſe attaque on peut les détacher
Du côté que l'Indus bat le pied du rocher.
Vous ſçavez qu'en ce lieu ſa pente impraticable,
N'offre pour y monter qu'un accès effroyable,
Et que le fleuve encor rendant l'abord affreux,
Y va rompre à grand bruit ſes flots impétueux:
Là bien-tôt ces mutins trouveront leur ſupplice;
Cherille les connoît.

ALEXANDRE.

Allez, qu'on les choisisse.
Et sur l'heure sans bruit, que ce détachement
Sur les bords de l'Indus s'avance promptement.

SCENE III.

ALEXANDRE, CLEON.

CLEON.

SEigneur, Lisimacus, quoiqu'on vous fasse entendre,
A l'honneur qu'on vous rend refuse de se rendre;
Il soûleve en secret les Macedoniens;
L'éclat qu'ils en ont fait va jusqu'aux Indiens,
Et donne occasion à ce peuple barbare...

ALEXANDRE.

Je le sçais, je l'attens, je veux qu'il se déclare,
Et nous verrons s'il ose encore contester
Que je sois reconnu pour fils de Jupiter.

CLEON.

Les plus fameux héros que l'Orient révere
Ne prirent-ils pas tous Jupiter pour leur pere?
Cependant, quel que soit leur immortel renom,
Aucun d'eux ne soûtint mieux que vous ce grand nom.

ALEXANDRE.

Le voici.

CLEON.

Qu'il s'explique.

SCENE IV.

LISIMACUS, ALEXANDRE, CLEON.

ALEXANDRE.

Approchez, dois-je croire,
Qu'après vous avoir vû si zelé pour ma gloire,
Oubliant tout à coup ce zéle & mes bienfaits,
Vous vous opposez seul à mes justes projets?

LISIMACUS.

Moi, Seigneur, m'opposer....

ALEXANDRE.

Expliquez-vous sans crainte,
Et ne me payez point d'une inutile feinte,
Vous sçavez les raisons qui me font en ces lieux
Accepter les honneurs, que l'on ne rend qu'aux
Dieux,
Voulez-vous consentir à cet honneur suprême?
Pouvez-vous?...

LISIMACUS.

Ah, Seigneur! le pouvez-vous vous même?
Et ne craignez-vous point que les Dieux irrités,
Ne détournent le cours de vos prospérités?
Ces Dieux vous ont rendu triomphant dans la
guerre,
Ils ont mis en vos mains l'Empire de la terre,

Pour eux ils ne se sont réservé que les Cieux;
Et vous voulez, Seigneur, vous en prendre à ces
Dieux!
Je l'avouerai pourtant, l'invincible Alexandre
Aux honneurs qu'on leur rend doit quelque jour
s'attendre;
Vous serez, il est juste, au rang des immortels:
Mais un Héros vivant n'eut jamais des Autels.
Cette immortalité, dont la gloire est suivie,
Ne vient qu'après le cours d'une brillante vie;
Et cet honneur divin, quand on l'a merité,
Est toûjours un present de la Postérité.
Il vous est dû, Seigneur, votre gloire immortelle
Aux siécles à venir servira de modele,
Et l'Univers surpris de vos fameux exploits,
Pour célébrer vos faits, vous prêtera sa voix.
Pourquoi de Jupiter emprunter la naissance,
Quand vous n'avez besoin que de votre vaillance?
Cessez, Seigneur, cessez de vous abandonner
Aux conseils malheureux qu'on ose vous donner,

CLEON.

Ce conseil vous déplaît? l'oracle l'autorise.

LISIMACUS.

L'Oracle dit aux Rois, ce qu'on veut qu'il leur dise.

CLEON.

Peut-on trop honorer un Roi si glorieux?

LISIMACUS.

Ne peut-on l'honorer sans offenser les Dieux?

ALEXANDRE.

Sans offenser les Dieux? dois-je faire scrupule

De marcher ſur les pas de Perſée & d'Hercule ?
Ils reçurent vivants l'honneur que je reçois:
Cependant, qu'avoient fait ces Héros plus que moi?
Penſez-vous qu'aveuglé d'orgueil je m'imagine
Que je ſuis deſcendu de céléſte origine ?
Non, non, dans les combats j'ai vû couler mon ſang;
J'ai ſenti la douleur, je ſçai quel eſt mon rang,
Je ſuis homme & les Dieux me l'ont bien fait connoître :
Pour fils de Jupiter ſi j'oſe ainſi paroître,
Tant d'autres pour ſes fils ont été reconnus;
Et je verrai bien-tôt les Indiens vaincus,
Si cette opinion une fois répanduë
Fait pancher la victoire entre nous ſuſpenduë.
D'ailleurs ignorez-vous que dans tout l'Orient
On rendoit à ſes Rois les honneurs qu'on me rend?
Non, que pour achever de conquérir la terre.
Je cherche à fuir par là les périls de la guerre:
On m'y verra toûjours combattre des premiers
Et de mon propre ſang arroſer mes lauriers;
Mais dans les champs de Mars, vous le ſçavez vous-même,
L'on doit avec la force unir le ſtratagême.

LISIMACUS.

Qu'eſt-il beſoin, Seigneur? tout eſt preſque ſoûmis;
Bien-tôt vous vous plaindrez d'être ſans ennemis.
Un Héros tel que vous, terrible dans la guerre,
Par ſa ſeule valeur doit conquérir la terre.

CLEON.

Nous rendons ces honneurs dont on fait tant de cas

A certains Dieux, Seigneur, qui ne vous valent pas!
Quels Dieux! pour se montrer si jaloux de leur plaire?

LISIMACUS.

Ces Dieux ne sont pas tels, que le croit le vulgaire;
Cleon, un seul d'entr'eux, en ses puissantes mains
Tient le destin des Rois & le sort des humains:
Les contes qu'on en fait sont des fables grossiéres;
Et les sages en ont de plus pures lumiéres.
Vous le sçavez, Seigneur, & dès vos jeunes ans
On vous vit pénétrer ces secréts importans.
Vous le sçavez, Seigneur....

CLEON.

Mais sçavez-vous vous-même
Quelle est d'un si grand Roi la puissance suprême?

LISIMACUS.

Je sçai quel est des Rois le souverain pouvoir:
Mais la crainte des Dieux fait le premier devoir.

ALEXANDRE.

Ouï, mais j'ai toûjours eu gravé dans ma mémoire
De ne rien négliger pour augmenter ma gloire;
Pour elle mon dessein est de tout hazarder;
Et pour me bien servir, il faut m'y seconder.

LISIMACUS.

Pour vous servir, Seigneur, quoique l'on me propose,
Vous l'avez vû cent fois, il n'est rien que je n'ose,
Contre tous les mortels je suis prêt à courir,
Contre les immortels je ne sçais que mourir;

ALEXANDRE.

Eh bien! suis malheureux le destin qui t'entraîne;

Mérite mon couroux, imite Calisthene;
Méprise insolemment les ordres de ton Roi;
Mais si je t'en punis, n'en accuse que toi.

SCENE V.

ARSINOE', ALEXANDRE, LISIMACUS, CLEON, CEPHISE.

ARSINOE'.

AH! Seigneur, & d'où vient ce retour de colere?
Qu'un si prompt changement va surprendre mon frere!

ALEXANDRE.

Il ne mérite plus que vous parliez pour lui,
Madame, cet ingrat veut se perdre aujourd'hui:
J'ai fait de vains efforts pour fléchir son audace;
De frivoles raisons son esprit s'embarrasse;
Il cherche à me déplaire, & lui-même deçû
Me refuse un honneur qui peut-être m'est dû.

à Lisimacus.

Tu vois avec plaisir que dans ce lieu sauvage
Un indigne rocher s'oppose à mon passage;
Que depuis treize jours sans succès l'attaquant,
Je ne puis m'avancer vers Porus qui m'attend.
Tu veux t'en prévaloir, & tantôt par tes larmes
Mes soldats révoltés déjà couroient aux armes,
Mais je sçaurai punir ces lâches attentats.

SCENE VI.

CHERILLE, ALEXANDRE, LISIMACUS, CLEON, ARSINOE', CEPHISE.

CHERILLE.

PAr votre ordre, Seigneur, j'ai choisi les soldats;
Ils marchent au rocher & rien ne les arrête.
Sur les bords de l'Indus leur troupe est déjà prête;
Au signal qu'elle attend elle s'avancera.

ALEXANDRE.

Quand il en sera temps, on le lui donnera.
Sortez.

UN GARDE.

Un Envoyé de la part d'Arimasse
Pour vous parler, Seigneur, est sorti de la place,
Il demande à vous voir.

ALEXANDRE.

Je vais l'entretenir,
Qu'à la tête du camp on le fasse venir.
Madame, il ne faut plus songer à le défendre;
Ferme dans son dessein, il ne veut rien entendre;
Mais puisqu'il veut périr, il faut le contenter:
Vous voyez quel sujet m'oblige à vous quitter.

SCENE VII.

LISIMACUS, ARSINOE', CEPHISE.

LISIMACUS.

PRinceſſe, en ce moment permettez que j'oublie
Le couroux d'un grand Roi qui menace ma vie ;
Je vous vois, je vous parle, & ces beaux yeux en pleurs
Me diſent à quel point vous touchent mes malheurs;
C'en eſt aſſez pour moi : quoique le Ciel m'envoye,
Je ne puis trop payer ce moment plein de joie ;
Laiſſons aux juſtes Dieux le ſoin de l'avenir.
Princeſſe, cependant.....

ARSINOE'.

Qu'allons-nous devenir ?
Mais n'attendez de moi ni crainte ni foibleſſe ;
Je ſçaurai dans mon cœur renfermer ma tendreſſe.
Vous ſoûtenez les droits de nos Dieux immortels ;
Vous défendez, Seigneur, l'honneur de leurs autels ;
Loin de vous condamner, j'approuve un ſi beau zele ;
Je mourrai, s'il le faut, pour la même querelle :
Nos deux cœurs ſont unis par de trop doux liens,
Pour ſéparer jamais vos intérêts des miens.

LISIMACUS.

Vous, moutir ? vous, Princeſſe, ah ! laiſſez-moi de grace
Soutenir à moi ſeul le coup qui me menace,

L'on n'oferoit encore éclater contre moi :
On prépare un affaut, & je fçais que le Roi,
Qui ne néglige rien pour augmenter fa gloire,
Craindroit en me perdant de rifquer la victoire ;
Ce n'eft pas qu'il ne pût fe paffer de mon bras ;
Mais j'ai pour moi le cœur des chefs & des foldats ;
De leur foulevement ma mort feroit fuivie,
Et leur affection me répond de ma vie.

ARSINOE'.

Ah ! Prince, quel que foit l'amour qu'ils ont pour vous,
Que ne craindrai-je point d'Alexandre en couroux ?

LISIMACUS.

Helas ! en ce moment je crains fort peu fa haine,
L'amour qu'il a pour vous, fait ma plus grande peine ;
Sa haine ne fçauroit que me priver du jour ;
Mais, que ne me peut point enlever fon amour ?

ARSINOE'.

Non, non, de fon amour vous n'avez rien à craindre ;
C'eft moi, Lifimacus, c'eft moi qui fuis à plaindre ;
De fes feux méprifés je prévois les éclats ;
Ils tomberont fur moi : mais qu'il n'efpére pas,
A quelle extrêmité que fe porte fa rage,
Obtenir que de vous jamais je me dégage ;
Je dépens de mon frere, il approuve nos feux :
Rien ne pourra jamais rompre de fi beaux nœuds.

LISIMACUS.

Ah ! charmante Princeffe, après cette affûrance,
D'Alexandre irrité je crains peu la vengeance :
Mais quand j'efpérerois de calmer fon couroux,
Voudra-t-il

Voudra-t-il consentir que je vive pour vous?

ARSINOE'.

Espérons.

LISIMACUS.

Il vous aime.

ARSINOE'.

Il changera peut-être.

LISIMACUS.

Peut-on perdre l'amour que vos yeux ont fait naître

ARSINOE'.

Le Roi n'a jamais eu de constantes amours.

LISIMACUS.

Qui vous aime une fois, vous aimera toûjours.

ARSINOE'.

Quelque coup imprévû qu'on n'oseroit attendre,
Peut changer nos destins, & le cœur d'Alexandre;
Mais n'allez pas au moins par une heureuse mort
Arracher Calisthene aux horreurs de son sort.

SCENE VIII.

ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

CEphise, conçois-tu le sort qu'on me prépare?
Lisimacus mourra. C'en est fait. Roi barbare!
Le sang qu'il a versé pour toi dans les combats,
De ta rage aujourd'hui ne le sauvera pas.

CEPHISE.

Que ne consentez-vous qu'il adore Alexandre?

Et qu'il quitte un ami qu'on ne peut plus défendre?
Madame; c'eſt à quoi vous devez aujourd'hui
Employer le pouvoir que vous avez ſur lui.

ARSINOE'.

Je connois mon amant, il eſt trop magnanime,
Pour garantir ſes jours en commettant un crime,
Il périra plûtôt, Cephiſe, & je ſçais bien,
Qu'en cela mon amour ſur lui ne pourroit rien.

CEPHISE.

L'amour qu'il a pour vous le fléchira peut-être.

ARSINOE'.

Quand l'amour d'un grand cœur ſçait ſe rendre le maître;
Quelque degré ſur lui qu'il prenne de pouvoir,
Jamais il ne lui fait oublier ſon devoir;
Non, non, il ne faut pas, te dis-je, qu'on attende
Qu'il conſente jamais à ce qu'on lui demande.
Il aime Caliſthene, il révere les Dieux;
Il ſuivra ſon deſſein, puiſqu'il eſt glorieux;
J'en mourrai, je le ſçais; pourrois-je lui ſurvivre?
Quelque ſoit ſon deſtin, je m'aprête à le ſuivre,
Quand deux cœurs bien unis brûlent des mêmes feux,
Ils doivent être enſemble heureux ou malheureux.

SCENE IX.

PTOLOME'E, ARSINOE', CEPHISE.

PTOLOME'E.

JE vous cherche par tout, mais enfin....

ARSINOE'

Ah! mon frere,
Sçavez-vous d'Alexandre jusqu'où va la colere ?
Et que Lisimacus.....

PTOLOME'E.

Ouï je le sçai, ma sœur,
Et crains plus que jamais quelque nouveau malheur;
Les soldats, qui tantôt attendris par ses larmes
Avoient pour Calisthene osé prendre les armes,
Séduits par la douceur d'un pardon spécieux,
Viennent d'être tirés hors des rangs, à mes yeux;
On les a commandés pour un coup qu'on médite,
Ou l'on veut employer deux cens soldats d'élite:
Je sçais quel est ce coup, & je me trompe fort,
Où sous un beau prétexte on les mene à la mort.
Le Roi par un assaut, dont tout le camp s'étonne,
Prétend justifier le surnom qu'on lui donne,
Attaquer l'Indien, le vaincre, & le porter
A reconnoître en lui le fils de Jupiter.
La fureur de Cleon par tout se renouvelle
Contre ceux qui des Dieux défendent la querelle.
Enfin l'orage gronde, & je crains quelque éclat.

ARSINOE'.

Mais si les Indiens se rendent sans combat ?

PTOLOME'E.

C'est ce qu'on n'attend pas, & ce qui me fait craindre;
L'Envoyé d'Arimasse est venu pour se plaindre,
Et pour nous insulter, Alexandre l'entend;
Son couroux s'en aigrit, Cleon paroît content,
Et je crains que déjà ce lâche sacrilege,
Contre Lisimacus n'ait tendu quelque piege.

ARSINOE'.

Ah ! mon frere, son sort fait le vôtre & le mien.
Allons veiller à tout, & ne négligeons rien.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEON, CHERILLE.

CLEON.

ENfin je l'ai conduit au bord du précipice;
Je triomphe, Cherille, il eſt temps qu'il périſſe;
Alexandre y conſent, j'ai ſçu le prévenir,
Et je l'attens encor pour l'en entretenir;
Il ſçait qu'Arſinoé mépriſe ſa tendreſſe,
Et que Liſimacus adore la Princeſſe;
Il l'a livré ſans peine à mon reſſentiment;
Pour en être écoûté j'ai ſaiſi le moment,
Qu'il venoit de quitter l'Envoyé d'Arimaſſe,
Qui ſe rit des deſſeins qu'on a fait ſur ſa place:
Jamais je n'avois vû le Roi plus irrité:
C'eſt le temps que j'ai pris, tous mes coups ont porté.
Cependant du Rocher l'attaque eſt réſoluë;
Mais il m'importe peu quelle qu'en ſoit l'iſſuë,
Et que les Indiens ſoient vainqueurs ou vaincus,
Si je puis aujourd'hui perdre Liſimacus.

CHERILLE.

Mais ſi les Dieux qu'il ſert embraſſent ſa défenſe;
Si ces Dieux irrités.....

CLEON.

Tu crains donc leur puiſſance,
Crédule ! pour mener un projet à ſa fin,
Agis avec prudence, & ris toi du deſtin.
Quand on ſçait avec art conduire une entrepriſe ;
Les Dieux nous laiſſent faire, & le Ciel l'autoriſe ;
Et tu verras ces Dieux, ſans ſonger ſi j'ai tort,
Prendre ſans balancer le parti du plus fort.

CHERILLE.

Mais ne craignez-vous point la Princeſſe d'Epire ;
Vous ſçavez que pour elle Alexandre ſoûpire ;
Liſimacus lui plaît, & pour le ſecourir....

CLEON.

Je ſçais à quels moyens elle peut recourir,
Mais j'en crains peu l'effet, le Roi, tu peux m'en croire,
Fera toûjours céder ſon amour à ſa gloire,
Dans ſon ſuperbe cœur la fiere ambition
Ne laiſſe point d'accès à d'autre paſſion.
Il veut être adoré : c'eſt par là qu'il aſpire
A voir tout l'Univers ſoumis à ſon Empire.
Liſimacus s'obſtine à n'y point conſentir ;
Envain Arſinoé voudra le garantir ;
Le Roi ſans être émû verra couler ſes larmes.

CHERILLE.

Cependant il n'eſt pas inſenſible à ſes charmes,
Et les cœurs les plus fiers.....

CLEON.

Tu connois mal le ſien,
Lorſque la gloire parle, il n'écoute plus rien.
Mais le voici.

SCENE II.

ALEXANDRE, CLEON, CHERILLE, PTOLOME'E.

PTOLOME'E.

SEigneur, l'Envoyé du Barbare
Eſt déjà loin du camp, & chacun ſe prépare....

ALEXANDRE.

Avec quelle arrogance oſoit-il me parler !
L'inſolent demandoit ſi nous pouvions voler ?
Ouï, pour aller à toi par des routes nouvelles ;
La valeur aujourd'hui nous donnera des aîles.

PTOLOME'E.

Quand vous voudrez, Seigneur, nous pouvons approcher ;
Les chemins ſont ouverts juſqu'au pied du Rocher ;
On les a reconnus.

CLEON.

Seigneur, leur inſolence
Nous doit faire juger quelle eſt leur confiance,
Peut-être faudroit-il nous approchant ſans bruit,
Pour leur donner l'aſſaut attendre qu'il fût nuit ?

ALEXANDRE.

Qu'il fût nuit ? ce ſeroit dérober la victoire ;
Le Soleil fut toûjours le témoin de ma gloire.

PTOLOMÉ'E.

Au moins à cet assaut ne portez point vos pas,
Seigneur, l'occasion ne le mérite pas;
N'allez point en ces lieux hazarder une tête,
Qu'on ne sçauroit payer par aucune conquête.
Vous le pouviez, Seigneur, quand par des coûps puissans
Il falloit renverser l'Empire des Persans;
Ces exploits demandoient un bras comme le vôtre.
Mais pour ceux d'aujourd'hui, laissez agir le nôtre.
Parmi tant d'ennemis, que ferons nous sans vous?
Quand vous vous exposez, vous nous exposez tous.
Ménagez-nous, Seigneur, une si chere vie;
Par ma bouche, Seigneur, tout le camp vous en prie;
Tandis que vous vivrez, envain tout l'Univers
Couvrira de soldats, & la terre & les mers;
Nous en triompherons au nom seul d'Alexandre:
Mais si vous nous manquiez, qui pourroit nous défendre?
Vous avez à trente ans.....

ALEXANDRE.

Avec plaisir je vois
Votre zele & l'espoir que vous fondez sur moi.
Mais si vous regardiez mes actions passées,
Vous sçauriez un peu mieux penétrer mes pensées:
Je veux vous conserver, je le puis, je le dois;
Mais au lieu de mes ans qu'on compte mes exploits;
Un Roi doit mesurer la grandeur de sa vie,
Par les faits éclatans, dont on la voit remplie,
Comptez combien de fois avec vous j'ai vaincu,

Et vous verrez que j'ai déjà long-temps vêcu.
A l'aſſaut du rocher je marche à votre tête ;
Il eſt vrai, ce n'eſt pas une grande conquête ;
Mais je ne trouve rien d'indigne à conquérir
Où je trouve beaucoup de gloire à m'acquérir :
Je ſçai que l'on ne peut le forcer ſans miracle ,
Que les Dieux en courroux m'oppoſent cet obſtacle :
Mais je leur en ſçai gré, je n'en ai point d'effroi ;
Ils m'offrent des périls qui ſont dignes de moi.
Sçachez ſi tout eſt prêt, retirez-vous Cherille.
Vous, Cleon, demeurez, vous pourrez m'être utile.

SCENE III.

ALEXANDRE, CLEON,

ALEXANDRE.

JE ſuivrai vos conſeils ; mais je ſens qu'en ſecret
Malgré ſes attentats, je l'expoſe à regret.

CLEON.

Seigneur, ſa peine eſt juſte, il oſe vous déplaire.

ALEXANDRE.

Quand je punis Clitus, je crus le devoir faire,
Et cependant, Cleon, dès qu'il eut expiré,
De quels affreux remords me vis-je déchiré ?

CLEON.

Quoi ! chacun pourra prendre une juſte vengeance ;
Et le plus grand des Rois ſouffrira qu'on l'offenſe ?

ALEXANDRE.

Il eſt vrai, je le ſuis ; mais plus j'ai de pouvoir ;
Plus je me ſens forcé de faire mon devoir ;
Car chacun a le ſien, & chacun a ſon juge ;
Je juge l'univers, mais l'univers me juge ;
Et mon trône élevé rend de mes actions
Arbitres & témoins toutes les Nations.
Cependant c'eſt envain que mon cœur en ſoûpire,
Je me ſuis expliqué, je ne puis m'en dédire.

CLEON.

Il a trop merité la peine qui l'attend,
Et s'il meurt, ce ſera du moins en combattant.

SCENE IV.

LISIMACUS, PTOLOME'E, ALEXANDRE, CLEON.

ALEXANDRE.

EH bien! des ennemis quelle eſt la contenance ?
Ont-ils pû découvrir que vers eux on s'avance ?

PTOLOME'E.

Ouï, Seigneur, & déja des Indiens ſurpris,
On voit les mouvemens, tous leurs poſtes ſont pris ;
Sur le haut du rocher leurs troupes s'épaiſſiſſent,
Et de leurs cris affreux les vallons retentiſſent ;
Notre approche pourtant ſemble les étonner,
Et nous n'attendons plus que l'ordre pour donner.

ALEXANDRE.

Allons donc, & voyons si le fier Arimasse
Du discours qu'il m'a fait soûtiendra bien l'audace?
Prince, vous conduirez les Macedoniens
Soûtenus des Persans & des Hircassiens.
Pour toi, de mes soldats une troupe s'aprête,
Sur les bords de l'Indus va te mettre à sa tête;
Va, conduis-la toi-même au sommet du rocher.

PTOLOME'E.

Quoi! lui, Seigneur!

LISIMACUS.

Oui moi; je suis prêt à marcher;
Et dans ce poste indigne au gré de son envie,
en montrant Cleon.
Avec gloire, Seigneur, j'exposerai ma vie:
Car tout est glorieux, à qui suit comme moi,
Sans rien examiner, les ordres de son Roi.

PTOLOME'E.

Mais, Seigneur...

ALEXANDRE.

C'est assez, je ne veux rien entendre;
Qu'à son poste bien-tôt chacun songe à se rendre.
Vous, suivez-moi, Cleon.



SCENE V.

PTOLOME'E, LISIMACUS.

PTOLOME'E.

Eh! pourquoi n'avez-vous,
En feignant un moment, éludé ſon couroux?

LISIMACUS.

Moi feindre! non un cœur incapable de crainte,
Prince, ne doit jamais recourir à la feinte.

PTOLOME'E.

Votre perte eſt certaine, & nous devons encor
Pour vous en garantir faire un dernier effort

LISIMACUS.

Non, le péril certain où Cleon ſeul m'expoſe,
Eſt le plus grand honneur que mon cœur ſe propoſe:
La gloire en eſt pour moi, la honte en eſt pour lui;
Voyez quel intérêt je ſoûtiens aujourd'hui:
Je défens un ami, les Dieux, & ce que j'aime,
Contre un Roi devant qui tremble l'univers même,
Et contre tous les coups, dont je ſuis combattu,
J'attens tout mon ſecours de ma ſeule vertu.

PTOLOME'E.

Ah Dieux! que je vous plains!

SCENE VI.

ARSINOE', CEPHISE, LISIMACUS, PTOLOME'E.

ARSINOÉ.

Ciel que viens-je d'apprendre?
Helas! Lisimacus, est-il vrai qu'Alexandre
Par un ordre cruel vous expose à la mort?

LISIMACUS.

Je suis encor, Madame, incertain de mon sort.
Quelquefois dans la guerre un destin favorable
Nous tire d'un péril qu'on croit inévitable:
Mais enfin quel que soit le danger qui m'attend,
Puisque j'ai pû vous voir, je mourrai trop content.

à Ptolomée.

Vous avez approuvé, Prince, notre tendresse;
Aux fureurs de Cleon dérobez la Princesse,
Peut-être il oseroit attenter sur ses jours:
Ce traître a découvert nos secretes amours.
Il n'est rien que sa rage aujourd'hui n'entreprenne;
Mettez-vous l'un & l'autre à l'abri de sa haine;
Fuyez, ami, fuyez cette funeste cour:
Tirez Arsinoé d'un dangereux séjour.

ARSINOÉ.

Non, non, Lisimacus, je vous fus destinée,
Mon frere y consentit, ma foi vous est donnée,

Je connois mon devoir ; & le couroux du Roi
Ne peut tomber sur vous, qu'il ne tombe sur moi.
L'ordre est donné, marchez, que rien ne vous retienne,
Vous portez à l'assaut votre vie & la mienne:
Je ne vous suivrai point dans l'horreur des combats,
Mais je sçaurai de près suivre votre trépas.
Tu seras satisfait, Roi cruel !

LISIMACUS.

Ah ! Madame
Quel trouble jettez-vous dans le fond de mon ame ?
Le péril jusqu'ici n'avoit pû l'ébranler:
Mais vous voulez mourir, je commence à trembler;
Princesse épargnez-moi ces cruelles alarmes ;
C'est trop, si vous daignez m'honorer de vos larmes.

ARSINOE'.

A quoi me serviroient des jours infortunés
Qu'à des pleurs éternels je verrois destinés ?

PTOLOME'E.

Madame, c'est trop tôt perdre toute espérance ;
Et vous portez trop loin vos malheurs par avance.
Que veut encor Cleon ?



SCENE VII.

CLEON, LISIMACUS, PTOLOME'E, ARSINOE', CEPHISE.

CLEON.

Je viens vous avertir
Qu'on va donner l'assaut, qu'il est temps de partir;
Que le Roi, près de qui déjà chacun se range,
Jusqu'au pied du rocher a conduit la Phalange:
Mais de l'autre côté, vous qui devez marcher,
Pourquoi tardez-vous tant à vous rendre au rocher?
Alexandre s'en plaint, cela vous doit suffire.

LISIMACUS.

Tu pourrois t'épargner le soin de me le dire,
Perfide! c'est toi seul qui desire m'y voir.
Assez tôt j'y serai pour faire mon devoir:
Mais tremble en ce moment pour punir un impie,
Que le Ciel ne me laisse encor assez de vie.

CLEON.

Consultez Calisthene.

LISIMACUS.

Ote-toi de mes yeux;
Et crains de me trouver au sortir de ces lieux.

ARSINOE'.

Ah! mon frere, empêchez, courez....

SCENE VIII.

ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

Quelle entreprise !

CEPHISE.

Madame, j'en frémis.

ARSINOE'.

Ah ! ma chere Cephise
Je me croyois, helas ! au comble des malheurs ;
Cependant, chaque instant redouble mes douleurs.
O jour infortuné, qui vois couler mes larmes !
Hâte-toi par ma mort de finir mes alarmes ;
Il mourra, Dieux cruels ! pourquoi tant de couroux
Contre un jeune Héros qui s'expose pour vous ?
Je n'espére plus rien.

CEPHISE.

Pourquoi perdre courage
Madame ? jusqu'au bout résistons à l'orage.
Lorsqu'on est sans espoir, un imprévû secours...

ARSINOE'.

Que mon sort a changé de face en peu de jours !
Tout sembloit conspirer au bonheur de ma vie ;
Avec Lisimacus je devois être unie ;
Alexandre & mon frere attendant son retour ,
Pour cet heureux himen avoient marqué ce jour ;
Et ce jour qui devoit voir nos ardeurs fidelles ,

N'offre à mon triſte cœur que des frayeurs mortelles:
La mort de toutes parts menace mon amant,
Et l'orage groſſit de moment en moment :
Dieux ! à quel deſeſpoir me vois-je abandonnée!
Que vins-je faire ici, Princeſſe infortunée !
N'ai-je donc traverſé tant d'Etats, tant de mers,
Ne ſuis-je donc venuë au bout de l'Univers,
Que pour y voir périr un Héros que j'adore !
Un Héros qui pour moi....

CEPHISE.

Madame, il vit encore;
Les Dieux ont intérêt à conſerver ſes jours.

ARSINOE'.

Les Dieux ſont quelquefois infléxibles & ſourds,
Ils le feront pour nous ; regarde Caliſthene,
Il défendoit les Dieux, s'en mettent-ils en peine?
Daignent-ils terminer les rigueurs de ſon ſort ?
Daignent-ils l'en tirer par une heureuſe mort ?
Ils craindroient d'irriter le ſuperbe Alexandre ;
Et n'oſent ſecourir qui les oſe défendre.

CEPHISE.

Modérez vos tranſports & daignez écoûter....



SCENE IX.

PTOLOME'E, ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

QUelle nouvelle encor me venez-vous porter,
Mon frere ?

PTOLOME'E.

Helas ! ma sœur malgré ma diligence,
Votre amant de Cleon a puni l'insolence ;
Je voulois éviter qu'ils en vinssent aux mains ;
Je voulois prévenir les suites que je crains :
Mais tous deux s'étant joints, déjà, malgré mon zele,
Les armes à la main décidoient leur querelle ;
Et même Calisthene a vû de sa prison,
Tomber d'un coup mortel le perfide Cleon ;
Il est mort à ses yeux, & je viens vous l'apprendre.

ARSINOE'.

Et le Roi ?

PTOLOME'E.

L'on ne sçait ce qu'on en doit attendre ;
Il l'a sçû, mais son cœur d'autres soins agité,
Contre Lisimacus n'a pas fort éclaté.

ARSINOE'.

Et qu'est-il devenu ?

PTOLOME'E.

Sans tarder d'avantage
Il eſt allé, ma ſœur, où ſon devoir l'engage ;
Avant que de partir, il m'a dit de vous voir,
Et que certains avis lui donnoient quelque eſpoir.

SCENE X.

ARSINOE', CEPHISE.

CEPHISE.

Liſimacus eſpére, & Cleon eſt ſans vie ?
Ouï puiſqu'enfin les Dieux ont puni cet impie,
Madame, je commence à juger par ſa mort,
Que le Ciel ſe prépare à changer votre ſort.

ARSINOE'.

Je voudrois me flater d'une eſpérance vaine.

CEPHISE.

La mort de votre amant eſt encor incertaine,
Il faut, Madame, il faut eſpérer juſqu'au bout ;
Le ſuccès de l'aſſaut décidera de tout.

ARSINOE'.

Allons, Cephiſe, allons en attendre l'iſſuë,
A tous évenemens tu me vois réſoluë,
Contre les coups du ſort, qui peuvent m'attaquer,
La mort eſt un ſecours qui ne peut me manquer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

ALlons....

CEPHISE.

Où courez-vous ? que prétendez-vous faire ?
Déjà le jour qui fuit à peine nous éclaire :
Les ombres de la nuit vont obſcurcir les Cieux ;
Et vous voulez encor retourner en des lieux,
Où d'un terrible aſſaut les images funebres,
Vont mêler leurs horreurs à l'horreur des ténebres ?
Nous avons vainement, courant de tous côtés,
Porté juſqu'au rocher nos pas précipités ;
Et vous voulez encor dans ce péril extrême,
Une ſeconde fois vous expoſer vous-même :
Madame, où croyez-vous trouver Liſimacus ?
Il combat, ou pourſuit les Indiens vaincus,
Et lui-même couvert d'une gloire nouvelle
Peut-être en portera la premiére nouvelle.

ARSINOE'.

J'ai vû le lieu, Cephiſe, & ne puis eſpérer,

Que jamais ſa valeur puiſſe l'en retirer;
S'il combattoit ailleurs, je ſerois plus tranquille;
Mais que peut-on attendre où tout eſt inutile?
Songe qu'en ce moment ce que j'ai de plus cher,
Eſt parmi les périls de cet affreux Rocher;
J'ai vû, j'ai vû de près cette horrible tempête;
J'ai vû voler les dars qu'on lance ſur ſa tête;
Je voulois au travers des traits & des ſoldats,
Contempler ce guerrier & marcher ſur ſes pas;
J'aurois ſçu le trouver; mais tu m'as retenuë,
Cruelle! penſe-tu m'avoir bien ſecouruë?
Ah! tout ce que l'aſſaut peut avoir de terreur,
Eſt-il à comparer au trouble de mon cœur?
Pourquoi m'arrête-tu?

CEPHISE.

Madame, j'oſe croire
Que nous avons enfin remporté la victoire:
On n'entend plus ici les cris des combatans;
Et vous ſerez de tout inſtruite en peu de temps.
Votre frere paroît.

SCENE II.

PTOLOME'E, ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

QUe venez-vous m'apprendre?

PTOLOME'E.

Tout cede enfin, ma ſœur, aux armes d'Alexandre;

J'ai vû fuir devant lui les Indiens vaincus,
Et le Rocher eſt pris.

ARSINOE'.

Que fait Liſimacus?
Vous ne m'en dites rien, eſt-il encore en vie?

PTOLOME'E.

Je ne puis ſur ce point contenter votre envie:
Son nom vole par tout, mais je ne l'ai point vû;
Le Roi le fait chercher; c'eſt tout ce que j'ai ſçu.

ARSINOE'.

Le Roi le fait chercher? inutile recherche!
Ah! mon frere, il eſt mort; c'eſt envain qu'on le cherche;
Je ne dois plus ſonger qu'à le ſuivre aujourd'hui.
Son nom vole par tout? & que dit-on de lui?

PTOLOME'E.

Ce qu'on en dit, ma ſœur, eſt à peine croyable:
Nous avons attaqué ce Rocher effroyable;
Le Roi, pour contenter les chefs & les ſoldats,
A bien voulu d'abord ne s'y hazarder pas.
Mais le ſignal à peine à l'aſſaut nous engage,
Que n'étant plus alors maître de ſon courage,
Il vole à notre tête, & voit de toutes parts
Nos bataillons couverts d'une grêle de dars,
De pierres & de feux, qui ſur les avenuës
Lancés du haut du Roc ſembloient tomber des nuës.
Il le faut avoüer; non, aucun des mortels
N'a mieux que ce heros mérité des autels;
Sa valeur n'a jamais rencontré tant d'obſtacles,
Et jamais ſa valeur n'a fait tant de miracles;

De ſon rapide effort, rien n'arrêtoit le cours,
Nous le ſuivions de près en tremblant pour ſes jours;
Et lui parmi le feu, le fer, & le carnage,
De rocher en rocher nous ouvroit le paſſage.
Mais envain la valeur & l'exemple du Roi
Nous faiſoient affronter le péril ſans effroi;
L'Indien réſiſtoit, quand du lieu le plus proche,
On entend un grand bruit s'élever dans la Roche;
A la cime auſſi-tôt nous portons nos regards,
Surpris nous y voyons flotter nos étendarts;
L'ennemi qui les voit, entend nos cris de joie,
Croit que c'eſt un ſecours que le Ciel nous envoye,
S'étonne, & de ſon fort s'empreſſant de ſortir,
Non pour nous attaquer, mais pour ſe garentir,
Se précipite en foule: & ſa frayeur extrême
Fait que croyant nous fuir, il nous cherchoit lui-même.

C'étoit Liſimacus qui cauſoit leur effroi:
Par un coup de bonheur, qu'à peine encor je crois,
Au ſommet du Rocher ſa troupe parvenuë,
Leur venoit de donner cette alarme imprévuë;
Pouſſés par cette troupe ils ſe lançoient ſur nous,
Et venoient en deſordre expirer ſous nos coups.
Après cela, ma ſœur, bien que l'on puiſſe croire
Que nous aurions ſans lui remporté la victoire,
S'il eſt encore vivant, Alexandre, dit-on,
Ne ſe ſouviendra plus de la mort de Cleon.

ARSINOÉ.

S'il eſt encor vivant? helas! que dois-je attendre?

SCENE III.

ALEXANDRE, PTOLOME'E, ARSINOE', CEPHISE, CHERILLE,

ALEXANDRE.

OUï, qu'il vienne; il n'a pas besoin de se défendre;
J'ai vû ce qu'il a fait, & c'est assez pour moi.

PTOLOME'E.

C'est de Lisimacus, que leur parle le Roi.

ARSINOE'.

Ah! Ciel, se pourroit-il qu'il fût encore en vie?

CHERILLE.

Laisserez-vous, Seigneur, cette mort impunie?

ALEXANDRE.

Envain, Cherille, envain tu voudrois m'y porter,
Contre Lisimacus je ne puis t'écouter,
Et bien-tôt de ma bouche il l'apprendra lui-même;
Je n'examine plus, Madame, s'il vous aime,
Ou, si d'accord ensemble au mépris de mes feux,
Vous aviez fait dessein de me tromper tous deux.

ARSINOE'.

Quoi, Seigneur, vous pourriez.....

ALEXANDRE.

N'achevez pas, Madame,
Vous pourriez à mes yeux découvrir votre flame;

Vous

Vous m'aviez inſpiré quelque amoureuſe ardeur :
Mais j'ai toûjours été le maître de mon cœur ;
Aux vulgaires Amants je laiſſe la conſtance ;
J'ai de plus grands deſſeins. . . .

CHERILLE.

Liſimacus s'avance.

SCENE IV.

LISIMACUS, ALEXANDRE, CHERILLE, ARSINOE', PTOLOME'E.

LISIMACUS.

SEigneur. . . . .

ALEXANDRE.

Liſimacus, ſi je t'ai maltraité
Par ton entêtement, tu l'avois mérité.
Tu ſçais que je pourrois encore avec juſtice,
Pour la mort de Cleon t'envoyer au ſuplice ;
Mais de cet attentat perdant le ſouvenir,
Je veux recompenſer qui je devrois punir.
Aujourd'hui je t'ai vû combattant pour ma gloire,
En expoſant tes jours aſſûrer ma victoire;
Je te la dois, ainſi reprens ſous moi ton rang.

LISIMACUS.

Ah! Seigneur, quand pourrai-je au prix de tout mon ſang. . . .

ALEXANDRE.

Attens, & vois encor ce que je prétens faire :
Arsinoé te plaît, tu sçais qu'elle m'est chere ;
Mais puisqu'enfin son cœur à tes desirs répond,
Ami je te la cede & te fais Roi de Pont.
Es-tu content de moi ? parle, je te l'ordonne ;
Que te faut-il encor ? demande, je le donne.

LISIMACUS.

De vos bienfaits, Seigneur, & surpris & confus.....

ALEXANDRE.

Après de tels bienfaits dois-je attendre un refus ?
Tu sçais que quand j'aurai tout soumis par la guerre,
Si je veux être en paix le maître de la terre,
Il faut que sous le nom de fils de Jupiter,
On me rende un honneur qu'on n'ose contester ;
Les Macedoniens qui veulent s'en défendre,
Si tu veux commencer, sont prêts à me le rendre ;
Ils me l'ont déclaré : commence, je l'attens,
Et ne me le fais pas demander plus long-temps.

LISIMACUS.

Disposez de mes jours, Seigneur, sans plus attendre,
Montrons à l'Orient l'invincible Alexandre,
Passons le fleuve Indus, les chemins sont ouverts,
Et vous serez dans peu vainqueur de l'Univers :
Sous un tel conquérant il faut que tout se range ;
Nous irons au-delà de l'Hidaspe & du Gange ;
Au bruit de votre nom tout fuira devant nous,
Et rien n'est impossible à qui combat sous vous.
Quand le monde soumis....

ALEXANDRE.

Je vois ton artifice,
Mais enfin tes raiſons n'ont rien qui m'éblouïſſent,
Le deſſein en eſt pris, ſonge à plaire à ton Roi;
Tu vois ce qu'aujourd'hui je veux faire pour toi?
Ne me refuſe plus ce que mon cœur déſire,
J'y ſuis trop engagé, pour m'en pouvoir dédire.
L'Univers ſe riroit de ma legéreté :
Conſultez-en ici tous trois en liberté,
Même pour le fléchir donnez-moi vos ſuffrages;
Je vais des Indiens recevoir les hommages,
Et reviens ſur mes pas; vous m'attendrez ici;
Songe qu'à mon retour je veux être obéi.
Toi, Cherille, ſuis moi.

SCENE V.

ARSINOE', LISIMACUS, PTOLOME'E

LISIMACUS.

QUoi toûjours plus impie!
Ah! pourquoi juſtes Dieux conſerviez-vous ma vie!
Que ne me laiſſiez-vous périr dans les combats?
A quoi m'expoſez-vous, & par combien d'apas,
Vois-je dans ce moment ma vertu combattuë!
Que de biens éclatans viennent fraper ma vûë,
Ma Princeſſe, grandeur, ſceptre, tout m'eſt offert,

Un ſeul mot me les donne, & ce ſeul mot me perd;
Je ſçais que vous avez trop d'horreur pour le crime;
Oui, s'il me faut par là mériter ton eſtime,
Roi cruel! j'y renonce: un cœur comme le mien,
De cherir la vertu fait ſon ſouverain bien.
Pour cet heureux état que l'innocence donne,
J'abandonne & grandeurs, & maîtreſſe & couronne;
Ne crois pas de me voir un moment combattu;
Garde tous tes preſens, laiſſe moi ma vertu.

PTOLOMÉE.

Mais enfin, cher ami, que prétendez-vous faire?
Loin de vous obſtiner, vous pourriez pour lui plaire,
Promettre & différer.

LISIMACUS.

Non, celui qui promet
A ce qu'il a promis conſent, & ſe ſoumet.

ARSINOÉ.

Pour les Dieux dès long-temps on connoît votre zele;
N'avez-vous pas aſſez défendu leur querelle?
De tant d'autres vertus vous êtes revêtu.

LISIMACUS.

Qui ne craint point les Dieux, n'a pas d'autre vertu;
Et pour ternir l'éclat de la plus belle vie,
Quoique l'on ſoit d'ailleurs, il ſuffit d'être impie.

PTOLOMÉE.

Pour vous déterminer, vous n'avez qu'un moment.

LISIMACUS.

Sans crime je ne puis héſiter ſeulement,

Je vois ce que je perds, mais je ſçais, ma Princeſſe,
Que vous condamneriez vous même ma foibleſſe,
Si contre mon devoir lâchement ſuborné,
J'allois ſoüiller un cœur, que je vous ai donné.

ARSINOE'.

C'en eſt fait, doux eſpoir, dont je m'étois flattée,
Je te perdrai bien-tôt; & mon ame agitée,
A de nouveaux malheurs.....

LISIMACUS.

Madame, au nom des Dieux,
Ceſſez de m'affoiblir par ces pleurs précieux,
Il ſera bien-tôt temps de s'armer de conſtance,
Caliſthene par moi tiré de ſa ſouffrance,
Par un ſecret poiſon, qu'on avoit préparé,
Au moment que je parle a ſans doute expiré.

ARSINOE'.

Ciel que m'apprenez-vous!

CEPHISE.

Voici le Roi, Madame,
Cachez bien à ſes yeux le trouble de votre ame.



SCENE VI.

ALEXANDRE, ARSINOE', CEPHISE, CHERILLE, LISIMACUS.

ALEXANDRE.

EH bien, vous avez ſçu tantôt ma volonté;
Enfin ſe rendra-t-il? & qu'a-t-on arrêté?
Je viens pour le ſçavoir.

ARSINOE'.

Seigneur, ſans plus attendre,
Je crois qu'à vos deſirs il eſt prêt à ſe rendre;
Mais à ſes ennemis n'ajoûtez point de foi.

ALEXANDRE.

Vous voulez l'excuſer, Madame, je le vois;
Mais je ne prétens point le preſſer davantage
Au fils de Jupiter l'Indien rend hommage,
Caliſthene expoſé, ſouffrant aux yeux de tous;
Pour me faire obéir ſuffit à mon couroux;
Je vous cédois pour prix de ſon obéiſſance,
J'ai ſenti que mon cœur ſe faiſoit violence;
Auriez-vous obéi, ſi je l'euſſe ordonné?

UN GARDE (*ſe jettant à genoux.*)

Caliſthene, Seigneur, vient d'être empoiſonné.
Par votre ordre, avec ſoin, je le gardois à vûë:
Malgré ma vigilance, une main inconnuë,
D'un violent poiſon empruntant le ſecours,

A fini son suplice, en terminant ses jours.

ALEXANDRE.

Traître, tu sçais l'auteur de cette perfidie,
Déclare moi qui c'est, ou c'est fait de ta vie.

LE GARDE.

Je craindrois d'accuser, Seigneur, un innocent.

ALEXANDRE.

Toi-même as fait le coup, perfide, & je t'entends.

LE GARDE.

Seigneur.....

ALEXANDRE.

C'est trop long-temps soûtenir ma presence,
Qu'on aille par sa mort expier son offense.

LISIMACUS.

Arrêtez, Alexandre, & voyez devant vous
Le coupable, sur qui doivent tomber vos coups;
C'est moi qu'il faut punir.

ALEXANDRE.

Je vais te satisfaire.
Gardes, que sur le champ....

ARSINOE'.

Ah Ciel! qu'allez-vous faire?
Du crime qu'il s'impose éclaircissez-vous mieux?
Différez un moment, Seigneur, au nom des Dieux:
L'on n'a que trop de temps pour punir un coupable;
Mais quand le coup est fait, il est irréparable.
Quel regret eûtes-vous de la mort de Clitus?
Vous plaindriez peut-être autant Lisimacus.

ALEXANDRE.

Madame, c'en est trop, & je lui rends justice.

Gardes, qu'au premier ordre on le mene au ſuplice;
Et pour ſervir d'exemple aux traîtres comme lui,
Qu'au lieu de Caliſthene on l'expoſe aujourd'hui.

LISIMACUS.

J'ai ſervi mon ami, je n'ai plus rien à faire;
Inventez des tourmens, je dois vous ſatisfaire,
Je ne m'en plaindrai point : mais vous êtes mon
Roi,
Et vous êtes, Seigneur, plus à plaindre que moi.
Adieu, Princeſſe.

Deux Gardes emmenent Liſimacus.

ARSINOE'.

Helas !

SCENE VII.

ALEXANDRE, ARSINOE', CHERILLE, CEPHISE.

ALEXANDRE.

QUoi ? vous verſez des larmes ?
L'on me l'avoit bien dit, je connois vos allar-
mes,
Vous l'aimez.

ARSINOE'.

Ah ! Seigneur...

ALEXANDRE.

J'en ſuis trop éclairci.

ARSINOE'

ARSINOE'.

Seigneur, mon frere l'aime.

ALEXANDRE.

Et vous l'aimez auſſi.
Vous l'avez garanti deux fois de ma colere;
Vous feignez de pleurer pour l'intérêt d'un frere;
Mais, non, ne cherchez plus d'inutile détour:
Ces larmes, je le vois, ſont des larmes d'amour.

ARSINOE'.

Ah! Seigneur, la pitié ſeulement m'intéreſſe:
Ne me ſoupçonnez point d'aimer....

ALEXANDRE.

Eh bien, Princeſſe,
Pour guérir mon eſprit de ce ſoupçon jaloux,
Il faut dès aujourd'hui m'accepter pour époux:
Vous connoiſſez mon cœur; mais afin que le vôtre
Soit exempt deſormais de brûler pour un autre,
Venez ſans différer joüir d'un ſi beau ſort,
Et que Liſimacus ſoit conduit à la mort.
Vous ne répondez rien?

ARSINOE' (*à part.*)

Juſte Ciel! que répondre?
Vous avez achevé, Seigneur, de me confondre;
Perdez Liſimacus, éclatez contre moi;
C'eſt par votre ordre exprès qu'il a reçû ma foi;
Votre conſentement nous donna l'un à l'autre,
Et notre tendre amour naquit avant le vôtre,
De peur de vous aigrir, je voulois le celer;
Mais puiſque l'on m'y force, il eſt temps de parler;
Gardez tous les honneurs que vous me voulez faire;

Rien sans Lisimacus ne peut me satisfaire ;
Je préfere sans peine au destin le plus beau
Le funeste plaisir de le suivre au tombeau.
Après cela, Seigneur, tranchez sa destinée,
Si vous le condamnez, je me tiens condamnée :
Un même arrêt nous sauve ou nous perd aujourd'hui ;
Et je ne puis, que vivre ou mourir avec lui.

SCENE VIII.

ALEXANDRE, CHERILLE.

ALEXANDRE.

OU sommes-nous, Cherille, & que viens-je d'entendre ?
A-t-on donc oublié que je suis Alexandre ?
L'un ose me trahir au milieu de ma Cour,
Et l'autre ose à mes yeux exposer son amour.

CHERILLE.

Punissez, punissez, Seigneur, qui vous offense.

ALEXANDRE.

Oüi, sans aucun délai, courons à la vengeance ;
Et sans considérer sur qui tombent mes coups ;
N'écoutons aujourd'hui que mon juste couroux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

LE Roi se cache helas, il n'est point dans sa tente,
Pour sauver mon amant, que faut-il que je tente ?
Ces lieux n'offrent partout à mes tristes regards,
Que gardes effrayés courans de toutes parts,
On n'ose me parler, on me fuit, on m'évite :
Dans tous les yeux en pleurs je vois sa perte écrite.

CEPHISE.

Lisimacus, Madame, est cheri des soldats;
Leur révolte est à craindre, & l'on n'osera pas
Dans l'effroyable état où l'on vit Calisthene;
Exposer à leurs yeux un si grand Capitaine;
Alexandre content des exploirs d'aujourd'hui,
Révoquera l'arrêt prononcé contre lui.

ARSINOE'.

Non, tout ce qu'il a fait, Cephise, est inutile,
Le Roi suit les avis d'Agis & de Cherille.

CEPHISE.

Pour fléchir Alexandre il ne faut qu'un moment;

Après une victoire on pardonne aisément.

ARSINOE'.

Le jour que ta valeur lui donne la victoire,
Il te comble d'horreur, tu le comble de gloire;
Infortuné heros, quel prix de tes hauts faits!
Et les Dieux que tu sers souffriroient ces forfaits?

CEPHISE.

Moderez, s'il se peut, l'ennui qui vous accable.

ARSINOE'.

Conçois tu bien l'état de mon sort déplorable?
Tantôt pour délivrer mon amant du trépas,
Des Gardes furieux j'ai retenu le bras.
Cependant je n'ai fait par ce cruel office,
Que le livrer vivant aux horreurs du supplice.
Pourquoi lorsqu'il étoit tantôt prêt à mourir,
Malheureuse, pourquoi, l'allois-je secourir?
Pour finir mes tourmens, je n'avois qu'à le suivre;
Maintenant comme lui je suis réduite à vivre.
Oh! comble de disgrace, oh! trop funeste sort!
Les maux les plus cruels prennent fin par la mort;
Mais dans mon desespoir, à qui tout autre cede,
J'ai perdu le secours de ce triste remède.
Pardonne, cher amant, c'est moi qui t'ai conduit
Dans l'état où déjà peut-être es-tu réduit;
Mais pouvois-je du sort prévoir la barbarie?
Je me plains aujourd'hui d'avoir sauvé ta vie.

CEPHISE.

Mais, Madame, pourquoi ce violent transport?
Vous n'êtes pas encore instruite de son sort.

SCENE II.

PTOLOMEE, ARSINOE', CEPHISE.

ARSINOE'.

MOn frere vous pleurez.

PTOLOME'E.

Helas !

ARSINOE'.

Que va-t-on faire ?
Rien ne peut donc du Roi moderer la colere ?

PTOLOME'E.

J'ai parlé, j'ai pressé... mais inutilement,
Dieux ! que ne suivoit-il son premier mouvement ?
Alexandre, ma sœur, content de la victoire,
Dont à Lisimacus il croit devoir la gloire,
Surmontant son couroux vouloit lui pardonner,
Quand Agis & Cherille ont sçu l'en détourner.
Sur ces lâches flateurs ce grand Roi se repose,
Et de tous nos malheurs ils sont la seule cause :
Contre leurs sentimens j'ai long-temps contesté,
Mais ces traîtres enfin sur moi l'ont emporté.
Pour tromper les soldats, ils ont eu l'artifice
De faire changer l'ordre & l'heure du supplice ;
Et craignant à demain quelque rebellion,
On l'expose ce soir aux fureurs d'un Lion.

ARSINOE'.

Aux fureurs d'un Lion ? oh ! vengeance cruelle !

Allons, courons par tout en porter la nouvelle ;
Mon frere, aux nom des Dieux ne l'abandonnons pas,
Allons en informer les chefs & les soldats,
Ne perdons point de temps : si par toute l'armée
Cette horrible nouvelle est une fois semée,
Les soldats soulevés d'abord en sa faveur,
Arrêteront du Roi la barbare fureur,
Et le fer à la main viendront jusqu'à sa tente
Arracher ce heros. . . . .

PTOLOME'E.

C'est une vaine attente.
Les soldats qui pourroient s'opposer à sa mort
Ne peuvent dans la nuit être instruits de son sort,
On le leur cache exprès. Ceux qui veulent qu'il meure,
Pour le perdre sans bruit, ont fait choix de cette heure,
Un seul moyen, ma sœur, s'offre à le secourir,
Il vous doit venir voir avant que de mourir ;
Alexandre l'ordonne, & lui fait grace encore,
Si vous pouvez enfin obtenir qu'il l'adore ;
Il ne peut autrement éviter son couroux.

ARSINOE'.

A quelle extrêmité, Dieux ! me réduisez-vous ?
Dois je le voir mourir d'une mort si cruelle ;
Ou le porter moi-même à vous être infidelle ?
Helas ! quand je voudrois par là le garantir,
Lui-même voudra-t-il jamais y consentir ?

Non, ſon grand cœur exempt des frayeurs qui m'é-
tonnent,
N'abandonnera point les Dieux qui l'abandonnent.

SCENE III.

LISIMACUS, ARSINOE', PTOLOME'E, CEPHISE.

ARSINOE'.

AH Ciel ! en quel état. . . . .

LISIMACUS.

C'eſt par l'ordre du Roi
Qu'en ce dernier moment, Princeſſe, je vous voi ;
Si je veux l'adorer encore il me fait grace,
Mais vous ſçavez trop bien ce qu'il faut que je faſſe ;
Vous m'y voyez tous prêt, & je viens en ce lieu,
Madame, pour vous dire un éternel adieu.

ARSINOE'.

Helas !

LISIMACUS (*à Ptolomée.*)

Quoique mon ſort ait de quoi vous ſurprendre,
Reſpectez, comme moi, le couroux d'Alexandre.
Cher Prince, perdez-en le triſte ſouvenir,
Et cachez, s'il ſe peut, aux ſiecles à venir
Une indigne action qu'on auroit peine à croire ;
C'eſt tout ce que je veux ; vous me le promettez ?
Gardes, où dois-je aller ?

ARSINOE'.

Barbares, arrêtez,
Ou menez-nous tous deux à cet affreux supplice;
Allez le dire au Roi; de tout je suis complice,
Pourquoi nous séparer?

LISIMACUS (*à Ptolomée.*)

Au nom des Dieux, Seigneur.....

ARSINOE'.

Je ne le quitte point.

PTOLOME'E.

Que faites-vous, ma sœur?

LISIMACUS.

Ah! Princesse, ma mort est trop digne d'envie;
Pour quel sujet plus beau puis-je donner ma vie?
Mon zele pour les Dieux, l'amour que j'ai pour vous,
Du sort qu'on me prépare m'ont attiré les coups.
Après un tel bonheur, peut-on me plaindre encore?
Trop heureux de mourir pour tout ce que j'adore!
Madame, adieu, je parts.

ARSINOE'.

Adieu, Prince, je meurs.

LISIMACUS.

Quel spectacle, grands Dieux! ô jour rempli d'hor-
reurs!
Mais s'il faut pour jamais être séparé d'elle,
La peine qui m'attend me sera moins cruelle;
Et je ne crains, ami, dans son funeste sort
Que la seule douleur qu'elle aura de ma mort.

PTOLOME'E.

Ami, pour signaler l'amitié qui nous lie,

Que ne puis-je donner tout mon ſang pour ta vie,
Cher ami! je ne puis que pleurer ton malheur.

CEPHISE.

La Princeſſe ſe meurt, ſecourons-là, Seigneur,
Déjà ſes yeux....

SCENE IV.

ALEXANDRE, PTOLOME'E, ARSINOE', CEPHISE, CHERILLE.

ALEXANDRE.

QUe vois-je, Arſinoé mourante?

PTOLOME'E.

Réduite au deſeſpoir vous voyez une amante,
Seigneur. Liſimacus vient de quitter ce lieu;
Elle s'eſt évanouie, en lui diſant adieu.
Pardonnez ſa ſurpriſe; & permettez qu'un frere
En perdant un ami ſerve une ſœur ſi chere.

ALEXANDRE.

Moi-même en cet état je la vois à regret;
Votre ami s'eſt perdu par un zele indiſcret,
Je voulois le ſauver, mais pour l'obéiſſance
J'ai dû des attentats prévenir la licence.

ARSINOE'.

Qu'entens-je? où ſuis-je helas! encore je te voi,
Mon cher Liſimacus.... ah barbare, c'eſt toi.

Qu'est-il donc devenu ? cher amant que j'adore,
En cet affreux moment un Lion te dévore :
Ah ! Seigneur, prévenez un cruel repentir,
Encor, peut-être encore, on peut le garantir ;
Ne prenez pas du moins la colere pour guide.

CHERILLE.

Il n'est plus temps, Madame, & c'est en vain. . .

ARSINOE'.

Perfide !
La vertu te déplaît, tu l'as fait condamner,
Sans toi, monstre, le Roi vouloit lui pardonner.
Ah Seigneur, par l'amour que vous m'aviez jurée,
Commandez que sa mort soit au moins differée.

ALEXANDRE.

Princesse, je voudrois. . . .

ARSINOE'.

Courez, Gardes, allez,
Alexandre le veut, partez, courez, volez.
Helas ! je parle en vain. Lisimacus expire,
On ne m'écoute point Ciel ! encore je respire !
Tiran, crains les transports de mon ressentiment :
Ou donne moi la mort, ou rends moi mon amant,
Inhumain, tes bourreaux n'ont pas eû le courage
De te prêter leurs bras pour contenter ta rage.

PTOLOME'E.

Ah ! ma sœur. . . .

ARSINOE'.

Tu te sers pour cet horrible emploi,
D'un Lion furieux, moins feroce que toi :
Cruel, si tu veux voir ta vengeance assûrée,

Crois-moi, commande aussi que j'en sois dévorée,
Crains que Lisimacus ne vive dans mon cœur;
Acheve, prends ma vie, assouvis ta fureur.

PTOLOMÉE.

Seigneur, elle s'égare, & sa triste pensée.

ALEXANDRE.

J'excuse la douleur d'une amante insensée;
Je la plains.

ARSINOÉ.

Cependant c'est vous, injustes Dieux,
Ouï, c'est vous qui là haut tranquilles dans vos Cieux,
A sauver qui vous sert ne pouvez vous résoudre,
Et, qui pour le venger, n'osez lancer la foudre.
Pour qui donc faites-vous si souvent dans les airs
Gronder votre tonnerre, & briller vos éclairs?
Si, tandis qu'un grand cœur, pour vous se sacrifie
Aux Lions affamés vous prodiguez sa vie.
Non, je n'ai plus besoin de vos cruels secours;
Je veux finir ici mes déplorables jours.
Heureuse! si je puis y perdre la lumiere.
Heureuse! si je puis y mourir la premiere,
Et n'apprendre jamais..... Ciel! puis-je un seul moment,
Sans mourir de douleur y songer seulement?



SCENE V.

UN GARDE, ALEXANDRE, PTOLOMÉE, ARSINOÉ, CEPHISE.

UN GARDE.

AH! Seigneur, quel ſpectacle!

ARSINOÉ.

Oh! Ciel que vais-je entendre?

ALEXANDRE.

En eſt-ce déjà fait: & que viens tu m'apprendre?

GARDE.

Vous m'en voyez, Seigneur, encor tout hors de moi,
Au rapport de mes yeux, je n'oſe ajoûter foi.

ALEXANDRE.

Qu'eſt-il donc arrivé? parle, je te l'ordonne.
Reviens de ta ſurpriſe, & que rien ne t'étonne;
C'eſt moi qui l'ai voulu, qu'as-tu vû, qu'a-t-on fait?
Liſimacus a-t-il expié ſon forfait?

GARDE.

Sans ſe plaindre du ſort ni de votre juſtice:
Il eſt allé, Seigneur, au lieu de ſon ſupplice;
Des flambeaux allumés la funebre lueur,
Eclairant le ſpectacle, en augmentoit l'horreur,
Auſſi-tôt on l'a vû ſans changer de viſage,
Deſcendre en un cachot tout rempli de carnage.

Le terrible Lion qu'on avoit préparé,
D'une grille de fer en étoit séparé.
On l'ouvre ; du Lion, la grandeur épouvante,
Il presente une tête affreuse, menaçante,
Rugit, & bat ses flancs, cherche de toutes parts,
Et sur Lisimacus fixe enfin ses regards ;
La fureur tout à coup dans ses yeux étincelle,
Tous nos cœurs sont glacés d'une frayeur mortelle,
Le fier Lisimacus d'un regard assûré,
Contemplant le péril pour lui seul préparé,
Ceint son bras d'une écharpe, & montre avoir envie,
Tout desarmé qu'il est, de défendre sa vie.
On tremble à cet aspect ; le Lion à l'instant
Fond sur Lisimacus ; Lisimacus l'attent,
L'observe, prend son temps, & dans sa gueule avide,
Prompt à le prévenir plonge un bras intrépide,
L'animal arrêté, par des rugissemens
Exprime sa fureur pendant quelques momens ;
Puis pour se délivrer de ce bras qui le tuë ;
En vain de tous côtés, & s'élance, & se ruë ;
Lisimacus le suit, tant qu'enfin harassé,
Il le voit à ses pieds mourant & terrassé.
Alors du creux gosier de la bête expirante,
En arrachant la langue encor toute écumante
Au Garde des Lions il adresse la voix :
Fais en sortir un autre, & fais un meilleur choix,
Lui dit-il. A ces mots on fremit, on s'étonne,
Le Garde encor sur lui déchaîne une Lionne ;

Mais du Lion ſanglant elle n'oſe approcher,
Et dans ſa cave obſcure elle court ſe cacher.
A ce qu'on vient de voir mille voix applaudiſſent
De cris d'étonnement les voûtes retentiſſent;
On demeure en ſuſpens, & moi je viens, Seigneur,
Sçavoir ce qu'il vous plaît ordonner du vainqueur.

ALEXANDRE.

Je vous entens, grands Dieux! je vois que ce miracle,
Qui part de votre main, eſt un digne ſpectacle,
Qui montre à l'univers que vous êtes jaloux
Des ſuprêmes honneurs qui ne ſont dûs qu'à vous.
Eh bien, je vous les cede, & loin d'y plus prétendre,
Je veux mettre ma gloire à vous les faire rendre.
Qu'on le faſſe venir, je veux tout oublier,
Le Ciel a pris le ſoin de le juſtifier.
Oui, quoiqu'avec raiſon fier de cette avanture,
Il ne puiſſe ſans peine oublier mon injure,
Je veux de tant de biens le combler deſormais,
Qu'il ne ſe ſouviendra que de mes ſeuls bienfaits.

ARSINOÉ.

Grands Dieux! de quels périls tirez-vous l'innocence;
Non, jamais qui vous ſert ne doit perdre eſperance.

ALEXANDRE.

Aſſez & trop long-temps, de lâches impoſteurs,
Ont ſçû m'empoiſonner par leurs conſeils flateurs,
Je veux me délivrer de leur troupe ſervile;

Et je bannis Agis & l'infame Cherille ;
Du faîte de la gloire où l'on me voit monté,
Ces esprits dangereux m'auroient précipité.
Pour perdre Calisthene, ils ont sçû me surprendre ;
Mais enfin je rendrai tant d'honneurs à sa cendre,
Que ces tristes honneurs qu'il a trop mérités,
Peut-être appaiseront ses Mânes irrités.
Heureux; si je pouvois ensevelir de même
Dans un profond oubli ; cet oubli de moi-même ;
Et cacher, en voilant la triste vérité,
Cet endroit de ma vie, à la postérité.

ARSINOE'.

Oublierez-vous, Seigneur, mes fureurs & mes craintes ?
Contre les Dieux & vous, j'ai fait les mêmes plaintes ;
Vous aviez prononcé ce funeste trépas,
Au fonds de votre cœur vous ne l'approuviez pas.

ALEXANDRE.

Votre plainte étoit juste, & c'est à vous, Princesse,
Pour gagner votre amant qu'il faut que je m'adresse ;
Vous avez sur son cœur un absolu pouvoir,
Faites qu'il m'aime encore....

ARSINOE'.

Il suivra son devoir.

PTOLOME'E.

Ouï, Seigneur, je l'ai vû dans son malheur extrême
S'intéresser pour vous.... mais le voici lui-même.

SCENE DERNIERE.

LISIMACUS, ALEXANDRE, ARSINOE', PTOLOME'E, CEPHISE.

ARSINOE'.

AH! Ciel!

ALEXANDRE.

Lisimacus, oublions le passé.
J'ai voulu te punir, tu m'avois offensé;
Mais je vois que les Dieux embrassent ta défense;
Soyons amis, je cede enfin à ta constance.

LISIMACUS.

Ah! Seigneur, si le Ciel veut exaucer mes vœux...

ALEXANDRE.

Rends moi ton amitié, c'est tout ce que je veux.
Je connois ton amour, & je sçais ta tendresse;
Accepte de ma main la main de la Princesse.
Ta valeur a soûmis la Thrace sous ma loi,
J'y joins tous les Etats de Pont, je t'en fais Roi:
Ces peuples belliqueux ont besoin d'un tel maître;
Et déjà je t'avois jugé digne de l'être.

LISIMACUS.

Avec respect, Seigneur, je reçois vos bienfaits,
J'en connois tout le prix: ils passent mes souhaits;
Mais

Mais quels que ſoient les biens qu'un heureux ſort m'envoye,
Votre retour, Seigneur, fait ma plus grande joye.

ALEXANDRE.

Enfin, de tous côtés je ſuis victorieux :
Allons de tant de biens rendre graces aux Dieux.

FIN.

L'OPINIÂTRE,

COMEDIE

EN VERS

ET EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiére fois le 19 Mai 1722.

REMARQUES HISTORIQUES
Sur l'Opiniâtre.

LA Comédie de l'Opiniâtre composée d'abord en cinq Actes, puis remise en trois Actes, & ainsi representée au mois de Mai 1722, eût un succès assez favorable. On prétendit cependant que l'Auteur n'avoit pas tiré tout le parti qu'il auroit pû du caractére qu'il traitoit, & des situations que ce caractére lui pouvoit donner ; on remarqua que les trois principaux traits d'opiniâtreté n'étoient pas assez marqués ou assez comiques. Que l'on ait eu tort ou raison, c'est ce qu'on laisse au Lecteur à décider. Il ne s'agit ici que de l'historique de la piéce, & voici ce qu'elle occasionna peu de tems après sa premiere representation.

Comme elle fut annoncée par l'Auteur du Grondeur, un parent de M. de Palaprat fit insérer dans le Mercure du mois de Juin 1722. l'extrait d'une lettre qu'il écrivoit à ce sujet à un de ses amis de Province, & par laquelle il proposoit comme un problême littéraire de sçavoir : « Si par l'annonce de l'O- » piniâtre de l'Auteur du Grondeur, M. de Brueys a- » voit eu dessein de faire entendre que M. de Palaprat » eû travaillé avec lui à la Comédie de l'Opiniâtre, » ou que M. Brueys eût seul fait le Grondeur ? »

C'étoit frapper l'endroit sensible de M. Brueys, que de l'attaquer sur le Grondeur ; il a toûjours eu pour cette piéce une tendresse de pere, & un goût de préférence qu'il n'a jamais démenti ; aussi ne tarda-t-il pas à repousser l'offense, & il communiqua le mois suivant aux Auteurs du Mercure, une lettre adressée à un de ses amis de Paris, dont voici l'extrait, & dans laquelle il résolut ainsi le problême proposé.

» .... Au reste, je ne sçai de quoi s'avise le » parent de notre cher ami; il est vrai que nous » avons été associés autrefois, mais il y a long- » tems que notre société est finie. Depuis ce tems- » là nous avons donné M. de Palaprat & moi des » piéces de Théatre pour notre compte particu- » lier, & sans partage; lesquelles nous nous com- » muniquions l'un à l'autre, comme des amis qui » se consultent : c'est ainsi que je puis lui avoir » envoyé il y a 15 ou 16 ans à Paris un Can- » nevas de l'Opiniâtre en cinq Actes, & qu'on » peut avoir trouvé parmi les papiers de ce cher » ami; mais il n'a jamais travaillé, ni prétendu, » ni pû prétendre aucune part à cette piéce, qui » de son vivant & sans sa participation, a été pre- » sentée par vous, Monsieur, aux Comédiens. Je » ne suis pas moins surpris de ce que ce parent » trouve mauvais que l'on ait annoncé l'Opiniâ- » tre par l'Auteur du Grondeur : Messieurs les » Comédiens, avec tout Paris, ne sçavent-ils pas » que j'en suis véritablement le pére ? quoique M. » de Palaprat l'ait produit dans le monde, qu'il l'ait » enrichi de ses biens, & qu'il m'ait fait l'honneur » de l'adopter, ainsi que je lui écrivis à lui-même » il y a huit ou dix ans; ce qu'il ne desavoüa point » par la réponse qu'il me fit, que j'ai heureusement » conservée, que je montrai à M. le Duc de Ro- » quelaure, parce qu'il s'étoit élevé chez lui sur ce » sujet une querelle de Parnasse qui fut décidée par » là. M. de Palaprat ne laissa-t-il pas annoncer la » Tragédie de Gabinie de l'Auteur du Grondeur, » quoiqu'elle fût imprimée sous mon nom, & dé- » diée à M. le Comte d'Ayen, aujourd'hui Duc de » Noailles ? Les Empiriques & Pathelin n'ont-ils » pas été annoncés de même du vivant & au sçû de » M. de Palaprat, sans qu'il ait tiré aucune part » de ces piéces, ni qu'il m'ait cherché aucune chi-

„ canne ſur l'annonce ? Ainſi pour réſoudre le pro-
„ blême de ſon parent, je ne veux ni partager avec
„ lui le produit d'une piéce qui eſt toute de moi,
„ ni flétrir la mémoire de mon cher ami, en le
„ privant de la gloire d'avoir quelque part à la
„ production du Grondeur ; & je veux même par
„ reſpect pour ſa mémoire, ne pas dire tout ce que
„ je penſe ſur le procédé extraordinaire de ſon pa-
„ rent..... „

On n'a pû ſe diſpenſer de rapporter ici à l'occa-de ce fait la lettre de M. Brueys, puiſqu'elle eſt une preuve plus que ſuffiſante, de la raiſon qu'on a eu de mettre le Grondeur au nombre de ſes ouvrages.

ACTEURS.

LE RARON, Pere d'Erafte.

ERASTE, Fils du Baron.

LA MARQUISE, Mere de Dorife.

DORISE, Fille de la Marquife.

LE MARQUIS, Mari de la Marquife, & crû Ibrahim Turc.

DAMIS, Coufin du Baron & d'Erafte.

CLITANDRE, Amant de Dorife.

LARAME'E, Hôte, autrefois valet du Marquis.

TOINON, Fille de Chambre de Dorife.

La Scene eft chez la Marquife dans un Bourg, près de Toulon.

L'OPINIATRE,

L'OPINIÂTRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

Vous sortez ?

ERASTE.

Oui, Monsieur,

LE BARON.

Mais, mon fils.

ERASTE.

Oui, mon pere,

Je sors.

LE BARON.

Après l'éclat que vous venez de faire,
Sortir si brusquement, mon fils, que dira-t-on ?

ERASTE.

L'on dira... l'on dira, Monſieur, que j'ai raiſon.

LE BARON.

Mais vous ſçavez à quoi la bienſéance engage ;
La Marquiſe conſent à votre mariage ;
Ses parens à Toulon ce matin avertis,
Seront ici ce ſoir, & ſont déjà partis ;
Chez elle vous joüez, vous paſſez la ſoirée ;
Et par votre imprudence une bague égarée,
Et que peut-être encor trouveroit-on ſur vous,
Vous fait quitter le jeu ; puis ferme contre tous
Vous oſez ſoûtenir que ſa fille Doriſe
Vouloit avoir la bague, & qu'elle vous la priſe.

ERASTE.

Mais, Monſieur, je le ſçais, j'en ſuis ſûr, elle l'a,
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.

DAMIS.

Oh ! Monſieur le Baron, nous ſçavons bien la choſe.

LE BARON.

Mais, quand cela ſeroit, eſt-il ſéant qu'il oſe
Soûtenir contre tous opiniâtrement....

ERASTE.

Eh bien, Monſieur, j'ai tort, j'ai tort aſſûrement ;
On le veut, je me rends.

LE BARON.

Eh, je crois vous entendre,
Eraſte, & ce n'eſt pas ainſi qu'on doit ſe rendre.

ERASTE.

Mais, le doit-on, Monſieur, lorſque l'on a raiſon ?

LE BARON.

Raiſon ? ... Vous vous fondez ſur un ſimple ſoupçon.
Clitandre avoit donné cette bague à Doriſe,
Parce qu'en mariage elle lui fut promiſe :
Mais aujourd'hui ſa mere approuvant nos desſeins,
A voulu qu'elle ait mis cette bague en vos mains,
Et vous la ſoupçonnez d'avoir voulu reprendre
Un préſent qui venoit de la main de Clitandre.
Voilà ſur quel prétexte, & ſur quoi ſeulement
Rien ne peut vous tirer de votre entêtement ;
Mais puiſqu'enfin demain de l'aveu de la mere,
Vous épouſez Doriſe, ainſi que je l'eſpere ;
Lorſqu'un himen heureux va joindre nos maiſons,
Devez-vous ſoûtenir ſur de ſimples ſoupçons,
Qu'elle vous a repris la bague de Clitandre ?

ERASTE.

Mais qui donc, je vous prie, eſt venu me la prendre ?

LE BARON.

Je ne ſçais, mais enfin je connois votre eſprit,
Vous n'en démordrez point, puiſque vous l'avez dit.

DAMIS.

Mon couſin n'a pas tort, je vous en fais excuſe.

ERASTE.

Moi tort, Monſieur, moi tort ? Qui faut-il que j'accuſe,
Que celle qui cherchoit, ſans doute, à la ravoir ?

Nous joüons, j'ai ma bague, on demande à la
voir ;
Je la donne, on la voit, on la met fur la table;
Je ne l'ai point reprife, ou je fois miférable;
Et lorfque je rêvois au coup que j'ai perdu,
Vous en êtes témoin, ma bague a difparu.
Toinon s'eft mife à rire, en regardant Dorife,
Monfieur, je le foutiens, c'eft elle qui l'a prife.

DAMIS.

L'on n'en fçauroit douter.

LE BARON.

Mon Dieu, Monfieur Damis,
Sans lui complaire en tout, foyez de fes amis,
Son fentiment toûjours eft la regle du vôtre,
Quand il eft d'un avis, vous n'en avez point d'autre;
A préfent qu'il eft nuit, s'il s'avifoit ici
De dire qu'il eft jour, vous le diriez auffi,
L'on doit pour fes amis avoir quelque indulgence;
Mais on ne porte pas fi loin la complaifance;
Et lorfque fans raifon, il s'obftine fi fort,
Vous devriez au moins lui dire qu'il a tort;
Mais vous n'en ferez rien, j'ai beau vous le rebattre,
Et vous mourrez flateur, & vous opiniâtre.

ERASTE.

Eh! Monfieur, quand j'ai tort je me rends fans détours;
Mais lorfque j'ai raifon.

LE BARON.

Vous l'avez donc toûjours,
Erafte; car jamais je ne vous ai vû rendre,

Vous ſoupçonnez Doriſe, à cauſe de Clitandre;
L'apparence eſt pour vous, j'en demeure d'accord;
Mais voici ſûrement en quoi vous avez tort.
Croyez-vous que ce ſoit aſſez que l'apparence,
Pour ſoûtenir un fait avec tant d'aſſûrance?
Et s'il n'en étoit rien, n'enrageriez-vous pas,
D'avoir mal à propos fait un ſi grand fracas?
  Je veux que vous ſoyez aſſûré de la choſe,
Alors que contre nous tout le monde s'oppoſe,
A la voix générale il faut s'accommoder;
Et, quoiqu'on ait raiſon, il eſt mieux de céder;
Entre nous, je crains fort que Doriſe en colere
Contre vous n'ait aigri la Marquiſe ſa mere,
Je l'ai vûe en couroux de votre entêtement,
Rentrons pour l'appaiſer... je crains ſon changement,
Et la fine Toinon qui nous eſt oppoſée
Pour vous nuire auprès d'elle eſt bien aſſez ruſée.
Venez, rentrons, Eraſte.

SCENE II.

TOINON, LE BARON, ERASTE, DAMIS.

TOINON.

AH! Meſſieurs, vous voici?
Vraiment je vous croyois déjà bien loin d'ici.

Et j'allois vous chercher.

ERASTE.

Nous, pourquoi ?

TOINON.

Pour vous dire
Que ma Maîtresse.

ERASTE.

Eh bien, Toinon, c'étoit pour rire
Seulement, qu'elle a pris ma bague, n'est-ce pas?
Eh bien, Monsieur, j'ai tort d'avoir fait du fracas;
Je suis opiniâtre?

DAMIS.

Et moi flateur ?

ERASTE.

Mon pere.
On se trompe par fois.

DAMIS.

Monsieur je suis sincere;
Vous voyez à present que nous avions raison.

ERASTE.

Sans faire un peu de bruit, adieu ma bague.....

DAMIS.

Bon,
On auroit rit de vous.

ERASTE.

Tu viens donc me la rendre.

TOINON.

Non Monsieur.

ERASTE.

Non? comment?

TOINON.

Non je viens vous apprendre
Que la bague....

ERASTE.

Et tu viens de dire en ce moment
Que ta maîtresse l'a....

TOINON.

Moi? je dis seulement
Qu'elle a vû que vous-même....

ERASTE.

Eh quoi? que je l'ai prise?

TOINON.

Ouï, Monsieur.

ERASTE.

Moi?

TOINON.

Vous même.

ERASTE.

Où donc l'aurois-je mise?

TOINON.

Dans votre bourse.

ERASTE.

Bon dans ma bourse.

TOINON.

Oui vrayment.

ERASTE.

Tu te mocques de moi.

TOINON.

Cherchez bien seulement,
Et vous l'y trouverez.

ERASTE.

Ah ! teftebleu... j'enrage,
Comment diable ai-je fait ?

TOINON.

Il la touche ; je gage,
Oui, qu'il n'avoûra pas qu'il l'a....

ERASTE.

Va, va Toinon,
Si je l'ai foutenu, ce n'eft pas fans raifon.

TOINON.

Mais, Monfieur, vous avez la bague...

ERASTE.

Ta maîtreffe
Trouve Clitandre feul digne de fa tendreffe.

TOINON.

Mais la bague....

ERASTE.

Il eft vrai que fon pere autrefois,
Quand il étoit en vie, en avoit fait le choix.

TOINON.

Quoi vous n'avoûrez pas ?

ERASTE.

Enfin malgré fa mere,
Elle veut s'en tenir au choix de feu fon pere.

TOINON.

Non, il n'en fera rien.

ERASTE.

Et ce n'eft qu'à regret,
Qu'elle voit le deffein que nos parens ont fait.

TOINON.

Oh?

LE BARON.

Toinon, c'eſt aſſez.

ERASTE.

Voyez cette inſolente?

TOINON.

Oh, Monſieur, je la vois, je ſuis votre ſervante.

SCENE III.

ERASTE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

EH bien qu'en dites-vous?

DAMIS.

C'étoit diſtraction.

LE BARON.

Oui, mais ce que je blâme en cette occaſion,
C'eſt d'avoir ſoûtenu contre tous, que Doriſe...

DAMIS.

Eh qui diantre n'eut crû qu'elle l'avoit repriſe?

LE BARON.

Excuſez-le toûjours, rien ne peut vous tenir,
C'eſt votre caractere, il faut le ſoûtenir,
Et puis vous me direz ſur quelque vaine excuſe,
Que d'être opiniâtre à tort on vous accuſe?
Je vous l'ai dit ſouvent, l'opiniâtreté

N'eſt pas de diſputer contre la vérité,
Sçavoir que l'on a tort, le voir & le comprendre,
Et de mauvaiſe foi ne vouloir point ſe rendre;
C'eſt lorſque prévenu de bonne opinion,
On croit obſtinément avoir toûjours raiſon;
Et n'approuvant jamais les ſentimens des autres,
Sans rien examiner ne ſuivre que les nôtres,
Ce dernier vice eſt bas, & ne tombe jamais
Qu'en de lâches eſprits, & dans les cœurs mal faits;
Et ce défaut n'eſt pas, que je penſe, le vôtre:
Mais aiſément Eraſte, on y paſſe de l'autre.
On le voit tous les jours, un eſprit prévenu
D'abord de bonne foi ſoûtient ce qu'il a crû;
Mais lorſqu'à la raiſon envain on le rappelle,
Qu'à la prévention la paſſion ſe mêle,
Alors pour ſoûtenir ce qu'il a d'abord dit,
Contre la vérité ſouvent il ſe roidit;
Et honteux d'avoüer qu'il ait pû ſe méprendre,
Il voit, il ſent, il touche, & ne veut pas ſe rendre.
Vous vous reconnoiſſez ſans doute à ce portrait,
Car voilà juſtement ce que vous avez fait:
Mais qu'en dit le couſin, s'il veut être ſincere?

DAMIS.

Je dis... Je dis, Monſieur,.. que... vous êtes ſon pere,
Que... quoique vous diſiez... on vous doit reſpecter;
Et que nous aurions tort, de vous rien conteſter.

LE BARON.

Je vous entens, Damis; & vois votre défaite,

Avec ce beau respect vous avoüez la dete.
Et vous, de tout ceci jugez ce qu'on dira.
Mais je vois chaque jour encor pis que cela.
Quand vous vous êtes mis en tête quelque chose,
C'est une affaire faite ; & quoi qu'on vous oppose,
Jamais vous ne cédez, pas seulement à ceux
Qu'on consulte en leur art, vous en sçavez plus qu'eux.
Jamais nos Avocats n'ont pû vous faire entendre
Qu'il faut accommoder le procès de Clitandre,
Et que vous allez perdre un gros bien sûrement,
S'il peut de feu Damon trouver le testament.
Pour moi, quand je vous vois si fort opiniâtre,
Je crains qu'on ne vous mette un jour sur le Theatre.
Le caractére est neuf, & pourroit divertir,
Sans que du naturel on cherchât à sortir.
Mais c'est trop s'arrêter. Votre brusque sortie
Nous à mal à propos fait rompre la partie.
Je vous l'ai déja dit, ce vif emportement
Ne peut se réparer, qu'en rentrant promptement.
De tout ce qui causoit votre plainte imprudente
Vous venez de le voir, Dorise est peu contente,
Rentrons.... vous aviez tort, le fait est avéré,
Ce manque de respect doit être réparé,
Et par ce prompt retour vous leur ferez connoître...

ERASTE.

Non, mon pere, si-tôt je ne dois point paroître.

DAMIS.

En effet, comme on vient, Monsieur, de contester,
Il me semble que c'est trop tôt se presenter.

LE BARON.

Trop tôt? ne faut-il pas achever la reprise?
Je parlerai pour vous, j'appaiserai Dorise.
Je me charge de tout.

ERASTE.

Mais, Monsieur. . .

LE BARON.

Eh! rentrons. . . .
Nous le pouvons encor; mais si nous différons
Il ne sera plus temps, rentrons, je vous en prie.

ERASTE.

Nous finirons demain, Monsieur, notre partie.

LE BARON.

Non, tandis que l'on a les cartes à la main,
Il est mieux . . . .

DAMIS.

L'on pourroit renvoyer à demain.

LE BARON.

Eh, Monsieur,. . . non, Eraste, allons. . rentrons. . vous dis-je,
La raison, le devoir, l'amour, tout vous oblige
A rentrer promptement.

ERASTE.

Je ne vois pas parbleu,
Sur quel prétexte entrer.

LE BARON.

Pour reprendre le jeu,
Déjà, même déjà, c'est trop se faire attendre.

DAMIS.

Il est pourtant bien tard pour vouloir le reprendre,

ERASTE.

Assûrément, Monsieur, tout dort dans le logis.

DAMIS.

La Marquise bailloit quand nous sommes sortis.

LE BARON.

Allons ferme tous deux, il n'est plus de remede,
Je le vois bien, en tout il faut que je vous cede :
Mais c'est tant pis pour vous, Dorise a des appas,
Je sçais que vous l'aimez.

ERASTE.

Si je ne l'aimois pas,
Je serois trop heureux ; je sçais que la cruelle
Me hait, & malgré moi je soûpire pour elle ;
Et pour changer jamais, j'aime trop constamment.

LE BARON.

Vous ne changerez pas, Eraste, assûrément.
Pour moi, j'admire en tout votre persévérance,
Et vous êtes sans doute un héros en constance ;
Toutes vos actions ne le font que trop voir :
Mais puisque vous aimez, je ne peux concevoir
Que vous ne veuillez pas réparer la sottise,
Que vous venez de faire aux yeux de la Marquise.

ERASTE.

Nous calmerons demain ces petits différends ;
Cependant, comme il faut inviter nos parens,
Je m'en vais à Toulon.

LE BARON.

Mais c'est une imprudence
Dans la nuit....

DAMIS.

Il eſt bon de faire diligence.

ERASTE.

Sans doute, & je ſerois même déjà parti,
N'étoit que ſi Toinon venoit encor ici,
Je voudrois l'engager à parler à Doriſe
En ma faveur, après je pars & ſans remiſe.

LE BARON.

Attendez à demain.

ERASTE.

Et pourquoi pas ce ſoir?

LE BARON.

Mais quoi partir de nuit.

DAMIS.

Il ne fait pas trop noir.

LE BARON.

A Toulon cependant vous ne pourrez rien faire
Qu'il ne ſoit jour.

ERASTE.

Souffrez.

DAMIS.

Monſieur, quand on différe,
On peut manquer les gens.

LE BARON.

De grand matin ſuffit.

ERASTE.

Eh Monſieur, permettez que je parte.

LE BARON.

Il l'a dit
C'eſt une affaire faite, il partira ſans doute.

ERASTE.

Dans deux heures au plus j'aurai fait cette route.

LE BARON.

Eh bien, allez, partez, Erafte ; je vois bien
Que pour vous retenir, je n'avancerois rien.

ERASTE.

Je reviendrai d'abord.

LE BARON.

Allez, je me retire
Car auffi bien il vaut autant ne vous rien dire.

SCENE IV.

TOINON, ERASTE, DAMIS.

DAMIS.

Vous demandiez Toinon, juftement la voici.

TOINON.

Ma maîtreffe me fuit, & doit fe rendre ici
Pour prendre mes confeils fur tout ce qui fe paffe.
Faifons-les déloger de cette fale baffe.

DAMIS.

Elle vient droit à nous.

ERASTE.

Bon foir ; où va Toinon ?

TOINON.

Bien-tôt au lit, Monfieur, tout dort dans la maifon,
Ma maîtreffe eft couchée & chacun fe retire ;
Délogeons.

DAMIS.

Le cousin a deux mots à te dire.

TOINON.

Le cousin me dira demain ce qu'il voudra ;
Mais ma foi pour ce soir, Monsieur s'en passera :
Délogeons.

ERASTE.

Tu veux donc perdre la récompense
Que je vais te donner, si tu prens ma défense.

TOINON.

Je dors, Monsieur, je dors.

ERASTE.

Dis ma pauvre Toinon,
Voudrois-tu dire un mot à ta maîtresse ?

TOINON.

Non.
O que les Provenceaux sont faits d'étrange sorte !
Restez, Messieurs, restez, je vais fermer la porte ;
Voyez si vous voulez coucher ici.

ERASTE.

Sortons,
Allons faire sceller des chevaux & partons.

SCENE V.

TOINON, DORISE.

TOINON.

VEnez, je leur ai dit que vous étiez couchée ;
Venez, ils sont sortis.

DORISE

DORISE.

Ma mere eſt donc fâchée.

SCENE VI.

CLITANDRE, DORISE, TOINON.

TOINON.

QUi vois-je? Les amans marchent toûjours de nuit,
Madame, c'eſt Clitandre ... approchez-vous ſans bruit,
Vous ſerez du conſeil, Monſieur.

CLITANDRE.

Quel coup ſenſible!
Ce que je viens de voir, Madame, eſt-il poſſible?

DORISE *à Toinon.*

Qu'a-t-il donc?

CLITANDRE.

Ce que j'ai? faut-il tant le chercher,
Cruelle, n'avez-vous rien à vous reprocher?

DORISE.

Moi?

CLITANDRE.

Je cours à Toulon par ſon ordre, & j'eſpere
D'engager les parens de feu Monſieur ſon pere
A ſoûtenir ſon choix; & lorſque tout eſt prêt ...

TOINON.

Il faut que je m'en mêle ... alte-là, s'il vous plaît.
Voyons ... ce ne ſera que pure bagatelle;
Les amans ont toûjours quelque ſotte querelle;

Et pour ſe picoter, ils choiſiſſent le temps,
Que l'on veut employer à les rendre contens.
Ça, voyons, qu'avez-vous ?

CLITANDRE.

Demande-lui le gage
Qu'elle reçut de moi, d'un amour...

TOINON.

Oh j'enrage
Point d'exclamations, laiſſez-là votre amour
Pour l'heure, & répondez, s'il vous plaît, tour à tour
Quel gage ?

CLITANDRE.

Elle le ſçait; Eraſte dans la ruë
Vient de me faire voir...

DORISE.

Ma bague.

CLITANDRE.

Oh je l'ai vûë,
Ne cherchez pas ici des detours ſuperflus;
Vous pouviez la cacher & ne la porter plus:
Mais la donner.

TOINON.

Suffit... qu'avez-vous à répondre?

DORISE.

Rien... fais lui voir ceci, c'eſt de quoi le confondre,
Il la reconnoîtra.

TOINON.

Quoi! vous l'aviez auſſi.

DORISE.

Dans un temps plus heureux, je vous aurois puni,
D'oser sur un soupçon offenser ce qu'on aime,
Je vous aurois laissé dans l'erreur....

CLITANDRE.

C'est la même

DORISE.

Mais j'ai bien d'autres soins en ce malheureux jour.

CLITANDRE.

Helas!

TOINON.

O moi, je suis curieuse à mon tour
Et je n'y comprens rien ... de grace, que j'apprenne
Comment cela se peut?

DORISE.

Te voilà bien en peine.

TOINON.

On le seroit à moins.

DORISE.

Quand ma mere voulut
Que de mes propres mains Eraste la reçût
Je contestai deux jours & j'en fis faire une autre,
Je la donnai, Clitandre, & je gardai la vôtre.

TOINON.

La peste qu'elle en sçait!.. & vous fites cela
Sans me communiquer à moi ce secret-là?

DORISE.

Personne ne le sçut.

CLITANDRE.

Ah! Charmante Dorise,

Me pardonnerez-vous cette injuſte mépriſe ?

TOINON.

Allons au fait, Monſieur.

CLITANDRE.

Eh bien, que ferons-nous ?
Pour l'empêcher d'avoir Eraſte pour époux ?
Dis, ma pauvre Toinon, dis, que nous faut-il faire ?

TOINON.

Faiſons courir le bruit que Monſieur votre pere
Eſt en vie, & revient.

DORISE.

Mais tu ſçais mieux que moi,
Que jamais à ce bruit on n'ajoûteroit foi :
Chacun ſçait qu'autrefois la fortune ennemie,
Sur les mers du Levant, lui fit perdre la vie,
Dans un combat naval contre les Ottomans.

CLITANDRE.

Oui, mais l'on ſçait auſſi que depuis quatorze ans,
Madame, ſur ſa mort preſque toûjours en peine,
N'en a jamais reçu la nouvelle certaine.

TOINON.

Que ſçait-on, après-tout, s'il eſt mort, comme on dit ?

DORISE.

Mais s'il étoit vivant, n'auroit-il pas écrit ?

TOINON.

Bon, écrit, tant de gens pris par les Infidelles,
Dont on n'avoit jamais pû ſçavoir des nouvelles,
Et qu'on croyoit défunts ſont venus à bon port, ...

Lorſque l'on meurt ſi loin, on n'eſt pas toûjours
mort;
D'ailleurs, vous le ſçavez, ſur la côte où nous ſommes
Tous les jours, tous les jours, on voit venir des hommes
A Marſeille, à Toulon qu'on avoit crû perdus
Et qui chez eux pourtant ſe ſont enfin rendus.
Faiſons courir ce bruit.

DORISE.

Comment ?

TOINON.

Hier un homme,
Qui prit terre à Toulon, & vient, dit-il, de Rome,
Arriva dans ce bourg : c'eſt un homme de peu,
Très-facile à gagner, & fort propre à ce jeu;
Il eſt Turc, ſes habits le font aſſez connoître,
Nous le ferons parler, on le croira peut-être,
Je l'inſtruirai moi-même. Il ſuivra mes leçons,
Et quand on n'en prendroit que de ſimples ſoupçons,
Nous ferons différer du moins le mariage
Qu'on veut faire demain, & qu'on fera je gage;
Car tout eſt arrêté, même je vous apprens,
Qu'Eraſte, pour aller inviter ſes parens,
Eſt parti pour Toulon.

CLITANDRE.

Juſte Ciel, s'il les mene;
Toinon, tout eſt perdu.

TOINON.

Ne ſoyez pas en peine,

A la pointe du jour fecrettement demain,
J'engagerai ce Turc à nous tenir la main;
Il fe nomme Ibrahim, je m'en fuis informée,
Il loge heureufement chez Monfieur la Ramée,
L'Hôte du Cheval blanc, jadis votre Fermier,
Il eft de mes amis, je veux que le premier
Il répande le bruit que Monfieur votre pere
Eft en vie : auffi-tôt Madame votre mere,
Voudra s'en informer, & le Turc parlera;
Il l'aura vû vivant; & le lui dépeindra
Tel qu'il étoit. Inftruit par Monfieur la Ramée,
Qui le fervoit du temps qu'il partit pour l'armée,
Et qui l'a, comme on fçait, parfaitement connu;
Car, Madame, pour moi je ne l'ai jamais vû.

DORISE.

A peine il m'en fouvient.

TOINON.

Dormez en affûrance,
Et prenez fur mes foins entiere confiance:
J'irai tout difpofer avant votre réveil;
Mais allons nous coucher, la nuit porte confeil.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA RAME'E.

LE MARQUIS.

CE n'eſt pas ſans ſujet qu'après quinze ans d'abſence,
J'étois depuis hier dans quelque impatience,
De revoir ma maiſon ; & j'ai pris le matin,
Pour n'être rencontré de perſonne en chemin.
Je vous ai dit pourquoi je ne veux pas encore
Annoncer mon retour, il eſt bon qu'on l'ignore ;
Vous m'avez informé de ce qu'on fait ici ;
Et je veux par moi-même être mieux éclairci.
Enfin je ſuis chez moi, mon pauvre la Ramée.

LA RAME'E *rêvant.*

J'ai de ce qu'il m'a dit, l'ame encore allarmée.

LE MARQUIS.

Montez là haut ſans bruit, & tâchez de ſçavoir.....

LA RAME'E *rêvant.*

Il tombe dans la mer bleſſé ſans nul eſpoir.

LE MARQUIS.

Allez voir ſi l'on dort là-haut,

LA RAME'E *rêvant.*

Ceux qui le prirent,

A d'autres maudits Turcs auſſi-tôt le vendirent.

LE MARQUIS.

Allez . . . . .

LA RAME'E *toûjours rêvant.*

Quinze ans eſclave.

LE MARQUIS.

Oui, mais laiſſons cela;
Je vois que vous avez encor ce défaut-là,
De réfléchir à part ſur ce qu'on vient de dire,
Sans faire attention à ce que l'on deſire.

LA RAME'E.

Pardon, Monſieur.

LE MARQUIS.

Tandis que j'obſerve ces lieux,
Vous, afin d'éviter que quelque curieux
Ne me ſurprenne ici . . . . .

LA RAME'E *par réfléxion.*

Dans le fonds de l'Aſie,
Eſclave ſans pouvoir informer ſa patrie
De ſon état.

LE MARQUIS.

Encore.

LA RAME'E (*à part.*)

Un Marquis!

LE MARQUIS.

Je vois bien.
Qu'à moins qu'il n'ait tout dit, je n'avancerai rien:
Mais allez donc ſçavoir ſi quelqu'un va deſcendre.

LA RAME'E *au Marquis.*

Que ce vaisseau marchand vint à propos vous prendre
Sur les bords de la mer!

LE MARQUIS.

Apparemment on dort.

LA RAME'E.

Si l'on vous eût repris, Monsieur, vous étiez mort.
(*à part par réfléxion.*) Il arrive à Toulon sans se faire connoître;
De nuit hier chez moi, je vois entrer mon maître
Sous le nom d'Ibrahim.

LE MARQUIS.

Enfin il a tout dit.
Allez voir si là-haut on est encore au lit.

LA RAME'E.

Ma foi sans l'aller voir, Monsieur, ne vous déplaise,
Vous pouvez observer ces lieux tout à votre aise;
Ne craignez pas qu'on vienne, on dort.

LE MARQUIS.

Quand on viendroit,
Hors ma femme, ceans nul ne me connoîtroit.

LA RAME'E.

Mais ne voulez-vous pas vous faire reconnoître?

LE MARQUIS.

Je le prétens, sans doute, & dès ce soir peut-être;
Car c'est sans nul dessein, que sous ces vêtemens,
Qui cachent qui je suis, je me trouve céans:
Avant que de paroître & que de me produire,
De ce qu'on fait chez moi j'ai dû me faire instruire,

L'ayant ſçû, je voulois auſſi-tôt me montrer;
Mais vous ſçavez pourquoi j'ai voulu différer.
Je retrouve en ces lieux & ma femme & ma fille,
Et je ſuis grace au Ciel content de ma famille:
Vous m'en avez inſtruit, & de plus déclaré
Ce qu'on a réſolu pour l'himen préparé.
Mais puiſque par hazard ſous un tel équipage,
J'arrive juſtement le jour du mariage,
Je veux à la faveur de ce déguiſement,
En faire, s'il ſe peut moi ſeul, le dénouement.
Vous tiendrez en ceci fort bien votre partie,
Car, jadis vous avez joüé la Comédie.

LA RAME'E.

Oui, Monſieur, j'ai couru la campagne autrefois,
Je joüois les valets: même au beſoin les Rois.

LE MARQUIS.

Je le ſçais, & j'aurai beſoin de votre adreſſe.
Comme je veux ce ſoir que l'on me reconnoiſſe,
Il me faut des habits.

LA RAME'E

Je vais prendre là-haut,
Pour vous bien aſſortir, Monſieur, tout ce qu'il faut;
Car je ſçais que depuis que vous vous en allâtes,
On n'a point déplacé ce que vous y laiſſâtes.

LE MARQUIS.

Tant mieux, portez-le donc chez vous adroitement,
Et ſongez à garder le ſecret ſeulement,
Mais ſur tout à Toinon.

SCENE II.

TOINON, LE MARQUIS, LA RAME'E.

TOINON.

OH! les voici, j'enrage,
Depuis le grand matin je cours tout le village :
Où diantre êtiez-vous donc ?

LA RAME'E.

Ici, comme tu vois.

TOINON.

O çà, Signor.... ce Turc entend-il le François ?

LA RAME'E.

Lui ? non... parle-lui Turc, si tu veux qu'il t'entende.

TOINON.

Moi, Turc ?

LA RAME'E.

Il veut sortir.

TOINON.

De grace, qu'il attende.

LA RAME'E.

O ! non, il craint, Madame, il faut nous en aller.

TOINON.

Elle est encore au lit; & moi je veux parler,
Si je peux, à ce Turc d'une affaire pressante,

Signor. .. Si voi . . . voler : peste de l'ignorante,
Que n'ai-je appris le Turc !

LA RAME'E.

Mais, que veux-tu de lui ?
Je lui ferai sçavoir.

TOINON.

Je voudrois qu'aujourd'hui,
Pour rompre, ou différer l'hymen de ma Maîtresse,
Pour laquelle je crois que chacun s'intéresse,
Comme il est Turc, par lui le bruit se répandît,
Que Monsieur le Marquis n'est point mort, comme on dit ;
Qu'il l'a vû dans l'Asie, & qu'il revient... ce drôle
Sera très-bien payé, s'il veut joüer ce rôle;
Mais il ne parle point, je n'avancerai rien.

LE MARQUIS.

Je parlerai, ma fille, & parlerai fort bien.
Mon hôte l'ignoroit, j'entens votre langage....
Et je serai ravi de vous aider.

TOINON.

Courage ?
Ah ! Signor Ibrahim, ceci dépend de vous,
Vous serez bien payé, de grace servez-nous.
Ah ! que si vous sçaviez quel homme on lui destine,
Et quel autre on refuse; enfin on l'assassine.

LE MARQUIS.

Je sçai tout.

SCENE III.

DORISE, TOINON, LE MARQUIS, LA RAME'E.

TOINON.

La voici.

LE MARQUIS.

Ciel !

DORISE.

Toinon, eſt-ce là
Ce Turc dont tu parlois ?

TOINON.

Madame, le voilà,
Et tout prêt à parler, comme je le ſouhaite ;
Il eſt inſtruit de tout.

LE MARQUIS.

Vous ſerez ſatisfaite.

LA RAME'E.

J'en répons corps pour corps.

LE MARQUIS.

Sans me flatter je crois
Qu'à ce que je dirai l'on ajoûtera foi.

TOINON.

Ah ! Madame, le Ciel, ſans doute, nous l'envoye.

DORISE.

A le voir, à l'entendre, une ſecrette joye
Se répand dans mon cœur, & me fait eſpérer,

Que du trouble où je ſuis il pourra me tirer.
Je n'ai qu'un ſeul regret, c'eſt, Toinon, quand je ſonge,
Qu'il nous faut pour cela recourir au menſonge,
Impoſer à ma mere, annoncer un bonheur
Qui va, ſe trouvant faux, rappeller ſa douleur.
Même je ne ſçai point, lorſque je conſidére,
Ce Turc qui me paroît être honnête & ſincére,
Comment il oſe faire un récit fabuleux.

TOINON.

O! Madame, les Turcs ne ſont pas ſcrupuleux.

LE MARQUIS.

A faire ce récit, ſi je conſens ſans peine,
C'eſt que l'on m'a donné pour choſe très-certaine,
Qu'avant que de partir, feu Monſieur le Marquis,
Vous avoit accordée à l'un de ſes amis,
Pour ſon fils encor jeune, & qu'on nomme Clitandre;
Ainſi, quand la Marquiſe accepte un autre gendre,
Je crois que ſans ſcrupule on peut adroitement
Tâcher de rappeller ſon premier ſentiment:
Si pourtant à cela vous trouvez à redire,
Je n'en parlerai point.

TOINON.

Eh! bon, laiſſez la dire,
Vous voyez pour un rien ſon eſprit combattu.

LE MARQUIS.

Je vois avec plaiſir qu'elle a de la vertu.
Vous craignez d'affliger Madame votre mere;
Elle regrette donc feu Monſieur votre pere?

DORISE.

Elle ne peut encore en entendre parler,
Que ses pleurs aussi-tôt ne soient prêts à couler.

TOINON.

O ! puisqu'il veut agir, Madame, il faut se rendre.

DORISE.

Ah ! Toinon, je ne sçais quel pouvoir a sçû prendre
Cet homme-là sur moi, si c'est pour me trahir ;
Mais à tout ce qu'il veut je ne peux qu'obéïr.
Cependant ne crois pas ici que je m'abuse,
J'attens peu de secours d'une pareille ruse ;
Mais enfin, dans l'état pressant où je me vois,
Fais ce qu'il te plaira, je m'abandonne à toi.

TOINON.

Oh ! çà donc, il nous faut sans tarder davantage,
Répandre adroitement ce bruit dans ce village,
Pour parler du Marquis que vous n'avez pas vû ;
Vous vous en instruirez de lui, qui l'a connu.

LA RAMÉE.

Bien plus, je soûtiendrai la chose véritable,
Même j'en jurerai, s'il le faut, comme un diable.

TOINON.

Ce que vous devez dire, il le faut inventer.
Sortez, j'entends Madame, allez vous concerter.



SCENE IV.

LA MARQUISE, LE BARON, TOINON.

LA MARQUISE.

Quels gens ſortent d'ici ?

TOINON.

Madame, c'eſt un homme
Qui prit terre à Toulon hier, & vient de Rome ;
C'eſt un Turc, qui, dit-on, parle pertinemment
Des guerres de Veniſe & des mers du Levant....
Il eſt logé, je crois, chez Monſieur la Ramée.

LA MARQUISE.

Un Turc ? Je le verrai... Monſieur, je ſuis charmée
Que Monſieur votre fils ait vû qu'il avoit tort.

LE BARON.

Madame, il ſe prévint ; mais il revint d'abord,
Hier, même preſſé d'une ardeur vive & pure,
Il partit pour Toulon malgré la nuit obſcure ;
Et je viens de ſçavoir, que hâté par l'amour,
Il a vû nos parens, & qu'il eſt de retour.

LA MARQUISE.

Il eſt céans, Monſieur, lui, Damis & Doriſe
Pour ſe raccommoder, achevent leur repriſe,
Allons les voir joüer... Vous, faites-moi venir
La Ramée, tantôt je veux l'entretenir.

SCENE V.

LA RAME'E, TOINON.

LA RAME'E.

J'Ai pris ſecrettement les habits de mon Maître;
Il prétend aujourd'hui ſe faire reconnoître,
Auſſi-tôt qu'il ſçaura... Mais, chut... voilà Toinon:
Le deſſein qu'elle avoit ne nous paroît pas bon,
Du retour du Marquis il ne lui faut rien dire,
Bon, paſſons vîtement, puiſqu'elle ſe retire.

TOINON.

Qu'emportez-vous d'ici?

LA RAME'E.

C'eſt... c'eſt... un vieux balot
Que j'avois au grenier... Adieu.

TOINON.

De grace, un mot;
Je viens de préparer Madame à la nouvelle
Que nous voulons répandre, & je vous réponds d'elle;
Elle m'a commandé de vous faire venir;
Mais le Turc eſt-il prêt à l'en entretenir?
Parlera-t-il bientôt? Comme va notre affaire?

LA RAME'E.

Fort mal.

TOINON.

Pourquoi, fort mal?

LA RAME'E.

C'eſt qu'il dit que la mere
Ne peut croire jamais qu'il ait vû ſon époux.

TOINON.

Mais de notre projet, comment ſortirons-nous?

LA RAME'E.

Fort bien.

TOINON.

Fort mal, fort bien, que diantre a-t-il en tête?

LA RAME'E.

Un grand deſſein, Toinon, va, je ne ſuis pas bête,
Et ſi je ne craignois ta langue...

TOINON.

Oh! ſur ma foi,
Vous pouvez ſûrement vous confier à moi,
Qu'eſt-ce?

LA RAME'E.

C'eſt un deſſein, un deſſein, qui, ſans doute
Te plaira... Sache-donc... Je crains qu'on ne m'écoûte,
Regarde...

TOINON.

Non, perſonne ici ne doit venir,
Ils ſont tous occupés du jeu qui va finir.

LA RAME'E.

O ça, jure-moi donc...

TOINON.

Que le Ciel me confonde,
Puiſſai-je devenir l'horreur de tout le monde,
Que la terre, l'enfer...

LA RAME'E.

Non, tous ces fermens-là
Ne te retiendront point, voici qui suffira
Pour m'assûrer de toi, comme je le désire,
Il faut...

TOINON.

Eh bien! il faut.

LA RAME'E.

Il faut ne te rien dire.

TOINON.

Peste, soit l'animal?

SCENE VI.

DORISE, ERASTE, DAMIS, LA MARQUISE, TOINON.

TOINON.

MAis d'où vient ce fracas?

DORISE.

C'est Monsieur qu'on condamne, & qui ne se rend pas.

ERASTE.

O! non pas, s'il vous plaît, Madame, & je parie,
J'ai vû le même coup mille fois en ma vie,
J'en suis sûr, j'en suis sûr, vous-même l'avouerez,
Il n'en sera pourtant que ce que vous voudrez.

DORISE.

Je ne veux rien, Monsieur.

ERASTE.

Pardonnez-moi, ſi j'oſe
Vous dire qu'il eſt bon de bien ſçavoir la choſe:
A l'Hombre quelquefois ce coup peut revenir,
Et nous ſçaurons, Madame, à quoi nous en tenir.

LA MARQUISE.

On ne peut le juger autrement, j'en ſuis ſûre.

ERASTE.

O! Madame, agréez qu'ici je vous aſſûre,
Que ſi la choſe étoit douteuſe ſeulement,
Je n'appellerois pas de votre jugement;
Mais, ſi vous le voulez, malgré mon aſſûrance,
Le reſpect & l'amour m'impoſeront ſilence.

LA MARQUISE.

Qu'en croit Monſieur Damis?

DAMIS.

Les regles ont changé,
Madame, & je croirois... que l'on a mal jugé.
Je parle contre moi.



SCENE VII.

LE BARON, CLITANDRE, ERASTE, DAMIS, LA MARQUISE, DORISE, TOINON.

LA MARQUISE.

Voici Monſieur ſon pere,
C'eſt un Juge pour l'Hombre à qui chacun défere ;
Vous ſçavez qu'après lui, l'on n'oſe conteſter :
Voici Clitandre encor ſur qui l'on peut compter ;
Ils ont tous deux du jeu connoiſſance parfaite,
Expoſez-leur le coup.

ERASTE.

Ils me croiroient mazette,
De mettre ſeulement la choſe en queſtion.
Au moins, Meſſieurs, je fais ma proteſtation,
Que je n'en doute point, quoique je le propoſe.

LA MARQUISE.

Je vais, moi, ſans façon leur expoſer la choſe ;
Rendez-vous, quand l'arrêt en ſera prononcé.
Monſieur donne, Damis & Doriſe ont paſſé,
Eraſte dit qu'il jouë. Il écarte, & s'explique
En jettant ſon écart qu'il va joüer en pique.
Sur cela l'on n'a point de conteſtation :
Pour prendre, il ſe ſaiſit des cartes du Talon,
Il les compte, recompte, enfin au lieu de treize,

Les tenant dans ses mains il en a trouvé seize.

ERASTE.

Eh ! qu'importe ?

LA MARQUISE.

Qu'importe, il vient de l'avoüer,
Il trouve le jeu faux, & veut pourtant joüer.

ERASTE.

Sans doute, on doit du jeu bannir toute finesse,
Je ne dis pas pour nous; mais on aura l'adresse
De couler au Talon trois cartes, & par là
D'un gros coup, d'un jeu sûr, bon, on me privera.
Vous en riez ? J'avois cinq matadors sixiémes.

DORISE.

Et moi j'avois, Messieurs, les deux as noirs septiémes.

LA MARQUISE.

Dans les cartes de trop il est aisé de voir,
Qu'avoient été laissés & l'un & l'autre as noir,
Il s'en est trouvé quatre, & par tant treize piques.

TOINON *à part.*

O, je te tiens bien fin, ma foi, si tu repliques.

ERASTE.

Tout cela n'y fait rien.

LE BARON.

Mais vous n'y pensez pas.
Quatre as noirs. Et comment joüer avec quatre as ?

LA MARQUISE.

C'est cela; car Monsieur ne voulant rien entendre,
Et Damis l'approuvant, il a fallu se rendre;
On s'est mis à joüer; mais ces as présentés,
L'un à l'autre, les ont si fort déconcertés.

Qu'ils ont quitté par force.

ERASTE.

Oui, oui; mais je parie
Que je gagne le coup.

CLITANDRE.

La gageure eſt hardie.

LE BARON.

Vous avez tort, Eraſte.

ERASTE.

Eh! bien ſoit... Mais, Monſieur,
Voudroit-il parier cent loüis?

CLITANDRE.

La gageure
N'eſt pas tout-à-fait bien, quand une choſe eſt ſeure.

ERASTE.

Eh! pariez, Monſieur.

DAMIS.

J'en ferai de moitié.

LE BARON.

En vérité, tous deux vous nous faites pitié,
Qu'oſez-vous ſoûtenir?

ERASTE.

Depuis quelques années,
Les regles de ce jeu, Monſieur, ſont ſurannées,

DAMIS.

C'eſt ce que je diſois.

LE BARON.

Vous rêvez, vous dit-on.

ERASTE.

Pour en être certains, envoyons à Toulon.

LE BARON.

A Toulon ? on dira que c'eſt une folie.

DAMIS.

Permettez-nous, Monſieur, d'en douter, je vous prie.

ERASTE.

Envoyons.

CLITANDRE.

A Madrid, Monſieur, ſi vous voulez.

ERASTE.

Pariez, pariez, Monſieur, ſi vous oſez.

CLITANDRE.

Quand Monſieur votre pere, & Madame, je penſe,
Ont jugé, le pourrois-je en bonne conſcience?

ERASTE.

Eh ! pariez toûjours, à Toulon on ira.

LE BARON.

A Toulon, & partout, Eraſte, on en rira.

DORISE.

Qui conteſta jamais une pareille choſe ?

ERASTE.

Conteſter contre vous, Madame, oh ! je ne l'oſe,
Quand vous vous tromperiez, & que j'aurois raiſon.
Mais que l'on jouë ainſi, ſi l'on veut à Toulon,
A Marſeille, à Madrid, pour moi je le proteſte,
Puiſque je ſçais le coup, & qu'on me le conteſte,
Sur mes terres au moins, j'en fais ici ſerment,

Je

Je ne souffrirai point qu'on le juge autrement.

CLITANDRE.

O, là, vous le pouvez, il faudra qu'on y passe:
Vous avez la Justice haute, moyenne, & basse.

ERASTE.

Vous riez, nous rirons peut-être à notre tour.

TOINON *bas à Clitandre.*

Allez presser le Turc de servir votre amour.

SCENE VIII.

LA RAME'E, TOINON, LA MARQUISE, LE BARON, DORISE.

TOINON *à la Ramée.*

EH! venez donc, Madame est prête à vous entendre.

LA RAME'E *à part.*

De lui venir parler je n'ai pû me défendre;
Mais battons la campagne, & gardons le secret.

LA MARQUISE.

Eh! bien, que dit ce Turc? J'aurois quelque regret,
D'avoir rien négligé.

LA RAME'E.

Grande, grande nouvelle,
Du Signor Ibrahim! (c'est ainsi qu'on appelle,
Madame, un certain Turc qui vint loger chez nous,)

Il prétend vous prouver que Monſieur votre époux
Eſt encor plein de vie.

ERASTE.

Eh ! bon, ſur ma parole,
Ce Turc-là veut avoir de vous quelque piſtole.

TOINON.

Il ne demande rien.

LA MARQUISE.

Mais s'il veut me parler,
Lorſqu'il m'a vû tantôt, pourquoi donc s'en aller ?

ERASTE.

Sur ce qu'il veut vous dire il craint qu'on le confonde.

LA RAME'E.

Non ; mais avec Madame il a vû trop de monde,
Il veut prendre ſon temps, c'eſt un homme diſcret,
Et qui ſouhaite fort de vous voir en ſecret.

LE BARON.

On le doit écouter.

LA MARQUISE.

De nouvelles pareilles,
Monſieur, l'on m'a cent fois rebattu les oreilles.

TOINON.

Ecoûtez-le toûjours, Madame, que ſçait-on ?

ERASTE.

Ce Turc pourroit bien être apoſté par Toinon.

LA RAME'E.

O, non, vous vous trompez, & lui faites injure.
D'ailleurs, j'ai conſulté mon oracle, & j'augure
Sur ce que j'y liſois, que Monſieur le Marquis

Reviendra sain & sauf, bien-tôt en ce pays,
J'ai lû ces jours passés.....

ERASTE.

Vous nous la donnez belle,

LA RAME'E.

Morbleu, ne traittez point ceci de bagatelle,
Dans mon Nostradamus j'ai lû ces jours passés:
De loin gens reviendront qu'on croyoit trépassés.
Madame, je suis sûr de cette centurie,
Et mon Turc m'en répond.

LA MARQUISE.

C'est une rêverie.
J'en reviens à Toinon, qui pourroit en effet.....
Mais nous l'allons sçavoir, si ma fille le sçait.

LA RAME'E.

L'on m'attent au logis, Madame, & je vous quitte;
Ce Turc viendra dans peu vous faire sa visite.
Bas à Toinon. Je te l'avois bien dit, qu'elle n'en croiroit rien;
Mais ne t'allarme point. Adieu, tout ira bien.



SCENE IX.

LA MARQUISE, DORISE, TOINON, ERASTE, LE BARON.

LA MARQUISE.

DE me vouloir tromper je vous crois incapable,
Ma fille, & je vous crois auſſi trop raiſonnable,
Pour entrer dans le tour qu'elle veut me joüer :
Seulement je vous prie ici de m'avoüer,
Si Toinon, qui s'oppoſe à votre mariage,
N'a point gagné ce Turc pour tenir ce langage ?

DORISE.

Madame....

TOINON *bas à Doriſe.*

Chut au moins.

LA MARQUISE.

Que dit-elle tout bas ?

DORISE.

Madame...

LA MARQUISE.

Parlez donc.

DORISE.

Madame, elle n'a pas
Par ce qu'elle inventoit eu deſſein de vous nuire,
Je ne le voulois point.

LA MARQUISE.

C'eſt aſſez m'en inſtruire.

DORISE.

Pardonnez-lui, Madame.

LA MARQUISE.

Oui, ma fille, entre nous
Je doute quelquefois du ſort de mon époux ;
Pareils bruits m'ont ſouvent mis dans l'inquiétude ;
Car je n'ai de ſa mort aucune certitude ;
Mais il eſt temps d'aller... Faites votre devoir,
Toinon, allez parer ma fille pour ce ſoir.
Allons à ma baſtide y finir notre affaire.

LE BARON.

Madame, nous avons averti le Notaire ;
Et pour la nôce, on fait préparer ce qu'il faut.

LA MARQUISE.

Mon caroſſe viendra nous reprendre au plûtôt ;
Mais hâtez-vous, Toinon, ne faites pas attendre.

SCENE X.

DORISE, TOINON.

DORISE.

EH ! bien, Toinon, eh ! bien, quel conſeil dois-je prendre ?

TOINON.

A vous parler, Madame, avec ſincérité,
De votre mere, il faut ſuivre la volonté :
L'amour en ſouffrira ; mais quoiqu'il vous en coûte,
Le parti du devoir eſt le plus ſûr, ſans doute.

DORISE.

Ah ! Toinon, j'en mourrai.

TOINON.

Non, vous n'en mourrez pas :
Bien d'autres, ſans mourir, ont vû le même cas.
Au choix de nos parens, c'eſt à nous à nous rendre,
Comme vous, franchement, j'aimerois mieux Clitandre ;
Mais enfin, quelquefois l'himen fait de ces coups.
Ceux que l'on hait amans, on les chérit époux,
Et peut-être, s'il faut qu'Eraſte ſoit le vôtre.

DORISE.

Non, Toinon, je le hai.

TOINON.

C'eſt que vous aimez l'autre.

DORISE.

Je ne m'en défens point.

TOINON.

Vous-même l'avez vû,
J'ai tenu pour Clitandre, autant que je l'ai pû.

DORISE.

Pour Eraſte à préſent tu t'es donc déclarée ?

TOINON.

Moi ? Non, dans ſon parti je ne ſuis point entrée.
Je ne tiens pour perſonne, & j'ignore aujourd'hui
Encor qui vous aura de Clitandre ou de lui.
Clitandre aſſûrément auroit tout l'avantage,
S'il pouvoit de Damon obtenir l'héritage.

DORISE.

Il m'a dit très-ſouvent, qu'un teſtament perdu

Le prive d'un gros bien, qui lui ſeroit rendu.

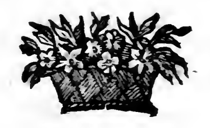
TOINON.

Et même la Ramée avec toute aſſurance,
M'a dit qu'en ſa faveur il tourneroit la chance;
Mais nous ne voyons point paroître votre amant;
Parce qu'auprès du Turc il agit vivement.
Pour moi, je ne ſçais point ce qu'ils prétendent faire;
Car franchement, Madame, ils m'en font un miſtere,
Et comme ſi Toinon n'étoit plus bonne à rien,
Tout ce que l'on m'en dit, c'eſt que tout ira bien.
Attendons, s'il vous plaît, que ce ſort ſe déclare,
Et cependant entrons. Venez, que l'on vous pare,
Votre mere le veut. Allons.

DORISE.

Cruel devoir!
Je ne prendrai conſeil que de mon deſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE.

JE les ai vû paſſer ; mais avec la Marquiſe,
Eraſte, & le Baron, je n'ai pas vû Doriſe,
Elle doit être ici : ne pourrai-je un moment,
Préſenter à ſes yeux ſon malheureux amant ?
Car, enfin, on me donne en vain quelque eſpérance,
Sur ce qu'on me promet, je prens peu d'aſſûrance :
Quand ce Turc prouveroit ce qu'il m'a raconté,
Fera-t-il différer un Himen arrêté ?
Je ſçais que tout eſt prêt ; que puis-je entendre encore,
Ah ! je perds aujourd'hui la beauté que j'adore.

SCENE II.

DORISE, TOINON, CLITANDRE.

DORISE.

NOn, Toinon. Laiſſe-moi, tes ſoins ſont ſuperflus,
En l'état où je ſuis je ne me connois plus,

Dans

Dans le cruel ennui qui déchire mon ame,
A quoi bon tous ces ſoins?... Ah c'eſt vous...

CLITANDRE.

Oui, Madame,
Je viens... je ſens... je ſçais que l'on n'attend que vous,
Et qu'on va vous donner Eraſte pour époux...
Vous pleurez.

DORISE.

Juſte Ciel!

TOINON.

Quel deſſein eſt le vôtre;
Pourquoi ces pleurs? Pourquoi s'affliger l'un & l'autre,
Rien n'eſt encore fait: la choſe peut changer.

CLITANDRE.

On me le dit.

TOINON.

Eh bien pourquoi donc s'affliger?

SCENE III.

LA RAME'E, CLITANDRE, DORISE, TOINON.

LA RAME'E.

JE viens vous avertir... mais que vois-je? on ſoupire.

TOINON.

Laiſſez-les ſoupirer ; qu'avez-vous à nous dire ?
Grand faiſeur de deſſeins ; vous qui promettez tant,
Garderez-vous encor ce ſecret important ?

LA RAME'E.

Doucement, s'il te plaît, je vois ce qui t'offenſe ;
Tu ne pouvois entrer dans notre confidence :
Aujourd'hui franchement tu joües de malheur,
Je tente un grand deſſein, mais j'en veux tout l'honneur.

TOINON.

Eh que tardez-vous donc, ma foi le temps nous preſſe,
Le Notaire eſt venu, l'on attent ma maitreſſe,
L'on dreſſe le Contrat, il en ſera bien temps,
Quand il ſera ſigné.

LA RAME'E.

C'eſt où je les attens.

CLITANDRE.

Croyez-vous réuſſir ?

DORISE.

Que faut-il que j'eſpére ?

LA RAME'E.

Attendons ſeulement Madame votre Mére.

TOINON.

Elle eſt à ſa Baſtide.

LA RAME'E.

Elle en doit revenir.

C'eſt ici que mon Turc la veut entretenir,
Et je viens de ſa part vous dire de l'attendre.

TOINON.

Je vois que votre Turc joüe à ſe faire pendre;
Je ſoupçonne à peu près ce qu'il oſe tenter:
Les hardes que d'ici je vous ai vû porter;
Au portrait du Marquis certaine reſſemblance
Que je trouve en ce Turc: tout cela que je penſe,
Vous porte à hazarder un coup des plus hardis,
Et que l'on fit, dit-on, autrefois à Paris....

LA RAME'E.

Quel eſprit pénétrant!

TOINON.

Pénétrant; prenez garde
A ce que vous ferez.

LA RAME'E.

Va, cela me regarde;
De ce que j'entreprens je vous ſuis caution,
Et je vous prens tous deux ſous ma protection.

CLITANDRE.

Dois-je croire un bonheur dont mon ame eſt charmée?

DORISE.

Pouvons-nous eſpérer mon pauvre la Ramée?...

LA RAME'E.

Oui, Madame, comptez que nous réüſſirons:
Je ſuis ſûr de mon fait, & je vous en répons.
Après, comme je ſçais qu'elle vous eſt fidelle,
Vous me remettrez bien, s'il vous plaît avec elle,
Car nous ſommes broüillés quelque peu.

TOINON.

Bon vrayment,
Que demandai-je mieux ? servez-les seulement.

LA RAME'E.

Mais qu'as-tu contre moi ?

TOINON.

Rien.

LA RAME'E.

Je vois le contraire.
L'affaire de tantôt t'aura mise en colere,
Mais franchement, Toinon, tu te picques de rien;
Car, après tout, pourvû que ceci tourne bien,
Pourquoi mal-à-propos vas-tu te mettre en tête
De sçavoir ce que c'est ?

TOINON.

Oui, je suis une bête,
Je ne suis bonne à rien : & mordienne pourquoi
Si l'on veut les servir, se cache-t-on de moi ?
Qu'ay-je fait pour cela ? doit-on, mort de ma vie,
Me laisser ignorer comment on la marie ?
Que dira-t-on ? vrayment l'on m'estime bien peu,
Moi, qui pour la servir me mettrois dans le feu.

LA RAME'E.

Oui, ton dépit est juste, & je te le pardonne :
Mais mon Turc (je ne sçais si sa raison est bonne)
M'a commandé sur tout de garder le secret.
Les Turcs, comme tu sçais, révérent Mahomet,
Et sa loi leur deffend sur des peines sévéres,
De confier jamais aux femmes leurs affaires ;
Il dit que votre Sexe aime à les publier,

Et que de votre langue on doit se défier.

TOINON.

Mahomet est un sot, & telles que nous sommes,
Nous valons pour ceci cent fois plus que les hommes :
Il s'agit d'une ruse, & la moindre de nous,
Pour tromper finement, l'entend mieux que vous tous :
De vos déguisemens enfin je me défie
Il croit encor joüer ici la Comédie ;
Mais gare.

LA RAME'E.

Les périls sont faits pour les grands cœurs ;
Et de ceux d'aujourd'hui nous sortirons vainqueurs.

DORISE.

Ma Mere vient ; Clitandre, allez, fuyez sa vûë,
Elle croiroit qu'ici vous m'auriez retenuë.

LA RAME'E.

On va vous rendre heureux, ne vous éloignez pas ;
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

SCENE IV.

LA MARQUISE, DORISE, TOINON, LA RAME'E.

LA MARQUISE.

MA fille, je reviens, mais je ne peux comprendre

Ce que ce Turc prétend ici me faire entendre ;
Vous m'avez avoüé la ruse de Toinon,
Et je ne compte plus que sur la fiction.
Je vais chercher là haut pour finir nos affaires,
Des papiers qui nous sont encore nécessaires ;
Attendez un moment, dans peu nous sortirons ;
Cependant si ce Turc paroît, nous l'attendrons ;
Mon carosse est ici, nous partirons ensemble.

SCENE V.

LA RAME'E, DORISE, TOINON,

TOINON.

VOtre Turc à venir tarde bien, ce me semble.

DORISE.

Pour moi j'augure mal de ce retardement.

LA RAME'E.

Il ne tardera pas, Madame, assurément ;
Quelqu'un dans son chemin l'a retenu peut-être,
Il n'est pas loin d'ici, vous l'allez voir paroître ;
Non avec le Turban, car, à ce que je crois,
Il a de Mahomet abandonné la loi :
Enfin vous l'allez voir sous un autre équipage.

TOINON.

Il tarde bien pourtant à montrer son visage,
Quand on fait ce qu'il ose, on y pense deux fois,
Il craint ....

LA RAME'E.

Il ne craint rien Toinon, & tu le vois.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, DORISE, TOINON, LA RAME'E.

TOINON.

C'Est cela justement, voici tout le mistére:
Je prévois leur dessein, plus je le considére.

LE MARQUIS, *bas à Clitandre.*

Si je ne vous avois rencontré sur mes pas,
Je vous faisois chercher.

TOINON.

Que lui dit-il tout bas?

LE MARQUIS, *à Dorise.*

Ce changement d'habits qui vous a fait attendre
Quelque temps, ne doit pas à présent vous surprendre,
Mon hôte la Ramée en sçait bien la raison.

LA RAME'E.

Oui, oui, je leur ai dit votre conversion.

LE MARQUIS, *à Dorise.*

J'ai promis d'informer Madame votre Mere,
Que son Mari vivoit; mais je n'ai pû le faire,
Qu'après avoir connu pour le choix d'un Epoux,
Lequel de vos amans étoit digne de vous,

Et je viens à préſent vous tenir ma parole.

TOINON.

Juſques là votre Turc joüe aſſez bien ſon rôle,
Mais j'ay peine à comprendre où diantre il veut aller.

DORISE.

Ma Mere va venir, il eſt temps de parler ;
Si vous avez dequoi confirmer la nouvelle,
Que mon pere eſt vivant, je peux obtenir d'elle
Que l'on différera du moins de quelques jours.

CLITANDRE.

Vous me l'avez promis, j'attens votre ſecours ;
Quand nos Peres vivoient, tous deux dès notre enfance
Nous fumes élevés dans la douce eſpérance
D'être unis quelque jour par les plus tendres nœuds,
Et ſa Mere aujourd'hui nous accable tous deux.

LE MARQUIS.

J'eſpére que pourvû qu'elle veüille m'entendre,
A ce que je vais dire elle pourra ſe rendre.

TOINON.

Enfin voici Madame, oh voyons maintenant,
Comme il s'en tirera.



SCENE VII.

LA MARQUISE, CLITANDRE, DORISE, TOINON, LA RAME'E, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

MA fille on nous attend.
Allons .... Pour votre Turc il me fait bien connoître,
Ce qu'on en doit juger, puiſqu'il n'oſe paroître,
Auſſi ne veux-je plus m'arrêter à cela ;
Allons, Doriſe, allons.

LA RAME'E

Madame, le voilà.
Vous pouvez par lui-même enfin être éclaircie.

LA MARQUISE.

Je ne vois aucun Turc dans cette compagnie :
Mais quel eſt ce Monſieur que je n'avois pas vû ?

LE MARQUIS.

Quoi, Madame de vous je ne ſuis point connu !

LA MARQUISE.

Mon Mari !

DORISE.

Quoi, mon Pere !

CLITANDRE.

O Ciel !

TOINON.

Quelle ſurpriſe !

LE MARQUIS.

Oui, Madame, c'eſt moi que le ciel favoriſe:
Vous ſçaurez par quel ſort je me vois près de vous.

LA MARQUISE.

O Ciel ! il eſt donc vrai je revois mon époux,
Dans la joye où je ſuis, à peine je reſpire.

TOINON.

Ma foi, je m'en doutois, & j'ai penſé le dire.

LA RAME'E.

O ! voilà le ſecret que tu voulois ſçavoir.

LE MARQUIS.

Madame, en arrivant je courois pour vous voir ;
Mais ayant ſçeu de lui l'hymen où l'on s'aprête,
Sous mes habits de Turc j'allai me mettre en tête,
De connoître l'époux que vous vouliez choiſir ;
Le ſoin que j'en ai pris, m'a privé du plaiſir
De me montrer d'abord à toute ma famille,
Et j'en avois fait même un ſecret à ma fille.

LA MARQUISE.

Vous êtes revenu, Monſieur, vous choiſirez.
Je ne peux que vouloir ce que vous déſirez :
C'eſt vous, ce n'eſt plus moi qui doit diſpoſer d'elle.

LA RAME'E.

Allons porter partout cette grande nouvelle.

CLITANDRE.

Permettez-moi, Monſieur, dans mon raviſſement,

De vous marquer l'excès de mon contentement ;
Je prens beaucoup de part, Madame, à votre joye,
Et rends graces au ciel des biens qu'il nous envoye.

DORISE.

Oui, mes vœux les plus doux, enfin ſont exaucés,
Vous vivez, mon cher pere, & pour moi c'eſt aſſez.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LA MARQUISE, CLITANDRE, DORISE, TOINON.

LE BARON.

MAdame, s'il eſt vrai ce qu'on vient de m'apprendre,
J'oſe vous témoigner la part que j'y dois prendre.

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur, qui l'eût crû? Vous voyez mon époux,
Il n'avoit pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Je ſuis ravi, Monſieur, qu'après tant de traverſes,
Qu'après un ſi long cours de fortunes diverſes,
Le Ciel ait bien voulu pour finir vos travaux,
Vous ramener chez vous goûter un plein repos.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé, Monsieur.

LE BARON.

Pour vous, Madame,
Je ressens votre joye, & de toute mon ame;
Peut-être ce retour nous prive de l'honneur
Dont je m'étois flatté; mais un si grand bonheur,
Et qui vous paroissoit à vous-même impossible,
A vos seuls intérêts trouve mon cœur sensible.

LA MARQUISE.

Permettez-moi, Monsieur, de faire mon devoir,
J'aurai dans un moment l'honneur de vous revoir,
Je vais chercher, Monsieur, ce que je dois vous rendre,
Et qu'à mon grand regret je vous ai fait attendre.

SCENE IX.

LE BARON, LA MARQUISE, CLITANDRE, DORISE, TOINON.

LE BARON.

MAdame, j'avois crû trouver ceans mon fils,
Après vous, du jardin nous sommes tous sortis,
Et revenus ici pour avoir l'avantage,
De vous donner la main. . . . Mais le voici.

SCENE X.

ERASTE, DAMIS, LE BARON, LA MARQUISE, DORISE, CLITANDRE, LA RAME'E, TOINON.

TOINON.

JE gage
Qu'il ne voudra point croire....

LA RAME'E.

O ! non, assûrément.

ERASTE.

Mais de ce qu'on me dit, que croit Toinon ?

TOINON.

Vrayment,
Notre Turc Ibrahim est le Marquis lui-même.

ERASTE.

Bon, l'on ajoûte encore au premier stratagême.

TOINON.

Demandez-le à Madame.

ERASTE.

Ah ! fort bien, c'est cela,
Et je donnerai, moi, dans tous ces panneaux-là ?

LA RAME'E.

Il n'en reviendra point.

LE BARON.

Mon fils, la chofe eft fûre.

ERASTE.

Ah ! ah ! vous y donnez, Monfieur, je vous affûre,
Que c'eft un nouveau tour que Monfieur fait joüer.

CLITANDRE.

Je crois qu'après Madame, on le doit avoüer.

LA MARQUISE.

Rien n'eft plus vrai, Monfieur.

LE BARON.

Après cette affûrance
Erafte.....

ERASTE.

Eh ! bon, Monfieur, ils font d'intelligence.

LA MARQUISE.

D'intelligence, moi ? Monfieur, détrompez-vous,
Tout le monde a d'abord reconnu mon époux.

ERASTE.

Bagatelle.

LA RAME'E.

Eh ! morbleu, perfonne ne l'ignore,
Curé, Bailli, Notaire, & cent autres encore
De fes anciens amis.....

ERASTE.

Eh ! Madame, pourquoi,
Si l'on a fait deffein de me manquer de foi ;
Pourquoi, fi l'on me veut faire cette injuftice,
A-t-on encor recours à ce foible artifice ?

DAMIS.

Madame, en vérité, mon cousin a raison,
On vous l'a dit, ce Turc est une fiction,
Ou bien, il faut depuis, qu'on vous ait abusée.

DORISE.

On vous le fera voir, la chose est fort aisée.

TOINON.

Pas tant que vous croyez.

ERASTE.

Ce tour si bien joüé;
N'avez-vous pas tantôt, moi présent, avoüé,
Que c'étoit une feinte à dessein concertée,
Par cette fille-là, par Toinon inventée,
Et que même c'étoit contre vos sentimens?

DAMIS.

Après cela, ma foi, c'est se moquer des gens.

LA RAME'E.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Quoi, Messieurs, vous me croyez capable
De pouvoir entrer, moi, dans un dessein semblable?
Il est vrai que Toinon l'a tantôt inventé;
Mais ce qu'elle a crû feinte, est une vérité:
Mon époux est venu par un bonheur extrême,
Vous l'allez voir bien-tôt paroître ici lui-même.
(*Au Baron.*) Peut-être il se rendra le voyant dans mes bras.

TOINON.

Il le verra, Madame, & ne se rendra pas.

ERASTE.

On ne me trompe pas aiſément.

DAMIS.

Belle ruſe

Pour manquer de parole! Il faudroit être buſe.

LA RAME'E.

Tiendra-t-il ferme encor contre lui?

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, ERASTE, LE BARON, DAMIS, CLITANDRE, TOINON, DORISE, LA RAME'E.

ERASTE.

Juſtement.

C'eſt ce Turc traveſti. Le beau déguiſement.

Eh! Madame, peut-on m'oppoſer cet obſtacle?

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce?

LA MARQUISE.

Votre retour eſt un ſi grand miracle,

Qu'il eſt ici des gens qui l'oſent conteſter.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas ſurpris, qu'on en puiſſe douter,

Moi-même, quand je ſonge à ce long eſclavage,

Dans lequel j'ai paſſé le plus beau de mon âge,

Et

Et que je ſuis chez moi; je doute quelquefois
De l'état où je ſuis, & de ce que je vois.

ERASTE.

Eh ! bon, c'eſt bien à moi qu'on conte des fornettes :
Je vois trop les leçons qui vous ont été faites :
On ne m'impoſe point par de pareils diſcours,
Madame, encore un coup, je vois tous vos détours.

LE MARQUIS.

Que prétend donc, Monſieur ? Quels détours ? Qu'eſt-ce à dire ?

LA MARQUISE.

Monſieur, veut & ſoûtient que c'eſt pour me dedire,
Que je vous fais, Monſieur, paſſer pour mon époux.
Que vous ne l'êtes point, qu'il le ſçait mieux que nous.

LE MARQUIS.

Oh ! votre entêtement, Monſieur, fût-il extrême,
Vous n'empêcherez pas que je ne ſois moi-même,
Croyez-le, s'il vous plaît.

LE BARON.

Eraſte, en vérité,
C'eſt porter dans l'excès l'opiniâtreté,
Voulez-vous tenir ſeul contre la loi publique,
Contre Monſieur, Madame, & ce vieux domeſtique,
Contre tous ?

ERASTE.

Mais, Monſieur, je ſçais ce que je dis ;
Cet homme-là n'eſt point, vous dis-je, le Marquis.

LA RAME'E.

Tout le monde, morbleu, le connoit dans les ruës.

ERASTE.

A d'autres, on veut donc qu'il ſoit tombé des nuës ?

DAMIS.

Sçait-on pas qu'il eſt mort depuis plus de quinze ans ?

ERASTE.

Ma foi, ce conte eſt bon à faire à des enfans.

LE MARQUIS.

Ce conte ?

ERASTE.

Oui, oui, ce conte, ou plûtôt cette fable.

LE BARON.

Eraſte.....

ERASTE.

Il ne l'eſt point, mon pere.

LA RAME'E.

Comment diable,
Monſieur n'eſt pas mon Maître ?

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas mon époux ?

ERASTE.

Non, non, Madame, non.

LE BARON.

Mon fils, que faites-vous ?

ERASTE.

Ce que je fais, Monſieur ? Quoi, ſouffrir qu'on nous
joüë !

LE BARON.

Mais, enfin, on ſe rend quand tout le monde
avoüë.

ERASTE.

Moi, je ne me rends point, c'eſt une fiction.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas l'époux de Madame, moi ?

ERASTE.

Non.

DORISE.

Quoi ? Monſieur, que j'embraſſe .....

ERASTE.

Il n'eſt point votre pere,
Madame, il ne l'eſt point.

TOINON.

O ! vous avez beau faire.
On nous l'avoit bien dit, que quand il le verroit
Il ne ſe rendroit point.

ERASTE.

Qui diable ſe rendroit ?
Je ſerois un nigaud, un ſot. (*à Toinon*) Eh ! bon,
toi-même,
Ne me l'as tu pas dit ?

LE BARON.

Quelle folie extrême ?

ERASTE.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'on cherche à me tromper ?
Par quelque reſſemblance on prétend me dupper ;
Mais on a beau le dire, il a beau le paroître,
Je ſçai qu'il ne l'eſt point, & qu'il ne le peut être.

LE MARQUIS.

Je ne le comprens pas, ô ! quel entêtement !
Monſieur, eſt-il ſujet à cet égarement ?

TOINON.

O ! Monſieur, tous les jours, demandez-le à Madame,
Nous admirons en lui cette fermeté d'ame.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, quoiqu'il en ſoit, il faut vous préparer,
A ce qu'enfin, Monſieur, je dois vous déclarer :
Je voudrois en faveur de Monſieur votre pere,
Que tout le monde eſtime, & que je conſidére,
Pouvoir exécuter ce qu'on vous a promis ;
Mais l'on ſçait qu'au meilleur de mes anciens amis,
Autrefois j'accordai ma fille en ſa jeuneſſe
Pour ſon fils, & je dois lui tenir ma promeſſe.

ERASTE.

On l'a fort bien inſtruit, & ſi je ne ſçavois

Que cet homme eſt le Turc, parbleu je le croirois.

LE BARON.

Allez, vous êtes fol... Monſieur, je vous ſupplie,
En faveur de l'amour, d'excuſer ſa folie.

ERASTE.

Il eſt vrai que l'amour me trouble le cerveau;
Mais, Monſieur, vous donnez, ma foi, dans le panneau;
C'eſt au Turc Ibrahim que vous faites excuſe.

LE MARQUIS.

Si faut-il à la fin que je le déſabuſe;
Car avec cet écrit, je le peux ſûrement,
Monſieur, vous rendrez-vous voyant ce teſtament? *à Clitandre.*
Pour votre hymen, Monſieur, feu Monſieur votre pere,
Lorſque Damon mourut, m'en fit dépoſitaire,
Je partis pour Veniſe, & le laiſſai là-haut:
Le voilà, je n'ai pû vous le rendre plûtôt,
Ni vous faire ſçavoir que je l'avois.

TOINON.

Courage,
Madame, nous aurons Clitandre & l'héritage.

LE BARON.

Sortons. Vous méritez, ma foi, ce que je vois.
Allons, allons..... Monſieur, j'approuve votre choix.

LE MARQUIS.

Quel homme donniez-vous, Madame, à votre
fille ?
Heureusement j'en ai délivré la famille ;
Mais allons assembler nos parens, nos amis,
Et tenir à Monsieur, tout ce que j'ai promis.

Fin du troisiéme & dernier Acte.



